juin 1971 **FICTION** nº 210

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Sarchielli

Au prochain sommaire de "Fiction":

LESTER DEL REY

Car je suis un Dieu jaloux

JACK WILLIAMSON

Les simulacres

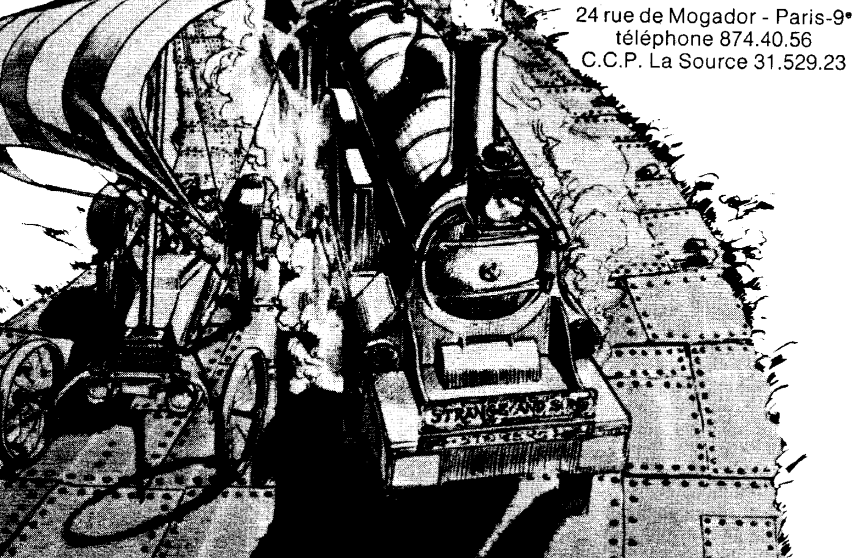
FRITZ LEIBER

La fille aux yeux avides

THOMAS M. DISCH

Début avril ou fin mars


LES
FURIES et
PAVANE



BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique 48 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	21,80	43,20
	Recommandé	F.	30,80	61,20
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	24,20	48,00
	Recommandé	F.	42,20	84,00
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	216	428
	Recommandé..........	F.B.	387	768
SUISSE	Ordinaire..............	F.S.	18,75	37,20
	Recommandé..........	F.S.	32,75	65,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

JEAN-PIERRE ANDREVON	174	La Réserve
	191	Le miroir de Persée
	198	Impossible amour
	200	Le lointain voyage
	207	Le château du dragon
ARTHUR C. CLARKE	3	Supériorité écrasante
	43	Le contact
	49	A nous la Lune !
	52	Les idées dangereuses
	85	Quand Saturne se lève
	S. 3	Berger des profondeurs
	102	Le vol de la Déesse Sirène
	105	Dans la comète
	139	Casanova cosmique
	S. 11	Avant l'Eden
	S. 13	L'exilé temporel
	S. 15	Croisade
JOANNA RUSS	79	Et le temps ne s'écoula pas
	116	Emily chérie
	131	Il est une autre rive
	138	La jeune fille en noir
THEODORE STURGEON	7	La merveilleuse aventure du bébé hurkle
	41	La peur est une affaire
	44	Et voici les nouvelles
	56	Un rien d'étrange
	74	L'homme qui a perdu la mer
	76	Douce-Agile ou la Licorne
	78	Le singe vert
	80	Epitaphe
	102	Les enfants du comédien
	109	Une fille qui en a
	133	L'amour et la mort
	S. 9	Et la foudre et les roses
	S. 10	Compagnon de cellule
	S. 10	Le professeur et l'ours en peluche
	S. 11	Dieu microcosmique
	S. 13	La montagne en marche
	180	Dans la chambre sombre
	185	Celui qui lisait les tombes
	186	Le prodige
	193	Tournure d'esprit
	197	L'homme qui apprit à aimer
	S. 16	Le bâton de Miouhou
	200	Ça
	203	L'hôte parfait
	206	La sorcière du marais

FRANK

HERBERT

Symbiose

Après Destins en chaîne *de Poul Anderson* (Fiction *n° 209) et* La région intermédiaire *de Harlan Ellison* (Galaxie *n° 85), voici le troisième de ces récits composés à partir d'un prologue commun (voir notre présentation à la nouvelle de Poul Anderson, le mois dernier). L'auteur qui a relevé le défi est cette fois Frank Herbert, grande figure de la SF américaine, inconnu en France jusqu'à* Dune, *ce monument logorrhéique, ce pavé dans la mare des habitudes romanesques de notre genre préféré. Le texte écrit ici par Herbert est, on peut le dire, de l'hyper-science-fiction. A ce titre, il plongera dans la béatitude les amateurs inconditionnels du genre... même s'il risque de provoquer chez d'autres des froncements de sourcils inquiets.*

P. H.

PROLOGUE

« LA main gauche, » dit l'homme maigre d'une voix sans timbre. « Relevez votre manche. » Douglas Bailey obéit. L'homme maigre lui appliqua quelque chose de froid sur le poignet et tendit le menton vers la porte la plus proche. « Entrez par là, » reprit-il. « La première stalle à droite. »

— « Une minute ! » s'exclama Bailey. « Je voudrais... »

— « Dépêchez-vous, mon vieux. Le produit agit vite. »

Le cœur de Bailey se glaça. « Vous voulez dire... que vous avez déjà... que c'est tout ? »

— « C'est pour cela que vous êtes venu, non ? Stalle numéro un, l'ami. Pressons ! »

— « Mais... Il n'y a que deux minutes que je suis là... »

— « Et alors ? Qu'attendiez-vous ? Qu'on fasse jouer les grandes orgues ? » L'homme maigre jeta un coup d'œil à la pendule murale. « Mon service va finir. Vous comprenez ? »

— « Je pensais que j'aurais au moins le temps de... »

— « Allez ! Du cran, mon vieux ! Un peu de bonne volonté, que diable ! Vous n'allez quand même pas m'obliger à vous traîner ? » L'homme maigre ouvrit la porte et fit entrer Bailey. Une odeur de produits chimiques et de chair sans vie assaillit ses narines. Son guide lui désigna une couche matelassée à l'intérieur d'une étroite alcôve que protégeaient des rideaux.

« Allongez-vous sur le dos, les bras et les jambes étendus. »

Bailey se coucha dans cette position et l'homme maigre entreprit de lui attacher les chevilles à l'aide de courroies.

— « Détendez-vous. C'est juste pour le cas où on prendrait un peu de retard. Au bout de deux heures, les clients deviennent tout raides et... enfin, ces compartiments ont juste la bonne taille. »

Une onde de douceur, de chaleur submergea Bailey.

« Dites, vous n'avez rien mangé depuis douze heures, j'espère ? » Le visage de l'homme maigre était un halo de brume rose.

Bailey s'entendit répondre : « Je... rrron... »

— « Parfait. Dors bien, *paisan*... » La voix de l'homme maigre grondait comme le tonnerre. Elle s'assourdit. La dernière pensée de Bailey quand les ténèbres infinies l'engloutirent fut pour les mots gravés dans le granit au-dessus du portail du Centre d'Euthanasie :

« *...faites venir à moi ceux qui sont las, ceux qui sont pauvres,*

ceux qui sont sans espoir, ceux qui soupirent après la liberté. Pour eux, je brandirai le luminaire devant la porte de bronze... »

QUAND le corps mourut, le Tegas/Bacit s'éveilla. Comme d'habitude, l'inconscience n'avait eu qu'une durée infinitésimale pour l'élément Tegas. Lorsqu'il en émergea, son identité négative Bacit psalmodiait : « ...pas Douglas Bailey... Je ne suis pas Douglas Bailey... Je ne suis pas Douglas Bailey... » Une litanie douloureuse et monotone. Schismatique. Importante. Il fallait que le Tegas détache son identité de cette chair mourante. Derrière la mélopée, c'était comme la clameur d'une multitude de voix.

La lucidité commença d'effectuer la division, une fissuration qui le séparait du contact contrôlant l'hôte. Ce fut soudain comme une étoffe qui se déchire : maintenant il était libre, encore enfoui dans le système nerveux agonisant car il n'avait pas d'autre endroit où aller, mais capable du bond d'identité.

Bacit et Tegas opéraient maintenant ensemble. Il scruta les lieux qui l'entouraient. Vingt mètres... vingt...

Sa conscience enregistra un frémissement de pâles émotions. Un autre préposé. L'homme sortit de son champ de perception. Froid... froid.... froid.

Rien d'autre.

En voilà une singulière plaisanterie ! songea-t-il. Quelle méchanceté du destin ! Un Tegas... se faire piéger de cette façon ! Quelle méchanceté ! Et quelle injustice ! N'avait-il pas toujours traité la chair captive avec des soins affectionnés ? Des assassins, n'avait-il pas toujours fait de joyeux drilles ? Cette malice du destin était cruelle, elle n'avait rien de la gentillesse des Tegas.

L'identité négative Bacit projeta terreur, accusation, embarras. Il avait trop longtemps vécu dans la chair de Douglas Bailey. Trop longtemps. Il avait vécu là où vivaient les hommes, là où se faisaient les choses — dans les profondeurs de l'être. Il avait trop aimé la chair. Il aurait dû s'arrêter de temps en temps et regarder autour de lui. La vaste curiosité des Tegas qui se masquait derrière une timidité déguisée n'avait pas réussi à le protéger.

Pas réussi... pas réussi.

Des messages frénétiques commençaient de fuser en tous sens du système nerveux qui se mourait. Son esprit était un torrent, un flamboiement d'être. Des pensées jaillissaient comme les étincelles d'une meule à aiguiser.

« C'est décidé, » transmit le Tegas pour tranquilliser son moi négatif. Un âpre sentiment de honte et de perte vint en réponse à son contact.

Le Bacit passa de la terreur à un déplaisir de cinquième ordre qui ne valait guère mieux. Toutes les expériences perdues. Perdues... perdues... perdues...

« Je n'avais pas pensé que le Centre d'Euthanasie serait aussi simple et aussi rapide, » transmit le Tegas. « Il n'y a pas moyen de changer quoi que ce soit à l'incident. Que pouvons-nous faire ? »

Il se remémora le seul appel vidéo qu'il s'était permis de faire pour connaître les heures d'ouverture et la routine du Centre. Un personnage aux cheveux argentés, bien stylé, type public-relations, était apparu sur l'écran. « Notre intervention est rapide, propre, précise, efficace, hygiénique et respectueuse, » avait-il dit.

— « Rapide ? »

— « Qui souhaite une mort lente ? »

Pour le moment, rien ne paraissait plus désirable au Tegas qu'une mort lente. Si seulement il s'était mieux informé ! Il avait pensé que l'endroit grouillerait d'émotions. Mais les lieux étaient émotionnellement vides. Il y régnait un silence de sépulcre. La notion de la plaisanterie creva son silence intérieur.

Le Bacit transperça leur moi composite en projetant un concept métrique urgent — la limite des vingt mètres à l'intérieur de laquelle le Tegas pouvait happer un nouvel hôte.

Mais il n'y avait pas eu moyen de savoir que ce lieu était un désert émotionnel avant que l'élément Tegas y eût pénétré et l'eût sondé. Et la salle où il se trouvait à présent était à beaucoup plus de vingt mètres de la rue.

Une terreur accusatrice submergea fugitivement le Tegas. *La mort ne ressemble pas du tout au meurtre !*

Cependant, il avait imaginé qu'elle serait semblable au meurtre. Et c'était le meurtre qui avait été pendant des siècles la sauvegarde du Tegas/Bacit. Un meurtrier ne posait pas de problèmes : sa vulnérabilité émotionnelle était totale. On pouvait l'attirer tout près... tout près... bien en-deçà de la limite des vingt mètres. Il était si simple d'inciter les créatures humaines à perpétrer l'acte de violence, d'organiser les circonstances idéales pour le bond d'identité. L'hôte éventuel devait avoir de profondes émotions, c'était impératif : sinon, impossible de se polariser sur la totalité neurale. Des fragments du centre de conscience de la créature

avaient tendance à échapper à l'emprise, ce qui pouvait être fatal. Aussi fatal que le piège dont le Tegas était maintenant prisonnier.

Le meurtre.

Le bref écoulement de la vie s'échappant de l'hôte laissé pour compte, la concentration émotionnelle du nouveau... et, avant qu'il se soit rendu compte de quoi que ce soit, le meurtrier est captif du Tegas, captif dans son propre corps. La conscience du prisonnier hurle silencieusement, se débat frénétiquement jusqu'à son engloutissement.

Et le Tegas peut alors vaquer à ses affaires, à savoir jouir de l'existence.

Mais ce monde avait changé au cours des derniers siècles. Pendant la période Douglas Bailey. Le meurtre avait été virtuellement éliminé grâce aux nouvelles techniques prévisionnelles et aux ordinateurs du Centre d'Information. Les androïdes juridiques étaient partout, qui devinaient la violence et la prévenaient. Il s'agissait d'une évolution elliptique de la société et le Tegas confessait qu'il aurait dû la faire entrer en ligne de compte depuis longtemps. Mais la vie était si agréable quand elle donnait l'illusion d'être sans fin. Et pour le Tegas qui sillonnait l'univers avec ses hôtes, qui se mouvait comme un prédateur dans les ténèbres de la vie, l'illusion pouvait être une réalité.

A moins qu'elle ne s'achève ici.

Que la décision lui ait été imposée de l'extérieur n'arrangeait rien. Malgré son apparence juvénile, Douglas Bailey avait été un fiasco. Le Tegas pouvait faire durer son hôte bien au-delà de sa longévité normale, mais quand la créature commence à donner des signes de défaillance, l'effondrement risque d'être massif et brutal.

J'aurais dû essayer d'attaquer quelqu'un dans des circonstances telles que j'aurais été assassiné, pensa-t-il. Mais il avait décelé la faille. Les androïdes dépourvus d'émotions auraient fondu sur lui presque instantanément et il aurait pu échapper à la mort. Il aurait pu se trouver pris au piège d'un hôte estropié, mourant, ou pire encore entouré d'humains que la « Voie Moyenne » et le « Karma Octuple » auraient rendus presque aussi impassibles que les androïdes indifférents.

Et les limiers étaient sur sa piste. Il savait où ils se trouvaient. Les indices étaient nombreux et ses antennes les avaient repérés. Par ailleurs, il leur était sûrement interdit d'examiner de trop près l'hôte d'un Tegas. Il savait ce qui les avait mis sur ses traces :

ce diabolique « profil global de motivation ». Le Tegas qui occupait Douglas Bailey était matériellement l'auteur de milliers de meurtres. Non point qu'il passât son temps à tuer sans discontinuer : une fois au cours d'une existence humaine était suffisante. Le meurtre risquait d'affadir le sel de la vie.

Penser était vain, à présent. Après tout, il était pris au piège. Méditer là-dessus ne pouvait que provoquer les accusations du Bacit. Et, tandis que le Tegas sautait d'une pensée à l'autre, le corps de Douglas Bailey se rapprochait de l'instant de sa dissolution. Il ne conservait plus qu'un contact infime avec la vie, et encore n'était-ce dû qu'aux efforts désespérés du Tegas. Un médecin humain aurait déclaré Bailey mort. La respiration avait cessé. Soudain, le cœur entra en fibrillation et s'arrêta de battre.

Le Tegas disposait de moins de cinq minutes : ou il trouverait un nouvel hôte avant l'expiration de ce délai ou il mourrait avec celui-ci.

Le Bacit intervint : « Meurtre... meurtre.... meurtre. Tu disais que l'euthanasie serait un meurtre. »

Le Tegas poussa un juron silencieux. Le Bacit, qui remplit normalement une fonction si utile pour un Tegas en chassant la solitude intellectuelle, en étant un compagnon et en l'incitant à la prudence, était devenu une gêne. Il l'empêchait de se concentrer. Ne pouvait-il pas se taire et le laisser réfléchir ?

Le Tegas réalisa qu'il n'avait encore jamais auparavant examiné les prémisses de ses actes.

Qu'était le Bacit ?

Il n'avait jamais langui après ceux de sa race, car il avait son Bacit. Mais, après tout, qu'était le Bacit ? Pourquoi, par exemple, lui imposait-il de ne capturer que des mâles ? Dans la situation critique où il se trouvait, une pensée féminine aurait peut-être été utile. Pourquoi le Bacit s'opposait-il au mélange des sexes ?

Le Bacit poussa un cri intérieur : « Est-ce le temps de philosopher ? »

C'en était trop.

— « Silence ! » ordonna le Tegas.

Aussitôt, un bouleversant sentiment de solitude l'envahit. Le bravant, il sonda autour de lui. Dans une pareille extrémité, n'importe quel hôte ferait l'affaire — même un animal inférieur, bien qu'il y eût des éternités qu'il n'eut pas pris un tel risque. Il devait sûrement y avoir quelque part dans cet endroit terrible un désordre émotionnel quelconque, quelque chose... n'importe quoi...

Il se rappela un incident lointain. Une fois, il s'était laissé assassiner par une créature qui s'était révélée totalement dépourvue d'émotion, de sorte qu'il avait tout juste eu le temps de l'abandonner pour se réfugier dans l'un des témoins du crime. Comme aujourd'hui, l'événement avait été soudain et il avait fallu agir de toute urgence. Mais, cette fois-ci, qui avait été témoin du meurtre ? Où y avait-il un hôte de rechange ? C'était en vain que le Tegas sondait.

Les synapses commençaient de sauter dans le système nerveux de Douglas Bailey et le Tegas, qui sondait toujours avec une frénésie grandissante, se replia sur les centres qui survivraient plus longtemps que les autres.

Une masse d'émotions grouillantes surgit alors à l'horizon de sa conscience. Peur, apitoiement sur soi, rancune, colère. Un merveilleux spectacle. Le bateau de sauvetage qui met le cap vers le marin en passe de se noyer !

« Je ne suis pas Douglas Bailey, » se remémora-t-il, et il se rua en direction de ce frémissant écheveau de paradoxes, de cette balise émotionnelle...

Il y eut l'habituelle et brutale sensation de rebondissement quand il agrippa les centres d'identité du nouvel hôte. Il se répandit dans un sensorium, prit conscience de ses mouvements, sentit un contact froid sur un poignet. Ce n'était pas encore tout à fait le sien, mais son contrôle optique était suffisant pour qu'il obligeât ses yeux à se braquer sur la source de cette impression.

Sa vision accommoda sur un objet métallique de couleur grise. Appliqué à *son* poignet. En même temps, il y eut un jaillissement de lucidité au sein de son hôte. Rien de soupirant, rien de soumis — c'était une exaltation négative. Le Tegas eut conscience d'un cœur usé qui commençait à avoir des ratés. Il regardait un préposé : un visage inconnu, une tête de chouette avec, au milieu, un nez en lame de couteau.

Mais pas d'intensité émotionnelle, aucune prise centrale à étreindre, à emprisonner.

La pièce était la sœur jumelle de celle où il avait été capturé par ce système. Le lecteur de temps du plafond indiquait que huit minutes seulement s'étaient écoulées depuis que la mort avait frôlé l'autre poignet.

— « Si vous vouliez être assez aimable pour franchir la porte qui se trouve derrière vous, » dit le préposé à tête de chouette. « J'espère que vous y arriverez. J'ai déjà dû en traîner trois autres de force depuis que j'ai pris mon tour. Je suis fatigué. »

Fatigué ? Oui... Il n'émanait de l'employé que lassitude émotionnelle. Un Tegas ne pouvait rien appréhender d'autre.

Ainsi talonné, le nouvel hôte réagit en s'extirpant de son siège et en se dirigeant d'un pas pesant vers une porte ovale. Le préposé, un bras passé autour de ses vieilles épaules, le pressait.

Le Tegas évoluait à l'intérieur de son hôte, consolidant sa capacité neurale, submergeant une conscience qui n'offrait pas de résistance. Cette conscience, il ne l'avait pas volontairement choisie. Elle était vaincue. Soumise. Cela avait quelque chose de curieux. Le Tegas détecta un objet étranger appliqué contre la colonne vertébrale de son hôte. Une sorte de capsule — un émetteur-récepteur neural d'où rayonnait un effet de frein émotionnel, ainsi que des ordres enjoignant d'obéir.

Le Tegas le neutralisa en hâte, terrifié par les implications d'un tel instrument.

Il connaissait à présent l'identité de l'hôte. James Daggett. C'était son nom. Soixante et onze ans. Ce corps était une misérable relique délabrée, plus débile et plus impotente que ne l'avait été Douglas Bailey à l'âge de deux cent trente-six ans. La conscience fragile de l'hôte, qui s'abandonnait au Tegas comme elle s'abandonnait à la mort, n'irradiait qu'un fatras de pensées, de suppositions et d'hypothèses mystiques. Le Tegas était un ange « venu pour l'escorter ».

Le Tegas, qui traînait encore des bouffées de Douglas Bailey, évitait de s'unir trop étroitement à son nouvel hôte. Les centres d'identité et de conscience de soi étaient suffisants.

Il se rendit compte avec une déchirante impression de défaite que l'on attachait le corps vétuste sur une surface dure. Le gris uniforme du plafond le dominait. Des narines engourdies respiraient des relents d'antiseptiques.

— « Dors bien, *paisano,* » dit l'employé.

Non ! Pas encore ! pensa le Tegas.

Sa moitié Bacit manifesta à nouveau sa présence. « Nous pouvons passer de corps en corps en mourant un peu chaque fois. Quel plaisir ! »

Le Tegas transmit un lointain et obscène juron venu d'un autre

monde et d'un autre temps pour exprimer ce que sa moitié Bacit pouvait faire de son amertume.

Et le vide succéda à la présence.

La défaite... la défaite...

Le Tegas réalisait que sa démoralisation tenait en partie à la personnalité de James Daggett. Il prit le temps de sonder la mémoire de son hôte, repéra l'instant où l'émetteur avait été fixé à son épine dorsale.

Défaite... obéissance.... défaite...

Cela datait de cette intervention chirurgicale.

Il remit l'appareil en marche et, tout en fouillant ses souvenirs, il chercha un autre hôte à l'extérieur. Il devait y avoir quelque part un indice, une clé, une pensée — un moyen de s'évader. L'aide du Bacit lui manquait. C'était comme si une partie de sa mémoire était barrée. La soudure neurale avec le mourant, James Daggett, collait comme de la boue à ses pensées.

Le vieux James Daggett qui était en train de mourir demeurait rempli de mysticisme confus. Jusqu'à ce que le Tegas l'eût engourdi. La jonction neurale était médiocre et le Tegas renforça sa prise, ce qui eut pour seul effet de le projeter doucement contre les parois mourantes de l'autre mémoire. Les jonctions dérapèrent. Il sentit se contracter son champ de conscience.

Quelque chose flotta dans la zone de sondage : colère, fureur dirigée contre la stupidité. Le Tegas attendit, se demandant s'il ne s'agissait pas — qui sait ? — d'un autre client du Centre.

Une nouvelle identité suivait celle qui était en colère. Dominée par la peur, celle-là. Le Tegas se ramassa mentalement sur lui-même, polarisa voracement sa conscience. De la colère, de la peur. Celui qui avait peur était de bonne prise pour un Tegas.

Des voix lui parvinrent de l'autre côté de la stalle. L'une grinçante, agressive, l'autre effrayée.

Les vieilles oreilles mal utilisées de James Daggett coupaient les harmoniques, réduisaient le volume sonore. Le Tegas n'avait pas le temps de renforcer les circuits acoustiques de son hôte, mais il parvint cependant à saisir le sens général de la discussion. « ... dit de prévenir... immédiatement si... Bailey ! Douglas Bailey !... vu le... votre bureau... »

Et celui qui avait peur : « ... surchargé... ne vous rendez pas compte combien... et le manque de personnel et... dix clients par heure... »

Les voix s'éloignèrent mais l'aura émotionnelle restait dans le rayon d'action du Tegas.

— « Mort ! » C'était le coléreux qui avait parlé. Une explosion vocale accompagnée d'une surcharge neurale qui passa sur le Tegas comme une pieuvre géante.

En cet instant de rage, le craintif atteignit le point culminant de l'effroi : une retraite abjecte.

Le Tegas fondit sur sa proie, quittant James Daggett au moment précis où la vie l'abandonnait. C'était comme de fuir un bateau en train de sombrer pour embarquer à bord d'une coquille de noix battue par la tempête. Sur le moment, il s'égara dans le réseau spatio-temporel matériel qu'était l'hôte sur lequel il avait jeté son dévolu. Brutalement, il perçut que le craintif cultivait une réserve de haine hautaine, qu'un coin de son ego était une forteresse de rancune élevée au fil des années contre l'autorité. Le choc du contact succéda au repli de la conscience de l'hôte à l'intérieur de ce bastion fortifié.

Le Tegas comprit alors qu'il allait devoir livrer une bataille comme il n'en avait jamais menée. En même temps, il distinguait vaguement par le truchement des yeux de son nouvel hôte un visage sombre et méfiant braqué sur lui, par-dessus un cadavre entravé. Les traits figés par la mort de celui-ci lui causèrent un choc. Douglas Bailey ! Il faillit en perdre la bataille d'emblée !

L'hôte prit le contrôle des muscles faciaux. Les joues se crispèrent. Les yeux n'étaient pas solidaires l'un de l'autre : l'un regardait vers le haut, l'autre vers le bas. Il recourut à la perception directe, voyant avec le bout des doigts (une pâle luminescence), entendant avec les lèvres (démangeaison d'un son). Sa peau frémissait, rougissait. Vacillant, il entendit une voix crier : « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me faites ? »

C'était celle de l'hôte. Le Tegas chercha à s'emparer des centres de vocalisation mais ne put qu'ébarber les arêtes sonores sans en effacer l'intelligibilité. D'un coup d'œil circulaire, il examina le visage sombre qui le fixait. Ce dernier avait reculé.

C'était l'un des méfiants, l'un des détestés, l'un des « j'ordonne ». Pas le temps de s'occuper de lui pour le moment. Le combat du Tegas était une lutte pour la vie. Il fit appel à tous les stratagèmes qu'il avait appris : la cajolerie, les subterfuges mystiques, l'illusion religieuse, l'amour, la haine, le calembour. Les hommes étaient un instrument linguistique et le langage pouvait leur être

un piège. Il se coula comme un serpent à l'attaque le long des méandres neuraux.

Le nom ! Il lui fallait le nom ! « Carmi... Carmichael ! » C'était la moitié du nom, le début de la survivance. Se faufilant à travers les canaux synaptiques, il le hurlait en silence... « Je suis Carmichael ! Je suis Carmichael ! »

— « Non ! »

— « Si ! Je suis Carmichael ! »

— « Non ! Ce n'est pas vrai ! »

— « Je suis Carmichael ! »

L'hôte était comme assommé de saisissement. « Qui êtes-vous ? Vous ne pouvez pas être moi. Je suis... Joe... Joe Carmichael ! »

Exultant, le Tegas s'empara du nom complet. « Je suis Joe Carmichael ! » Il envahit de nouveaux circuits, consolida ses gains. « Je suis Joe Carmichael ! »

La conscience de l'hôte se rétractait frénétiquement. Ses yeux roulaient. Ses jambes tremblaient. Ses bras se balançaient avec incohérence. Ses dents crissaient. Des larmes coulaient le long de ses joues.

Le Tegas frappa le grand coup. « Je suis Joe Carmichael ! »

— « Non... non... non... » C'était un cri muet qui s'affaiblissait, s'éteignait... se rallumait... mourait...

Silence.

Le Tegas pensa : « Je suis Joe Carmichael. »

C'était une pensée de Joe Carmichael où transparaissaient à peine les inflexions du Tegas et la réprobation du Bacit : « C'était trop près. »

Le Tegas constata qu'il était allongé par terre. Il scruta la sombre physionomie qu'il identifiait par l'intermédiaire de la mémoire de l'hôte : Chadrick Vicentelli, commissaire de la prévention du crime.

— « J'ai appelé de l'aide, Mr. Carmichael, » dit Vicentelli. « Reposez-vous. N'essayez pas de bouger tout de suite. »

Quel visage dur, impassible, songea le Tegas. Un masque Nô ! Et sa voix... méfiante, froide, soupçonneuse. Aucun ordinateur n'avait prévu cet incident violent. Et cet homme soupçonneux en avait trop vu. Il fallait faire quelque chose tout de suite. Déjà, on pouvait entendre des pas dans le couloir.

— « Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, » dit le Tegas en prenant la voix de Carmichael grâce à ses souvenirs de la période Bailey. « J'ai eu un vertige... tout est devenu rouge... »

— « Vous avez l'air d'avoir récupéré, à présent, » répondit Vicentelli.

Pas de moelleux dans cette voix, pas d'amour. Mais de la violence, une haine contenue.

Vous avez l'air d'avoir récupéré, à présent.

Un frisson Tegas secoua le corps de Carmichael. Il étudia les yeux scrutateurs et méfiants. Cette espèce, les maîtres, les Tegas l'avaient toujours évitée. Les maîtres possédaient des ressources terrifiantes dans le combat intérieur. C'était en partie pour cette raison qu'ils étaient les maîtres. Ils avaient englouti des Tegas, les avaient dissous, annihilés. Des erreurs avaient été commises dans les brumes originelles avant que les Tegas aient appris à éviter les créatures semblables à celle-ci. Même sur ce monde, le Tegas se le rappelait, il y avait eu d'anciennes batailles qui avaient donné naissance à des rumeurs, à des coutumes, à des mythes, à des terreurs raciales. Tous les primitifs connaissaient le code : *Ne révèle jamais ton nom véritable !*

Et celui-ci était un maître qui avait vu trop de choses en des temps de danger suprême. Sa suspicion était éveillée. Une intelligence aiguë évaluait des données qu'elle n'aurait jamais dû recevoir.

Deux androïdes légaux de rouge vêtus, aussi intensément inexpressifs que deux chiens dociles, écartèrent les rideaux de la stalle et s'immobilisèrent dans l'attente des ordres de Vicentelli. C'était exaspérant : même chez les androïdes, ceux-qui-subjuguaient n'hésitaient jamais à regarder d'abord un maître pour connaître leurs ordres.

Le Tegas songea à la capsule de contrôle fixée à l'épine dorsale de James Daggett et une crainte nouvelle frémit en lui. Une émotion purement carmichaelienne dessécha la bouche de l'hôte.

Vincentelli leva le bras. « C'est Joseph Carmichael. Je veux que vous le conduisiez au C.I. pour un examen complet avec profil de motivation. Je vous retrouverai là-bas. Signalez la chose aux autorités compétentes. »

Les androïdes aidèrent le Tegas à se mettre sur ses pieds — des pieds avec lequels il n'était pas encore familiarisé.

Il pensa : *C.I. — Central d'Investigations.* Et protesta : « Pour quoi m'emmenez-vous au C.I. ? Je devais aller à l'hôpital pour... »

— « Nous avons des équipements médicaux. » Le ton était inquiétant. *Des équipements médicaux pour quoi ?*

— « Mais pourquoi... »

— « Taisez-vous et obéissez. »

Le regard de Vicentelli se posa sur le corps de Douglas Bailey, revint à Carmichael. Un regard chargé de lourds soupçons, de demi-certitudes, de présomptions subtiles.

A son tour, le Tegas jeta un coup d'œil au cadavre de Douglas Bailey et un souvenir intérieur le frôla qui fit chanceler sa neuve conscience. Ç'avait été un hôte supérieur, une chair digne d'amour. Cet instant de nostalgie s'estompa. Il regarda à nouveau Vicentelli avec une hébétude étudiée mais qui n'était pas totalement feinte. La prise de possession de Carmichael avait eu lieu en présence de Douglas Bailey qui était suspect. Aucune importance si ce dernier n'était qu'un cadavre : cela ne faisait que nourrir les soupçons. Vicentelli, postulant que Bailey était habité par une présence inconnue, allait penser que l'occupant avait quitté le cadavre pour se fixer sur Carmichael.

— « Nous nous intéressons à vous, » disait-il. « Fortement. Beaucoup plus qu'avant cette récente... euh... attaque dont vous avez souffert. » Il fit signe aux androïdes.

Attaque ! pensa le Tegas.

Des mains inexorables le firent sortir de la stalle, le poussèrent dans le hall, lui firent franchir le vestibule, traverser le vestiaire du personnel aux murs d'une blancheur antiseptique et passer par une petite porte.

Le monde du dehors, qu'il avait quitté si peu de temps auparavant en tant que Douglas Bailey, paraissait étrangement transformé aux yeux de Carmichael. Bien sûr : ses nouveaux yeux n'étaient pas tout à fait à la même hauteur — Carmichael mesurait quelque chose comme trois centimètres de plus que l'hôte précédent. Le Tegas devait rompre avec les habitudes visuelles contractées pendant deux siècles et plus alors qu'il habitait le corps d'un homme plus petit. La perspective était différente. Mais la modification ne se limitait pas à cela. Il avait la sensation de voir à travers de multiples yeux... beaucoup plus que par les deux yeux de son hôte.

Cette impression de perception multi-oculaire le déconcertait, mais les androïdes le firent entrer dans la cage de verre d'un aérocar avant qu'il ait le temps d'étudier le phénomène de plus près. La porte se referma en chuintant, se scella hermétiquement

avec un bruit feutré. Maintenant, il était seul. Une lumière d'un gris bleuté filtrait par les fenêtres. Il se laissa tomber sur le siège de plastique capitonné.

Le véhicule s'éleva hors du puits, survola en vitesse accélérée le vaste toit tabulaire du Centre d'Euthanasie et mit le cap sur les lointains pics artificiels du C.I. Le complexe administratif central était une zone dont ses semblables s'étaient toujours tenus à l'écart, et le Tegas n'avait pas de plus vif désir que de continuer de l'éviter.

Il éprouva soudain le sentiment que son univers s'était écroulé. Il était prisonnier, pas seulement de l'aérocar qui filait vers la citadelle du C.I. mais prisonnier de l'écosystème de cette planète. Un sentiment qu'il n'avait jamais connu encore, pas même le jour — il y avait de cela des millénaires — où il avait atterri, fixé à un hôte conditionné au terme d'une traversée qui avait poussé à sa limite extrême l'aptitude à la survivance de ce dernier. C'était cependant de cette manière que les Tegas partaient en quête de planètes nouvelles et de nouveaux hôtes. Choisir le type de planète voulu, le type voulu de formes vivantes en voie de développement était devenu une seconde nature pour eux. Ces formes devaient avoir maîtrisé le voyage stellaire afin que les Tegas puissent essaimer, accomplir de nouvelles traversées, connaître de nouvelles expériences. De la sorte, ils ignoraient toujours l'ennui. Les créatures de cette planète approchaient, elles aussi, de l'heure où elles s'élanceraient vers les étoiles. C'était une question de temps.

Mais, étreint par une peur toute nouvelle pour lui, le Tegas songeait qu'il pourrait bien ne plus être là pour profiter du bond vers les étoiles. Et cette pensée le laissait épuisé, meurtri, avec des réactions qui se télescopaient, tel un instrument malmené.

Où ai-je commis une erreur ? Dès le début en choisissant cette planète ?

Sa moitié Bacit qui, d'ordinaire, répondait avec profusion à l'exploration intérieure, projeta sur leur mutuel champ de conscience une nébuleuse perspective des inconnues que recelait leur avenir.

Le Tegas en conçut de l'irritation — l'avenir était toujours inconnu — et il entreprit d'explorer son moi-hôte à la recherche de tout ce qui pourrait lui servir lors de la confrontation qui s'annonçait. C'était un hôte de bonne qualité, sain, robuste, dont la musculature et le système nerveux étaient susceptibles d'être

remarquablement renforcés et intensifiés à la mode Tegas. Un hôte qui pouvait rendre de grands services, peut-être plus longtemps même que Douglas Bailey. Le Tegas commença de faire ce qu'il lui était possible de faire pendant le laps de temps dont il disposait ; il supprima les blocages inhibitoires pour que les réactions neurales fussent plus promptes et plus fluides, mit en place un amortisseur cardio-vasculaire. Il éprouvait une certaine fierté à ce travail : jamais il n'avait mésusé d'un hôte aussi longtemps que celui-ci restait viable.

Le ressort naturel des Tegas, la chose qui le faisait continuer et survivre — son insatiable curiosité — se remettait à fonctionner. Quoi qu'il puisse arriver, ce serait une expérience nouvelle. Il s'installa solidement dans son hôte, connecta la mémoire de Carmichael à ses réactions de Tegas et se prépara à faire face à l'avenir immédiat.

Une pensée se fit jour dans son esprit : dans la délicate immensité qu'était son passé, il y avait des expériences non humaines.

Quel était le degré de subtilité de « profil global de personnalité » ? Etait-il capable de détecter le non-humain ? D'établir une matrice qui le comparerait trop étroitement à Douglas Bailey ou à n'importe lequel des sujets figurant peut-être sur les listes du Centre d'Information ?

Il sentait en lui la sarabande des intelligences dont les arabesques se plaquaient sur sa conscience. En un sens, il savait qu'il n'était qu'un faisceau de tiges captives semblables au blé mis en gerbes.

Maintenant, il devinait plus qu'il ne voyait le décor de la cité que survolait l'aérocar et d'infimes tourbillons d'épouvante fusaient autour de lui. Quels instruments psychométriques ses interrogateurs allaient-ils employer ? Jusqu'à quel point étaient-ils raffinés et subtils ? Il fallait que le sondage ne révèle rien d'autre que Joe Carmichael. Or, le Tegas était beaucoup plus que cela. Il sentait le flux du présent entraîner son existence vers un péril.

Danger... danger... danger. Le danger, il le percevait intellectuellement en Tegas. Il y réagissait en tant que Joe Carmichael.

Son corps s'inonda de sueur.

L'aérocar amorça sa descente. Le Tegas considéra la tête des androïdes qui lui tournaient le dos de l'autre côté de la vitre isolant le poste de pilotage. Deux masses vierges d'émotions. Rien à espérer d'eux. Le véhicule, quittant la lumière du jour, tangua

un instant en traversant un champ d'identification et s'engagea dans un tube descendant baigné d'une froide lumière d'aluminium qui aboutissait à une gigantesque aire de stationnement en plastibéton — murs et plafonds fauves à la luisance dorée. Impression d'être dans une immense et profonde caverne vrombissante d'activité...

Le Tegas pensa aussitôt à une société d'abeilles dont il avait jadis fait l'expérience. Ce n'était pas le plus agréable de ses souvenirs. Il frissonna.

L'engin s'arrêta dans sa niche et les portes s'ouvrirent avec un sifflement. Les androïdes se tenaient de part et d'autre de l'ouverture. L'un d'eux lui fit signe de sortir.

La gorge sèche de Carmichael déglutit péniblement sa salive. Le Tegas émergea du véhicule, attentif aux impersonnelles allées et venues des androïdes. Ni visuellement ni par aucune aura émotionnelle il ne détectait d'humains dans les parages. Une accablante sensation de solitude l'envahit.

Toujours aussi muets, ses gardiens le prirent chacun par un bras et le poussèrent vers un anneau élévateur semi-globulaire. Le champ s'empara d'eux et les projeta vers le haut. Vision brouillée de murs et de portes entr'aperçues le temps d'un éclair... Le dispositif ascensionnel bascula soudainement, maintenant doucement ses occupants dont les corps faisaient désormais un angle de près de 45° avec la verticale. Les androïdes restaient collés derrière le Tegas comme deux poissons nageant dans les airs. L'anneau élévateur reprit sa montée, les précipitant au centre d'une salle en amphithéâtre.

Le Tegas sentit un plancher sous ses pieds. Il leva la tête. Espace, azur d'un ciel immense, des gens... des gens... des gens, des étages et des étages de gens dont les regards convergeaient vers lui, des gradins succédant à d'autres gradins remplis de gens.

Il sonda, cherchant des émotions, et rencontra une aura terrifiante, un regard neural glacé, un *chutzpa* psychique. Les observateurs... rien que des maîtres, l'esprit détaché de toute religion sauf de celle du *soi*. Pas de toux nerveuses, pas d'agitation impatiente.

Un iceberg de silence, qui attendait.

Jamais le Tegas n'avait imaginé un endroit semblable, même dans ses cauchemars. Mais il le connaissait et l'identifiait sur-le-champ. Si un Tegas doit mourir, ce doit forcément être dans un

lieu comme celui-ci, songea-t-il. Toutes les expériences perdues qui allaient peut-être finir ici commencèrent à gémir en lui.

Quelqu'un sortit d'une porte à sa gauche et s'approcha à grands pas. C'était Vicentelli.

Le Tegas l'observa tandis qu'il avançait, notant les yeux que des ombres profondes mettaient en valeur : des yeux d'un noir intense s'ouvrant dans un visage où toute une histoire était inscrite, durs méplats des joues, menton de roc. Tout dans ce visage disait l'acharnement : travail... travail... travail. Toute gaieté en était absente. C'était un accessoire attestant la violence, passive et active : une violence dédaigneuse de toute douceur vivait en cette chair.

Une cuve remplie d'un liquide bleuté aux reflets d'acier apparut devant le Tegas qui eut un sursaut de surprise. Les androïdes l'immobilisèrent sous leur poigne brutale.

Vicentelli s'arrêta devant lui. Son regard balaya les gradins circulaires, puis revint à sa victime. « Etes-vous décidé à nous épargner la peine d'un interrogatoire en profondeur ? » demanda-t-il.

Un tremblement secoua le corps du Tegas qui hocha la tête.

Vicentelli fit un signe de tête.

Avec une célérité impersonnelle, les androïdes dépouillèrent l'hôte de ses vêtements, le soulevèrent et le déposèrent dans la cuve. Le liquide était chaud et provoquait des picotements. Un harnais emprisonna les bras du Tegas, le maintenant de sorte que sa figure fût au-dessus de la surface du fluide, et un dôme inversé le recouvrit. Le jour ne fut plus qu'un rai de lumière bleu et il se demanda absurdement l'heure qu'il était. Il était tôt quand il était entré au Centre d'Euthanasie; maintenant, il était très tard. Pourtant, il avait la certitude que c'était à peine le milieu de la matinée. Derechef, il scruta l'aura émotionnelle et cela le fit se rétracter.

Et s'ils me tuaient froidement ?

Lorsqu'il parvenait à cerner des individus, c'était comme un éclair jouant sur un horizon distant. Les balises émotionnelles étaient ténues et cependant d'une débordante intensité.

Une salle remplie de maîtres. Le Tegas était incapable d'imaginer un endroit plus hideux.

Quelque chose se déplaçait le long du trait de lumière.

Vicentelli demanda : « Qui êtes-vous ? »

Il pensa : *Je suis Joe Carmichael. Je ne peux être que Joe Carmichael.*

Mais les émotions de Carmichael menaçaient de le submerger.

L'humiliation et une terreur résignée crépitaient au niveau des échangeurs neuraux. Le corps de l'hôte se contorsionnait, ses jambes faisaient de vagues mouvements de fuite.

Se retournant, Vicentelli s'adressa aux assistants. « En ce qui concerne Joseph Carmichael, le problème est l'incident violent que vous voyez sur vos enregistreurs. Permettez-moi d'insister sur le fait que cet incident n'avait pas été prédit. Il était hors de notre rayon de prévision. Nous devons donc en déduire qu'il n'émanait pas de Joseph Carmichael. Au cours de cet examen, que chacun d'entre vous étudie le profil qui vous est montré. Je voudrais que vous enregistriez vos réactions et vos suggestions. Il y aura quelque part un indice conduisant aux données inconnues que nous avons observées chez Douglas Bailey et, antérieurement, chez Almiro Hsing. Soyez attentifs. »

Dieu d'Eternité ! songea le Tegas. *Ils ont relevé ma trace depuis Hsing jusqu'à Bailey !*

Ce changement dans la société humaine était intervenu beaucoup plus tôt qu'il ne le croyait. Quand ?

« Veuillez noter, » poursuivit Vicentelli, « que Bailey se trouvait dans le voisinage immédiat de Hsing lorsque celui-ci est tombé du haut de la Tour de la Paix, à Canton, et en est mort. Il y a lieu de prêter une attention toute particulière aux indications d'où il ressort que Hsing et Bailey étaient en rapport avant cet événement. Il est possible que, si le second était là, c'était sur l'invitation du premier. Cela peut avoir de l'importance. »

Le Tegas tenta de rétracter son être, d'enkyster ses émotions. Les maîtres humains avaient pris une bifurcation évolutive qu'il n'avait jamais imaginée. Ils l'avaient laissé en chemin quelque part.

Et il savait pourquoi : parce qu'il était un Tegas, il avait plongé au sein des foules qui le dissimulaient, s'était enfermé dans la retraite des besognes quotidiennes ; il avait vécu comme les vivants. Pourtant, il n'avait jamais autant aimé la chair qu'en cette heure où il risquait, il en était conscient, de la perdre à jamais. Il l'aimait comme un homme peut aimer sa demeure. Cette structure compliquée était une demeure qui respirait, qui éprouvait des sensations.

Brusquement, ce fut entre la chair et lui une union dont l'intimité transcendait toute son expérience passée. En cet instant, il savait sans le moindre doute ce qu'un homme ressentirait à sa

place. Le temps n'avait jamais été l'ennemi des Tegas. Mais il était l'ennemi de l'homme. Or, à présent, il était un homme, et il prépara sa chair à des réactions maximales, à une décharge de haute énergie.

Le contrôle, tel était l'objectif de cette société. Le supercontrôle.

Vicentelli fit à nouveau face au trait de lumière. « Je continuerai, pour des raisons de commodité, à vous appeler Carmichael. »

La déclaration lui prouvait sans ambages qu'il était au pied du mur, et Vicentelli le savait. Si le Tegas avait encore nourri des illusions, la suite les lui aurait enlevées : « N'essayez pas de vous tuer. Le mécanisme dont vous êtes désormais solidaire est capable d'entretenir la vie en vous alors même que vous souhaiteriez qu'elle s'interrompe. »

Brusquement, le Tegas réalisa que son moi-Carmichael devait être frappé de panique : la vigilance et le détachement des Tegas lui étaient étrangers.

Il fut frappé de panique.

Le corps de l'hôte se trémoussait, se débattait dans ses liens. Le liquide était épais, huileux sans l'être vraiment. Il l'enserrait à la manière d'une combinaison élastique, freinant ses mouvements, l'obligeant sans cesse à redevenir semblable à un poisson qui flotte paisiblement.

— « Allons-y, » dit Vicentelli.

Il y eut un déclic sonore.

La lumière éblouit les yeux de Carmichael. Et au sein de cette lumière naquirent des rythmes colorés aux pulsations épileptiques qui ébranlaient son esprit, faisaient chanceler sa conscience Tegas comme si elle était dans une cage violemment secouée.

Du vide en quoi s'était mué son univers jaillirent des questions. Il savait qu'elles étaient articulées, mais il les voyait sous la forme d'un torrent de formes vocales cascadantes.

— « Qui êtes-vous ? »

— « Qu'êtes-vous ? »

— « Nous vous tenons pour ce que vous êtes. Pourquoi n'avouez-vous pas ce que vous êtes ? Nous vous connaissons. »

Les vibrations accusatrices émanant de l'aura qui le cernait le martelaient : « Nous vous connaissons... connaissons... connaissons... connaissons... »

Les mots culbutaient le Tegas, le domptaient.

Un Tegas ne se laisse pas hypnotiser, se remémora-t-il. Mais son être partait en lambeaux. Quelque chose s'en détachait. Carmichael ! L'hôte était en train d'échapper à son emprise. Mais la chair glissait vers un état d'hébétude hypnotique. Ce sentiment d'arrachement gagnait en intensité.

Subitement, il éprouva une sensation de mouvement intérieur : l'ego de l'hôte se réveillait et il était impuissant à s'y opposer.

Des pensées se coulèrent le long des voies nerveuses tressautantes et miroitantes...

— « Qui... qu'est-ce que... que faisons...? »

Aux questions, le Tegas répondait frénétiquement : « Je suis Joe Carmichael... Je suis Joe Carmichael... Je suis Joe Carmichael... »

Il trouva le contrôle vocal, articula les mots sur un rythme monocorde. Les mêmes mots en réponse à toutes les questions. Lentement, l'hôte, étouffé dans l'enveloppe du Tegas, retomba dans le silence.

L'interrogatoire, harcelant comme un matraquage, continuait.

Fracas étourdissant des questions.

Il perdait tout sens de disparité entre son moi Tegas et son moi Carmichael. Sa moitié Bacit, vaincue et terrorisée par le raffinement inattendu d'une telle attaque, se délitait et s'emmêlait dans les mailles du réseau d'identité.

Les voix d'anciens hôtes renaissaient dans l'esprit du Tegas : « ... tu ne peux... ne dois... Je suis Carmichael... arrêtez-les... pourquoi ne pouvons-nous...? »

Il hurla : « Vous êtes en train de m'assassiner ! »

Les observateurs alignés dans l'amphithéâtre se confondirent en une seule aura d'allégresse soudaine.

« Ce sont des monstres, » pensa Carmichael.

C'était une pensée carmichaelienne à l'état pur sans aucune modification due à la conscience du Tegas, un cri totalement humain issu des profondeurs.

« Tu m'entends, Tegas ? » demanda Carmichael. « Ce sont des monstres ! »

Le Tegas se tapit dans la chair, ne sachant que faire. Jamais jusqu'ici il n'y avait eu de communication directe en provenance de l'hôte après la prise de possession finale. Il tenta en vain de repérer la source de l'émission.

« Regarde-les nous contempler comme une horde de goules, » pensa Carmichael.

Le Tegas savait qu'il devait réagir mais, avant qu'il ait pu s'y résoudre, l'interrogatoire reprit avec un regain d'intensité. Fracas étourdissant des questions.

— « D'où venez-vous ? D'où venez-vous ? D'où venez-vous ? »

Les questions le déchiraient, lettres hautes comme des immeubles. Yeux sans visages, tonnerre des voix, scintillement des mots.

La fureur de Carmichael l'inondait.

Une gaieté glacé continuait d'irradier de l'assistance.

Carmichael insista : « Mourons et prenons-en un ! »

— « Qui parle ? » s'enquit le Bacit. « Comment avez-vous échappé ? Où êtes-vous ? »

— « Seigneur ! Comme ils sont froids ! » Ç'avait été une pensée de Bailey.

— « D'où venez-vous ? » reprit le Bacit, cherchant à localiser la conscience de l'hôte. « Vous êtes là mais je n'arrive pas à vous trouver. »

— « Je viens de Zimbue, » projeta Carmichael.

— « Vous ne pouvez pas venir de Zimbue, » répliqua le Tegas.

— « Je viens de Zimbue. »

— « Mais Zimbue n'est nulle part, » protesta le Bacit.

Et, pendant ce temps, l'interrogatoire de Vicentelli — fracas étourdissant des questions — continuait de brouiller les circuits. Le Tegas avait l'impression d'être bombardé de tous les côtés, pilonné de l'intérieur. Comment Carmichael pouvait-il parler de Zimbue ?

— « Dans ce cas, d'où viens-tu ? » s'enquit Carmichael.

Comment pouvait-il savoir ? se demanda le Tegas. D'où venaient les Tegas, tous autant qu'ils étaient ? La réponse était un souvenir mécanique résidant au fond de ses expériences : à l'instant où le temps avait commencé, les Tegas avaient envahi le néant dont nulle étoile — pas même un grain de poussière primordiale — n'avait percé les dimensions. Les Tegas étaient là alors que les sens n'étaient pas. Comment l'ego de Carmichael pouvait-il encore exister et poser de pareilles questions ?

— « Pourquoi ne les poserais-je pas ? C'est ce que demande Vicentelli. »

Mais où l'ego captif de la chair de l'hôte se cachait-il ? Où avait-il assumé une existence qui lui permettait de parler maintenant ?

Pour la moitié Bacit, c'en était assez. « Dis-lui de se taire ! »

ordonna-t-elle. « Nous sommes Joe Carmichael ! Tu es Joe Carmichael ! Je suis Joe Carmichael ! »

— « Pas de panique, » rétorqua Carmichael, conciliant. « Vous êtes un seul être, Tegas/Bacit. Je suis Joe Carmichael. »

Et du monde extérieur vint la voix rugissante de Vicentelli : « Qui êtes-vous ? Je vous donne l'ordre de me dire qui vous êtes. Obéissez ! Etes-vous Douglas Bailey ? »

Silence. Au-dedans et au-dehors.

Dans ce silence, le Tegas explora la chair violentée. Il comprit en partie la méthode employée par Vicentelli pour son assaut : le liquide dans lequel l'hôte était plongé était un anesthésique. La chair était dépouillée de toute sensation. Rien ne demeurait en définitive en dehors des écheveaux nerveux internes. Plus encore : cette chair anesthésiée avait été envahie par un instrument de contrôle : une capsule pulsait contre l'épine dorsale de Carmichael, émettant des signaux, des ordres, des interférences.

« La capsule est fixée, » annonça Vicentelli. « Je vais maintenant l'emmener à la chambre inférieure où l'interrogatoire pourra désormais se poursuivre selon les modalités normales. »

Dans la chair capturée, la moitié Bacit chercha les connectifs neuraux de la capsule de contrôle, essaya de les bloquer mais n'y réussit que partiellement. La chair anesthésiée résistait à ses sondages. Le Tegas, tapi comme une araignée apeurée dans la conscience de l'hôte, étudiait les courants neuraux qui palpitaient doucement, en quête d'une solution. Devait-il attaquer et reprendre l'ascendant ? Mais attaquer quoi ? L'interrogatoire de Vicentelli avait embrouillé l'identité de l'hôte à un point tel qu'on ne parviendrait peut-être jamais à la démêler.

La capsule de contrôle pulsait.

La chair de Carmichael obéit à un nouvel ordre. Les entraves qui l'immobilisaient glissèrent. Le Tegas se dressa dans la cuve sur ses jambes insensibles. Là où son torse était à l'air, les sensations commençaient de revenir. Sa tête fut libérée de l'hémisphère inversé.

« Vous voyez, » disait Vicentelli à l'adresse des observateurs qui les dominaient. « Il obéit à merveille. »

Carmichael demanda intérieurement : « Tegas, peux-tu les atteindre pour savoir ce qu'ils pensent ? Leurs émotions nous donneront peut-être une indication. »

— « Sonde, » ordonna le Bacit.

Le Tegas explora l'espace environnant. Ennui, méfiance sous-

jacente, sentiment de puissance du chat qui se pourlèche les babines. Oui, la souris gisait entre les griffes du chat et ne pouvait s'échapper.

Les androïdes l'aidèrent à sortir de la cuve, le mirent debout sur le sol, le soutinrent. « Le contrôle est parfait, » laissa tomber Vicentelli. Dociles aux ordres de la capsule, les yeux vides de Carmichael étaient fixes.

Le Tegas envoya une sonde explorer les plus proches canaux, rencontra le Bacit, Carmichael, d'innombrables fragments d'autres êtres. « Comment est-il possible que vous soyez ici, Joe Carmichael ? » s'enquit-il.

Obéissant à l'ordre envoyé par la capsule, la chair de l'hôte traversa l'amphithéâtre.

Le Tegas insista : « Pourquoi ne me fuyez-vous pas ou ne me combattez-vous pas ? »

— « Pas besoin, » répondit Carmichael. « Nous sommes imbriqués, tu le vois bien. »

— « Pourquoi n'avez-vous pas peur ? »

— « J'espérais... j'espère ne pas avoir peur. »

— « Comment se fait-il que vous connaissiez les Tegas ? »

— « Et alors ? Chacun participe à l'autre. »

La réponse déclencha un brutal sursaut de conscience chez le Tegas qui enregistra une inquiète projection du Bacit. Rien dans toute son expérience ne lui rappelait une telle rencontre intérieure. L'hôte résistait et perdait ou bien c'était la fin pour le Tegas. Et l'hôte qui avait perdu allait... où allait-il ? Du Bacit émana une question terrifiée, une sensation de solution de continuité.

Maudit interrogatoire !

Obéissant toujours à la capsule, la chair de l'hôte avait franchi une porte débouchant sur une salle bleue. Comme les sensations lui revenaient, le Tegas/Carmichael/Bacit se rendit peu à peu compte que Vicentelli suivait. Il y avait aussi d'autres pas que les siens. Des pas d'androïdes.

— « Que voulez-vous, Joe Carmichael ? » demanda le Tegas.

— « Etre partie prenante. »

— « Pourquoi ? »

— « Tu es... plus que je n'étais. Tu peux me donner une existence plus longue. Tu es curieux... tu t'intéresses... La moitié des cloportes qu'on recevait au Centre d'Euthanasie étaient rongés par l'ennui et j'étais moi-même presque au même point. Maintenant... la vie est redevenue digne d'intérêt. »

— « Comment pourrions-nous vivre ensemble... là-dedans ? »
— « C'est ce que nous sommes déjà en train de faire. »
— « Mais je suis le Tegas ! Ici, c'est moi qui dois commander ! »
— « Eh bien, commande. »

Le Tegas réalisa alors que le contact avec le système nerveux de l'hôte était presque intégralement rétabli. Néanmoins, il y avait toujours la présence importune de l'ego de Carmichael. Et le Bacit ne faisait rien pour modifier la situation ; il semblait s'être retiré là où vont les Bacits. Carmichael persistait, chose fuyante et fugace : Ici ! Non ! Par là ! Non... non, pas là, pas ici. Il persistait.

— « L'hôte doit se soumettre sans réserve, » dit impérativement le Tegas.
— « Je me soumets. »
— « Alors, où êtes-vous ? »
— « Nous sommes ici, imbriqués l'un à l'autre. Tu as la chair sous ton contrôle, n'est-ce pas ? »

Le Tegas dut en convenir. « Que voulez-vous, Joe Carmichael ? » redemanda-t-il.
— « Je te l'ai déjà dit. »
— « Non. »
— « Je veux... observer... partager. »
— « Pourquoi accepterais-je ? »

Vicentelli et sa capsule avaient dirigé l'hôte vers un puits. Le champ ceintura la chair de Carmichael et ce fut la chute murmurante.

— « Peut-être que tu n'as pas le choix, » répliqua Joe Carmichael.
— « Je vous ai pris une fois, » rétorqua le Tegas. « Je peux recommencer. »
— « Qu'adviendra-t-il quand ils reprendront l'interrogatoire ? »
— « Que voulez-vous dire ? »

Ce fut le Bacit qui expliqua : « Que le vrai Joe Carmichael sera capable de réagir avec une vraisemblance absolue, quand ils chercheront à établir un profil comparatif. »

Le toboggan le cracha dans un vaste laboratoire d'une blancheur de givre. Il enregistra par le truchement des yeux fixes de Carmichael des sensations de formes métalliques, d'instruments, de scintillements, de mouvements.

Le Tegas était figé dans l'état de paralysie causé par la capsule. N'importe lequel de ses semblables était en mesure de briser cet

étau mais il n'oserait pas le faire. Nul humain n'était capable de triompher de l'assaut neural que cela impliquait. A présent, le plus infime déplacement d'un doigt le trahirait.

Dans l'arène commune de leur conscience, Carmichael dit : « Laisse-moi les commandes pendant un moment. Regarde et n'interviens pas. »

Le Tegas hésita. « Obéis ! » ordonna le Bacit.

Le Tegas se retira. Il se retrouva dans le vide, dans un nulle part mental, un lieu aveugle, une vacuité oppressante... rien... jamais... un indicible et muet globule d'absence... sans limites. Là, il n'y avait, il ne pouvait y avoir de sens. Ce lieu, il le redoutait mais y trouvait une protection. Une cachette.

Issu de Carmichael, un sentiment amical et encourageant l'atteignit, et le Tegas éprouva une gratitude éperdue pour l'amitié de l'autre créature : c'était la première fois qu'il expérimentait une chose semblable. Mais pourquoi l'ego de Carmichael était-il amical ? Le doute le rongeait, le grignotait. Pourquoi ?

Il n'y eut pas de réponse, à moins que la simplicité démesurée irradiant du Bacit pût être tenue pour une réponse. Le Tegas constata qu'il acceptait la situation sans guère de restrictions, et cela le médusa. Il faisait quelque chose de nouveau, avec tous les dangers inhérents à la nouveauté. Ce n'était pas logique mais il savait que, parfois, c'était quand elle était le moins logique que la pensée était le moins téméraire.

Le temps est l'ennemi de la chair, se remémora-t-il. *Le temps n'est pas mon ennemi.*

Des reflets de significations, d'actions et d'intentions commençaient de lui parvenir du lieu extérieur où se tenait Carmichael. Vicentelli était reparti à l'attaque avec ses couleurs, ses formes, ses embrasements, ses éblouissements. Des mots fulguraient dans le ciel mental du Tegas : « Qui êtes-vous ? Répondez ! Je sais que vous êtes là ! Répondez ! Qui êtes-vous ? »

Joe Carmichael balbutiait des protestations à demi stupéfaites. « Pourquoi est-ce que vous me torturez ? Qu'est-ce que vous faites ? »

Vacarme étourdissant des questions. « CESSEZ DE VOUS CACHER ! »

La réponse de Carmichael s'exhala : « Qu'est-ce que vous faites ? »

Puis la chair s'enveloppa de silence.

Les bribes assourdies d'une discussion parvenaient maintenant au Tegas : « Je vous dis que son profil correspond exactement à l'identité de Carmichael... l'ai vu changer... peut-être un empoison-

nement chimique... Centre d'Euthanasie... compatible avec une ingestion de picrotoxine... coïncidence... »

Se glissant dans les circuits neuraux voulus, le Tegas sonda les alentours en quête d'une aura émotionnelle, mais il ne décela que Vicentelli et les androïdes. Ces derniers étaient des carapaces glaciales dénuées de toute émotion. Quant à Vicentelli, c'était un noyau ardent de rage et de frustration.

D'un écran de communication serti au plafond pleuvaient des voix : « Finissons-en ! » « Eliminez-le et qu'on n'en parle plus ! » « C'est une perte de temps ! » « Vous vous trompez, Vic ! » « Cessez de gaspiller notre temps ! »

Le Tegas réalisa qu'elles condamnaient la chair de Carmichael à mort et songea à une arène aux gradins hérissés de pouces baissés. La mort... Avant, c'étaient des hôtes à la vie brève, des transferts faciles. Mais à présent ? Oserait-il s'attaquer à Vicentelli ? L'échec était presque certain, il ne se le cachait pas. La dure enveloppe de l'ego d'un maître pouvait résister à tous les assauts.

Un déclic sec retentit dans le laboratoire et l'écran de communication devint blanc.

Et maintenant ?

— « Si la mort de Bailey ne l'a pas éliminé, pourquoi celle de Carmichael l'éliminerait-il ? » murmura Vicentelli. « Qu'est-ce qui peut l'arrêter ? Cette chose a survécu à Hsing et à Dieu sait combien d'autres avant lui. »

Le Tegas sentit sa moitié Bacit déplier d'invisibles membranes.

« Si j'ai raison, cette chose vit éternellement dans le corps de ses hôtes, » poursuivit Vicentelli. « Elle vit... elle savoure l'existence... Mais si la vie n'était pas... agréable ? »

— « La mort de cet humain a été ordonnée, » dit l'un des androïdes. « Souhaitez-vous que nous nous retirions ? »

— « Oui... retirez-vous. »

Les froids effluves androïdes s'éloignèrent, disparurent.

Les autres maîtres, ceux de l'écran, étaient convaincus que Vicentelli était dans l'erreur. Mais ils avaient condamné Carmichael à mort. On avait naturellement fait sortir les androïdes : ils ne pouvaient pas participer à l'exécution d'un humain.

Le Tegas sentit Carmichael se recroqueviller. L'hôte demanda : « Qu'allons-nous faire ? »

Le Bacit vérifia un muscle de son bras gauche, un muscle dont Carmichael n'avait jamais eu conscience auparavant. La chair frémit, mollit.

— « Attention, » fit le Tegas. « Nous découvrir serait aller à l'annihilation définitive. » C'était là son inhibition la plus fondamentale. « Nous devons rester indétectables tant au plan de la couleur que du comportement, totalement confondus avec n'importe quel fond. »

— « Nous nous sommes déjà découverts ! » C'était une pensée purement carmichaelienne. « Qu'allons-nous faire ? »

De la capsule fixée à l'épine dorsale de l'hôte se mit à sourdre une sensation d'épanchement humide.

— « Parfait, » dit Vicentelli. « Ils ne me croient pas. Mais maintenant nous sommes seuls. » Il regarda Carmichael dans le blanc des yeux. « Et je peux tenter ce qui me plaît. Que se passera-t-il si ta vie n'est pas agréable, hein ? »

La sensation d'humidité atteignit le cerveau.

Immédiatement, les ténèbres !

Le Tegas battit en retraite, se replia malgré les chocs neuraux. La conscience lui revint partiellement. Le système nerveux de Carmichael frémissait et se tordait, il laissait filtrer des sons tandis que lui échappaient d'autres bruits qui étaient de tonitruants hurlements.

Vicentelli était penché sur un pupitre étincelant, juste devant le Tegas. C'était comme une houle. Il chancelait, tombait, glissait... et avait mal ! Il sentait dans cette tornade son être imbriqué à celui de Carmichael. Des taches blanches qui étaient Carmichael... une grisaille floconneuse... et des filaments roides connectant les globules de l'ego. Là ! Là ! Et là ! Des fragments de Carmichael, tous inertes.

Le Bacit chatouilla sa conscience, d'un frôlement intérieur semblable à un picotement de cactus. Des pensées-murmures lui parvinrent : « Il faut sortir d'ici. Piège. Il faut sortir d'ici. Piège... piège. »

Le Bacit formait simultanément les concepts verbaux en mille et mille langues.

Que faisait Vicentelli ?

Le Tegas ressentit une impulsion lancée par la capsule. Une jambe se contorsionna. Il actionna un blocage réflexe au niveau de cette région neurale pour reprendre son contrôle. Un œil s'ouvrit, tourna. Le Tegas lutta pour maîtriser les centres visuels, vit juste au-dessus de lui un ensemble de fils et de cristaux à multiples facettes, perçut des lueurs vertes et brouillées. Tous ces

éléments étaient braqués sur la capsule. On aurait dit que la chair de l'hôte était enclose dans une peau trop étroite.

Vicentelli entra dans son champ de vision. « Maintenant, on va voir combien de temps tu vas pouvoir rester caché, » dit-il. « C'est ce que nous appelons la torture épidermique. » Il déplaça une commande du pupitre.

Le Tegas recouvra toute sa vigilance. Il déplaça le pied gauche. Une douleur déchirante lui fouailla le genou et la cheville. Il hoqueta. La douleur lui cingla le dos et la poitrine.

« Excellent, » dit Vicentelli. « Ce sont les mouvements que tu fais, tu comprends ? Si tu ne bouges pas, il ne se passe rien. Mais si tu bouges... ça fait mal. »

Le Tegas laissa son hôte inspirer profondément. Des couteaux s'enfoncèrent dans ses poumons, dans sa colonne vertébrale.

« Respirer, plier le poignet, marcher... tout est également douloureux, » enchaîna Vicentelli. « La beauté de la chose, c'est que ça ne cause aucun dommage corporel. Mais si tu ne cèdes pas, tu appelleras de tous tes vœux quelque chose d'aussi simple qu'une blessure. »

— « Vous êtes une brute ! » parvint à proférer le Tegas. Une douleur fulgurante courut le long de ses mâchoires, de ses lèvres, fouetta ses tempes.

— « Capitule. »

— « Brute ! » fit le Tegas dans un souffle. Sentant que sa moitié Bacit insérait des blocs antidouleur dans le système neural de l'hôte, il essaya prudemment de respirer. Il n'éprouva qu'une légère irritation mais simula une vive réaction et ferma les yeux. Du feu s'alluma derrière ses sourcils. Un blocage promptement posé calma la souffrance.

— « Pourquoi prolonger la séance ? » demanda Vicentelli. « Dis-moi ce que tu es. »

— « Vous êtes fou, » murmura le Tegas. Il attendit. Les blocages se mirent en place.

Une lueur fusa dans les prunelles de Vicentelli. « Est-ce que tu ressens vraiment la douleur ? » Il fit jouer une des commandes du pupitre.

L'hôte, obéissant à l'ordre foudroyant de la capsule, se jeta sur le sol. Guidé par le Bacit, il se contorsionna, manifestant les réactions de douleur attendues. Lentement, celles-ci refluèrent.

« Oui, tu la sens. C'est bien. » Se baissant, Vicentelli releva sa victime sans ménagements.

Le Bacit qui était pratiquement maître de tous les effets dolorifères, indiquait les réactions à simuler et la chair de l'hôte grimaçait, résistait aux impulsions motrices.

« J'ai tout le temps nécessaire, » dit Vicentelli. « Tu ne pourras pas survivre. Capitule. Peut-être que je te trouverai une utilisation. Quoi que tu sois, je sais que tu es là. A présent, tu dois l'avoir compris. Tu peux me parler franchement. Avoue. Explique-toi. Qu'est-ce que tu es ? Comment puis-je t'utiliser ? »

Remuant les lèvres avec raideur comme s'il luttait contre une violente souffrance, le Tegas répondit : « Si j'étais ce que vous supposez, qu'aurais-je à craindre d'un être de votre espèce ? »

— « Parfait ! Nous faisons des progrès. Pourquoi me craindrais-tu ? Ha ! ha ! Et moi, qu'aurais-je à craindre de toi ? »

— « Fou, » balbutia le Tegas.

— « Ah ! oui ? Eh bien, dis-moi si je suis si fou que ça : selon le profil que nous avons établi, la seule chose que j'aurais à craindre serait ta mort. Aussi, je ne te tuerai pas. Peut-être souhaites-tu mourir, mais je ne te le permettrai pas. Je suis en mesure de garder indéfiniment ton corps en vie. Ce ne sera pas une vie bien plaisante, mais ce sera quand même la vie. Je peux te faire respirer, je peux faire battre ton cœur. Tu veux une démonstration complète ? »

Les murmures internes reprirent, combattus par le Tegas. « Nous ne pouvons pas nous évader. Piège. »

Le Bacit irradiait l'incertitude.

Une pensée Bailey : « C'est un cauchemar ! Voilà ce que c'est ! »

Une pensée Bailey : le Tegas en était stupéfait.

Les conseils du Bacit s'imposèrent : « Sois calme. Il faut que nous travaillions ensemble. Sérénité... sérénité... sérénité... »

Le Tegas, qui se sentait dériver sur des vagues de quiétude, fut brutalement surpris par le cri-pensée du Bacit : « PAS TOI ! »

Vicentelli manipula une commande et le Tegas laissa échapper un hurlement étouffé quand ses bras se tendirent spasmodiquement.

Nouveau réglage. Le Tegas se plia en deux, se redressa comme un ressort. Un gémissement soufflé par le Bacit s'exhala de ses lèvres.

« Qu'est-ce que tu es ? » demanda Vicentelli de sa voix la plus douce.

Le Tegas sentait les frénétiques sondages internes du Bacit qui

s'efforçait de trouver les liaisons neurales pour les bloquer. La chair de l'hôte était baignée de sueur.

« Très bien, » fit Vicentelli. « Nous allons faire une longue promenade. »

Les jambes de l'hôte commencèrent de se mouvoir en une marche sur place. Le Tegas, le regard fixé droit devant lui, les yeux exorbités, feignait d'être dans les affres.

« On arrêtera quand tu répondras à mes questions, » l'avertit Vicentelli. « Qu'est-ce que tu es ? Une-deux, une-deux. Qui es-tu ? Une-deux, une-deux. »

La chair de l'hôte s'agitait par saccades, docile aux ordres. Derechef, un millier de langages déferlèrent en lui, en un gazouillis. Et il songea avec un singulier détachement qu'il devait être un musée d'êtres et de souvenirs d'énergies.

« Demande-toi combien de temps tu pourras supporter ça, » dit Vicentelli.

— « Je suis Joe Carmichael, » haleta le Tegas.

Vicentelli s'approcha, attentif aux signes témoignant de sa souffrance. « Une-deux, une-deux. Une-deux, une-deux... »

Le gazouillis n'en persistait pas moins. Je suis un flux d'énergie, songeait le Tegas. L'énergie... l'énergie... L'énergie était la seule chose *solide* de l'univers. C'était la sagesse trônant sur un piédestal de langages. Mais la sagesse châtiait le sage et crachait sur ceux qui venaient lui payer tribut. La sagesse, c'était bon pour les copistes et les clercs.

La puissance, alors ?

Mais, quand on l'exerçait, la puissance s'effritait.

Il serait tout simple d'attaquer Vicentelli. Nous sommes seuls. Personne ne regarde. Je pourrais l'assommer instantanément.

Mais les habitudes acquises durant tant et tant de millénaires lui interdisaient d'agir. Il avait fatalement absorbé une part des désirs, des espoirs et des terreurs — des terreurs, surtout — de ses innombrables hôtes. Et maintenant, leurs symboles le ligotaient.

— « Nous ne supporterons pas ça éternellement. » C'était une pensée Bailey.

Le Tegas sentait la participation de Bailey et celle de Carmichael, la mystérieuse union des moi, l'imbrication sans précédent avec le captif.

— « Un bon coup bien appliqué, » insista Carmichael.

— « Une-deux, une-deux, » répétait Vicentelli tout en surveillant attentivement sa victime.

Soudain, du plus profond de son être, le Tegas éprouva une vision intérieure. Il vit toutes ses habitudes de pensée cristallisées dans chacun des actes qu'il lui était arrivé d'envisager. Les pensées prenaient forme pour contrôler la chair, c'était un flamboiement d'énergie, un *solide*. Et, en cet instant fulgurant, il fut action pure. Tous les assassins qu'il avait soumis se dressèrent en lui, frappèrent — et il *était* l'expérience, il ne faisait qu'un avec elle, torrentiellement. Pas de limites descriptibles. Pas de symboles.

Vicentelli gisait, inerte, sur le sol.

Le Tegas contempla sa main droite. Elle s'était animée d'une vie propre. Un seul et unique mouvement, un coup foudroyant, les doigts raidis, l'écrasement d'un faisceau nerveux quelque part dans le cou de Vicentelli.

Est-ce que je l'ai tué ?

Vicentelli bougea, poussa une plainte.

Ainsi, les inhibitions Tegas avaient joué au moment où le coup avait été porté, un contrôle délicat capable de terrasser mais non de tuer...

Le Tegas s'avança vers l'homme étendu et se baissa pour l'examiner. La torture épidermique perdit de sa virulence. Levant les yeux vers l'appareil à l'incandescence verte, il réalisa que le rayon d'action de celui-ci était limité.

Vicentelli émit un nouveau grognement. Le Tegas appuya sur le même faisceau nerveux et l'homme redevint flasque.

Des pensées purement Tegas envahirent le système neural de Carmichael. Le Tegas comprit qu'il avait vécu plus d'un siècle plongé dans une civilisation en régression. Ces êtres avaient inventé quelque chose de nouveau — un contrôle quasi absolu — mais gardé le moule ancien. Les Egyptiens l'avaient essayée, cette chose. Beaucoup avant eux aussi, et quelques-uns après. Le Tegas appelait ce phénomène l'homme-machine. La douleur dirigeait celui-ci... et la nourriture... le plaisir, le rite.

La capsule de contrôle irritait ses sens. Il percevait le message d'action avorté refoulé par le Bacit comme un écho lointain : « Une-deux, une-deux... » En même temps que l'incitation, s'évanouissaient les inhibitions émotionnelles fatales à la survie du Tegas.

Ce dernier éprouvait une impression de subjugation sensuelle. Il songeait à un monde où ne subsisteraient plus d'émotions con-

centrées, où il n'y aurait pas de balises sur quoi diriger la brève rafale du transfert d'identité.

Une réaction Tegas fit frissonner la chair de Carmichael. Le Bacit s'activait à transmettre une sensation d'urgence.

Oui, il y avait urgence. Les androïdes pouvaient revenir. Les amis de Vicentelli, les autres maîtres, pouvaient prendre sur eux de vérifier ce qui se passait dans la pièce.

Le Tegas se palpa le dos, trouva la capsule. Un objet plat et conique, froid, qui pulsait faiblement. Il essaya de glisser un doigt par-dessous et sentit la chair se rebeller. Ah ! le raccord était mortel. Ce diabolique instrument était directement relié à l'épine dorsale. Le Tegas explora les connexions de l'intérieur. Cela pouvait s'enlever. Avec du temps et les moyens voulus.

Mais il n'avait pas le temps.

Les lèvres de Vicentelli se plissaient imperceptiblement, comme celles d'un nourrisson qui cherche le sein. Le Tegas se concentra sur lui. C'était un maître. Un de ces individus que les Tegas évitaient à juste titre. Vicentelli et ses pareils savaient résister à l'essaimage des esprits. Ils avaient cette puissance mentale.

Mais peut-être les Vicentelli seraient-ils les artisans de leur propre destruction. Quoi qu'il pût arriver, le Tegas savait qu'il était désormais incapable de retourner à la masse humaine. Le nouvel homme-machine n'offrait nulle cachette. Le temps était aux choses nouvelles et il fallait essayer quelque chose de nouveau.

Le Tegas glissa trois doigts sous la capsule de contrôle et, tandis que le Bacit neutralisait la douleur, il l'arracha.

Toute sensation déserta ses membres inférieurs et il s'écroula sur Vicentelli sans lâcher la capsule. L'extirpation de celle-ci avait porté un coup mortel à l'hôte, mais il n'y avait pas de protestations dans leur commune conscience, rien qu'une intense curiosité pour l'instrument.

La chose meurtrière était simple, son fonctionnement évident. Sa surface interne était hérissée de barbelures. Le Tegas ôta vivement les fragments de chair adhérant aux pointes. L'hôte mourait : du sang et du liquide spinal inondaient le plancher. Se haussant sur un coude, le Tegas retourna Vicentelli, remonta sa veste et sa chemise, découvrant un morceau de géographie charnelle, une crête vertébrale. Le Tegas, qui avait examiné la capsule de l'intérieur, connaissait ce paysage. Il évalua la position requise et enfonça la capsule d'un coup sec.

Vicentelli poussa un cri, eut un mouvement de recul convulsif, s'éloigna à quatre pattes et se releva d'un bond.

— « Une-deux, une-deux... »

Ses jambes se pliaient et se dépliaient sur un rythme forcené, des râles d'agonie s'échappaient de sa gorge, ses yeux roulaient dans tous les sens.

Le corps de Carmichael retomba et le Tegas attendit que mourût son hôte. Dommage, c'était un bon hôte, mais la décision était prise et il n'était pas question de revenir en arrière.

La mort survint comme toujours, une lumière qui s'éteint, et après un infime passage à vide le Tegas se polarisa sur le cri émotionnel de Vicentelli. Il se détacha de la chair morte, se laissa porter par une sensation éternellement nouvelle de découverte suprême — objet unique sans aucun lien avec quoi que ce fût dans cet univers, hormis lui-même.

Il était douleur.

Mais une douleur qu'il connaissait, qu'il avait analysée, comprise, et qu'il pouvait isoler. Elle renfermait tout ce qui constituait l'identité de Vicentelli. Ainsi enclose, elle pouvait être absorbée par petits morceaux, effilochée à volonté. Et la chair du nouvel hôte était reconnaissante : le Tegas l'affranchissait de la souffrance.

La marche sur place cessa lentement.

Le Tegas débloqua les circuits de contrôle, rajusta la tunique de Vicentelli pour cacher la capsule fixée à son dos et s'arrêta pour réfléchir à la facilité de sa capture. Elle exigeait, certes, une dangereuse modification de modalités : un Tegas doit dominer, encourir le risque de se faire remarquer, ne pas se fondre à l'environnement.

Douglas Bailey surgit dans sa conscience avec une subite sensation de panique : « Nous avons réussi ! »

En cet instant, le Tegas flottait suspendu à son être, passagèrement perdu dans l'hôte qu'il venait de capturer. La discontinuité de l'imbrication des ego était terrifiante et fascinante. Lui qui avait habité les autres était maintenant habité.

Le nouvel hôte lui-même — silencieux, asservi — devint partie d'un univers transformé comportant une menace différente : il n'était qu'engloutissement. Le Tegas réalisa qu'il avait perdu le contact avec les centres intellectuels. Son cheminement ne rencontrait que des terminaisons nerveuses. Il n'avait pas de place pour respirer, il ne trouvait pas la chair à endosser.

Les signaux du Bacit fusèrent alentour, clameur d'une quête frénétique. La chair... la chair... la chair...

Il avait été trop doux avec la chair. Il s'était laissé illusionner par les lois naturelles qui la régissaient et par les propres lois auxquelles il obéissait. Il avait repoussé toutes les questions qui se posaient au sujet de l'organisme et avait tourné le dos à la chair, laissant tous les soucis au Bacit.

Un axiome le tranquillisait : *Le Bacit sait.*

Mais le Bacit était désengagé et il n'avait plus la maîtrise de la chair. C'était elle qui le tenait, menaçant de l'étouffer.

La chair ne peut pas m'étouffer, songea-t-il. *Elle ne le peut pas. J'aime la chair.*

L'amour... c'était un début de prise, l'embryon du contact. La chair se rappelait comment il avait apaisé sa souffrance. Surgirent les souvenirs d'autres chairs. Les tentacules associatifs se multiplièrent. Il pensa à toutes les chairs qu'il avait aimées sur ce monde : les créatures aux grands yeux, aux oreilles collées contre le crâne, leur casque lisse de cheveux, leurs belles bouches et leurs belles joues. Le Tegas avait toujours prêté attention aux bouches. Les bouches révélaient une somme infinie de détails sur la chair qui les entourait.

A sa conscience s'imposa, tel un fantôme dans un miroir, une auto-image de Vicentelli. Le Tegas songea à cette bouche taillée dans la pierre. Un visage où toute une histoire était écrite. Absence de toute gaieté. Voilà ce qu'était la bouche de Vicentelli.

Maintenant, il va falloir qu'il apprenne la gaieté.

Il sentit alors ses pieds solidement ancrés au sol, et le Bacit était avec lui. Mais ce dernier avait une voix qui atteignait de l'intérieur les centres auditifs. Celle de Douglas Bailey et d'innombrables autres. « Efface les signes de lutte avant que les androïdes reviennent, » disait la voix.

Docilement, il abaissa son regard sur la chair vide qui avait été Joe Carmichael. Mais Joe Carmichael était avec lui dans cette chair neuve, la chair de Vicentelli qui frémissait encore faiblement quand s'irradiaient les ordres de la capsule fixée à son dos.

« Il faudra supprimer cette capsule le plus tôt possible, » lui rappela le Bacit. « Tu sais comment faire. »

Le Tegas s'émerveillait des résonances vicentelliennes qui perçaient soudain dans cette voix. Et, d'un seul coup, il eut par le truchement de Vicentelli un aperçu de sa face sombre et vit le

Bacit sous un aspect qu'il n'avait jamais soupçonné. Il réalisa qu'il était un nexus d'êtres aimant leur captivité, puisant leur force dans le fait qu'ils étaient captifs, et qui n'échangeraient jamais leur captivité contre aucune autre existence.

Ils *étaient* le Tegas au sens réel du terme, ils le faisaient se mouvoir par l'intermédiaire des habitudes de pensée, donnaient forme à ses actes par l'intermédiaire de médiations sans nombre. La moitié Bacit avait accumulé plus de quarante siècles de médiations sur ce seul monde. Et il y avait eu des mondes innombrables avant celui-ci.

Langage et pensée.

Le langage était l'instrument de l'être sentant — et pourtant l'être était l'instrument du langage, de même que le Tegas était l'instrument du Bacit. Il chercha le contenu significatif de cette nouvelle prise de conscience mais le Bacit le tança avec mépris : chercher un contenu, c'était chercher des limites là où il n'en existait pas. Le contenu, c'était la logique et la classification. Un vocable servant de crible pour juger l'expérience. En soi, ce n'était rien, cela ne pourrait jamais donner satisfaction.

Ce qui comptait, c'était l'expérience. L'action. La réitération infinie de la vie accompagnée de sa procession sans fin d'images.

Il y a des choses à faire, pensa le Tegas.

La capsule de contrôle palpitait contre son épine dorsale.

La capsule, oui... et beaucoup d'autres choses.

Ils ont asservi l'âme. Ils l'ont mécanisée et sont maudits à jamais. Eh bien, il faut que je me joigne à eux pour un certain temps.

Il passa la main devant le faisceau d'appel et ordonna aux androïdes de faire disparaître l'hôte caduc qu'avait été Carmichael.

Une porte s'ouvrit au fond du laboratoire et trois androïdes entrèrent à la file. Soudain, ce fut comme une seule drôle de créature dont les six bras se balançaient docilement en cadence.

Sur les lèvres de Vicentelli, se forma un sourire inhabituel.

Le Tegas, après avoir chargé les androïdes de nettoyer le labo, se mit tranquillement à reconnaître son nouvel hôte, tâche qui se révéla d'une extrême facilité grâce à sa science toute neuve. L'hôte coopérait. Il explora lentement Vicentelli — chair robuste, bonne et saine — comme on explore un pays étranger, naviguant entre de hautes rives de conscience qui refluaient.

Un hôte avait un comportement qu'il importait d'apprendre. Il était néfaste de dramatiser la différence entre lui et son habitant.

Il y aurait des changements, naturellement. Mais des changements lents. Rien de dramatique dans l'immédiat.

Tout en se livrant à cette exploration, le Tegas songeait aux bons tours qu'il allait pouvoir jouer dans son nouveau rôle. Il y avait tellement de moyens de saboter l'homme-machine, de faire renaître l'individualisme. De s'amuser. Il en ferait des siennes !

Il se demandait par intermittence ce qu'il était advenu de l'ego de Bailey et de celui de Carmichael. Seul le Bacit restait avec lui dans l'hôte. Et le Bacit transmettait une sensation de rire.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Murder will in.

THEODORE

STURGEON

L'œuf d'or

Parue aux U.S.A. en août 1941 dans le magazine Unknown, *cette nouvelle est l'une des plus anciennes de Sturgeon traduites en France à ce jour. Seuls deux autres de ses récits en effet, parmi ceux qui ont été édités dans notre pays, lui sont antérieurs :* Ça *(août 1940) et* Dieu microcosmique *(avril 1941). Rappelons que* Unknown, *tout comme* Astounding, *avait pour rédacteur en chef John W. Campbell et que ces deux revues furent celles où Sturgeon fit ses premières armes. Mais, alors que* Astounding *était consacré à la SF orthodoxe et traditionnelle,* Unknown *présentait volontiers des histoires en marge, plus proches du surnaturel ou de la fantaisie. Il ne faut donc pas s'attendre, malgré le choix comme protagoniste d'un « grand galactique » incognito sur Terre, à trouver en* L'œuf d'or *une histoire de SF absolument sérieuse. Sturgeon s'y est plutôt amusé à jouer avec un thème qui, à l'époque, donnait souvent lieu à des développements dramatiques, en le démystifiant et en nous montrant son malheureux galactique aux prises avec cette mécanique dont le fonctionnement, malgré tous ses pouvoirs, lui échappe quelque peu : une faible femme.*

A. D.

Alors que le temps même n'avait que la moitié de son âge présent, à une distance impensable, dans une dimension inconnaissable, il naquit.

Il avait quitté son monde si longtemps avant de parvenir à la Terre qu'il ignorait lui-même combien de temps il était resté dans l'espace. Et il avait vécu sur ce monde durant si longtemps qu'il ne se souvenait plus de ce qu'il avait été avant que les connaissances scientifiques aient transformé sa race.

Bien que nous n'ayons aucun moyen de connaître la position de son monde dans l'espace, nous savons qu'il appartenait à un système gravitant autour de deux puissantes étoiles, l'une bleue, l'autre jeune. Sa planète possédait une atmosphère, elle avait atteint un haut degré de civilisation, et ses réussites scientifiques dépassaient de loin les visions les plus enthousiastes de l'humanité. Il parlait peu de sa planète, car il l'avait en horreur.

Elle était trop parfaite. Quant aux habitants, c'étaient les sciences qui les nourrissaient, qui dirigeaient les courants éthériques destinés à leur apporter force et réconfort, qui les transportaient de lieu en lieu, leur dispensaient l'enseignement et s'occupaient d'eux en toutes circonstances. Durant des âges infinis, il y avait eu des individus sélectionnés pour le soin des machines, mais ils avaient disparu peu à peu, car on n'avait plus besoin d'eux. Il n'y avait pas de luttes, de difficultés, de maladies. Il n'y avait donc pas de frontières, pas d'objectifs, pas d'émulation, et en fin de compte il ne restait plus de possibilités d'amélioration sinon dans la race elle-même, dans les modifications qu'on pouvait lui faire subir.

Pas après pas, le processus avait eu lieu. Les membres devenus inutiles s'étaient atrophiés sur les corps paresseux et dotés d'une longue vie ; on les avait remplacés, reconstruits ou simplement oubliés. Et, à mesure que la mortalité se faisait plus rare, plus rare encore devenait la natalité. C'était une espèce forte, une race puissante, un peuple très hautement civilisé, et... c'était un peuple stérile.

Les raffinements se poursuivirent indéfiniment, au gré des apparitions fugitives d'initiatives au long des ères. Ce qui n'était pas nécessaire était rejeté et tout ce qui pouvait se concevoir de souhaitable était obtenu, si bien qu'il ne subsista plus que quelques milliers d'ovoïdes dorés et scintillants, enfermant des cerveaux supérieurs ; ils avaient des lignes fonctionnelles et aérodynamiques, ils étaient très beaux mais ils s'ennuyaient. C'était quand même une forme de vie. Ces êtres avaient la faculté de se déplacer

dans l'air, le temps et l'espace, quand ils le voulaient, comme ils le voulaient. Tout se faisait automatiquement pour chacun d'eux. Chacun d'eux se suffisait à lui-même et restait dans l'isolement. C'étaient des cerveaux, blindés d'une matière que rien ne pouvait détruire sinon la chaleur des étoiles les plus actives ou les forces super-cosmiques que chacun d'eux pouvait déclencher à volonté.

Mais il n'existait plus de volonté. Il n'y avait plus rien pour eux. Ils restaient en petits groupes, à deviser de sujets inimaginables pour nous, ou reposaient sur les plaines de leur monde en vivant repliés sur eux-mêmes jusqu'au temps où — après quelques éternités — ils étaient enfouis sous la poussière et les pierres, sans d'ailleurs s'en soucier. Certains réclamaient la mort, et on les tuait. D'autres étaient éliminés par leurs semblables pour des vétilles au cours de discussions philosophiques abstruses. Certains se précipitaient dans l'étoile bleue, avides de toute sensation neuve, sachant bien qu'ils trouveraient là une mort instantanée. La plupart se contentaient de végéter. L'un d'eux s'en alla...

Il s'immobilisa d'une manière connue de lui seul. Il s'immobilisa dans l'espace de façon que son monde, son système solaire et son coin de cosmos se détachent de lui et le laissent en liberté. Alors il partit en voyage.

Il se rendit en bien des lieux et de bien des manières, au gré de sa fantaisie. Parfois il s'étirait au long de la courbe de l'espace jusqu'à l'instant où ses deux extrémités étaient diamétralement opposées ; alors il se contractait en une ligne droite, se reformant à des millions et des millions d'années-lumière du point où il avait commencé à s'étendre. Naturellement, sa vitesse était alors le cube de celle de la lumière. Et parfois il se laissait tomber de son niveau temporel à un niveau inférieur et demeurait alors calme et pensif durant l'accomplissement d'un cycle, après quoi il était ramené au niveau antérieur. Ce fut ainsi qu'il apprit la nature du temps qui est une bande hélicoïdale exécutant d'éternelles révolutions sans jamais se déplacer dans son surespace. Et d'autres fois il progressait lentement, dérivant d'une attraction gravitationnelle à une autre, cherchant sans grand intérêt de l'insolite. C'est au cours d'une de ces périodes qu'il vint sur la Terre.

Une oie le découvrit. Il gisait parmi des buissons, non loin d'un chemin de campagne ; il observait la terre avec détachement et en

analysait les éléments. L'oie était des plus traditionnelles, aveuglément fière de sa bêtise bien connue. Il n'y prêta pas attention quand elle s'approcha pour frapper du bec avec curiosité contre sa coquille. Mais quand du même bec elle le retourna, il eut le sentiment d'un geste impoli. Il la saisit dans un nœud de radiations paralysantes, déchiffra rapidement le cerveau minuscule du volatile pour trouver un moyen de le contrarier, puis entreprit de lui arracher les plumes de la queue pour voir comment l'oie réagirait. Elle réagit à grand bruit.

Or, le hasard voulut que Christopher Innes fût sur ce chemin de terre, ramenant la petite du cours de catéchisme du dimanche. Chris était un mortel gonflé de dureté et de cynisme, car c'était un garçon normal de douze ans qui venait de s'apercevoir que le fait d'avancer en âge et en masculinité constituait une supériorité ; bientôt il serait un moins de vingt ans et son point de vue changerait. La petite, c'était sa sœur âgée de cinq ans, envers laquelle il avait des sentiments jaloux et protecteurs. Elle avait des idées idiotes. Elle lui disait : « Mais on me l'a raconté à l'école la semaine dernière, Chris, alors c'est bien comme ça, na. Le prince est entré dans le palais et tout le monde dormait, et il est entré dans la chambre où *elle* était, et elle dormait aussi, seulement il l'a embrassée et elle s'est réveillée, et alors tout le monde... »

— « Oh ! boucle ta fontanelle ! » fit Chris qui avait entendu dire que les fontanelles des bébés se fermaient quand ils commençaient à grandir, tout en ignorant de quoi il s'agissait. « Tu crois tout ce qu'on te raconte. Le vieux Mr. Becker m'avait bien dit une fois que je pouvais attraper un oiseau en lui mettant du sel sur la queue, et puis il m'a flanqué une volée parce que j'ai chargé un fusil avec du sel et que je lui ai démoli trois de ses poules rousses. Ils te racontent des trucs comme ça rien que pour pouvoir te taper dessus après ! »

— « Je m'en fiche, na ! » répondit la petite en faisant la moue. « Ma maîtresse ne me battra pas parce que je la crois. »

— « Alors ce sera quelqu'un d'autre, » déclara sombrement Chris. « Qu'est-ce que c'est que tout ce boucan, je me demande ? On dirait un canard pris dans un piège à renard. Allons voir ! »

Chris s'arrêta pour ramasser un bout de bois au cas où il aurait à écarter les mâchoires d'un piège, et la petite partit devant, en courant. Quand il la rejoignit, elle sauta à pieds joints en bonds rapides tout en battant des mains et en gargouillant : « Je te

l'avais bien dit ! Je te l'avais bien dit ! » Ce qui est bien la chose la plus exaspérante qu'une femme puisse répéter à un homme.

— « Qu'est-ce que tu m'as dit ? » s'enquit-il. Elle pointa le doigt. Il vit une grosse oie blanche qui s'accrochait au sol de toutes ses forces en s'efforçant de s'arracher à ses liens invisibles, et derrière elle il y avait une forme ovoïde qui brillait. Sous leurs yeux, une plume de la queue se détacha de sa base pour tomber près de deux autres, par terre.

— « Mince ! » souffla Chris.

— « On me l'a aussi racontée, cette histoire-là ! » fit triomphalement la petite. « Celle de l'oie qui pondait des œufs d'or. Oh ! Chris, si on emporte cette bête-là à la maison et qu'on la garde, on sera riche, alors j'aurai mon poney et plus de cent poupées et... »

— « Mince ! » répéta Chris, qui se baissa pour ramasser avec précaution l'œuf d'or. Aussitôt l'oie fut libérée, et l'effort de ses pattes solidement enfoncées dans le sol la projeta la tête la première sur le sol où elle resta allongée, à demi assommée, en cacardant désespérément. Comme seul sait le faire un enfant de la campagne, la petite la saisit par les deux pattes et la prit dans ses bras.

— « On est riches ! » s'effara Chris, puis il éclata de rire. Mais il se rappela ses affirmations précédentes et fronça les sourcils. « Bah, elle a pas pondu d'œuf. C'est quelqu'un qui l'a perdu, et cette vieille oie l'a déniché ici. »

— « La poule aux œufs d'or ou l'oie, c'est pareil ! » protesta la petite sur le mode suraigu.

Chris cracha sur l'œuf puis le frotta de sa manche. « Sûr que c'est joli, » fit-il à mi-voix, et il lança l'œuf en l'air comme une balle. Il dut bien rester planté bouche bée deux longues minutes, les mains ouvertes, car l'œuf ne retomba pas. Il avait disparu.

Ils s'aperçurent un peu plus tard que cette oie était en fait un jars. Ni l'un ni l'autre ne s'en remirent jamais tout à fait.

« Ce pourrait être intéressant, » ratiocinait le cerveau blindé, suspendu dans la stratosphère. « Devenir un de ces bipèdes pour un temps. Je crois que je vais essayer. Je me demande lesquels sont les plus intelligents... ceux qui ont des plumes ou ceux qui n'en ont pas ? » Il réfléchit un moment à ce petit problème. Il se rappela que le garçon s'était armé d'un bâton alors que l'oie n'en avait

rien fait. « Ils ne sont guère beaux, » songea-t-il. Puis avec un haussement mental d'épaules : « Je serai quand même l'un d'eux. »

Il piqua droit sur la Terre, freina, redressa et fila en rase-mottes jusqu'aux abords d'un petit bourg. Un mouvement dans une ruelle étroite attira son attention : il y avait là un homme qui braquait un fusil contre un autre. Invisible, l'être de l'espace fonça comme l'éclair entre eux deux et sa course coupa la trajectoire de la balle. Celle-ci frappa sa coquille sans y laisser la moindre trace, sans la dévier d'un millième de millimètre, puis retomba en tournoyant dans la ruelle.

La victime prévue poursuivit son chemin, indemne, et l'homme de la ruelle poussa un juron avant de rentrer chez lui pour démonter son arme, encore tout ahuri. Jamais de sa vie il n'avait raté sa cible de cette manière !

Juste en dehors du bourg, le cerveau trouva ce qu'il cherchait : un champ sous lequel gisait une énorme masse de roche. Il se posa dans le champ et disparut à la vue, s'enfonçant à travers l'humus, la terre et le granit comme si ce n'eût été qu'eau limpide. En quelques minutes il se tailla un grand caveau souterrain en plein roc, avec de hautes parois arrondies, un plafond voûté et un sol parfaitement uni. Planant un moment dans l'air, il procéda à des tests pour s'assurer de la composition chimique exacte du lieu, projetant de délicats faisceaux d'ondes à haute fréquence et les réglant micrométriquement pour distinguer les variations des vibrations moléculaires. La présence d'une harmonique ténue sur toute fréquence donnée lui indiquait l'emplacement exact des éléments dont il avait besoin. Il n'y en avait pas beaucoup. Ces bipèdes n'étaient certes pas complexes.

« Un modèle... un prototype, » songeait-il. « Il me faut un modèle pour travailler d'après nature. Je crois comprendre que ces créatures diffèrent les unes des autres sous certains aspects. »

Il se glissa à travers le plafond de son gîte et retourna au bourg où il découvrit un coin de rue animé. Il se dissimula sous le bord d'un toit pour observer les gens qui passaient. « Ceux qui sont plus petits doivent être les mâles, » ruminait-il. « Ceux qui se tortillent, se pavanent, qui apparemment ne travaillent guère, qui arborent toutes ces couleurs criardes et accentuent de façon si ridicule la couleur de leur orifice buccal ! Quant à ceux qui sont plus grands, plus musclés, j'imagine que ce sont les femelles. Qu'elles paraissent ternes ! »

Il projeta un faisceau qui lui communiquerait les impulsions

mentales. Le faisceau toucha l'esprit d'un jeune homme qui rêvassait en suivant de près une jolie blonde. Le jeune homme était hésitant, timide et passionné, et le combat qui se livrait en lui entre ses sentiments et son manque de confiance faillit déloger la créature dorée de son perchoir sous le toit.

« Terrible ! » songea l'œuf d'or. « Une émotivité monstrueuse ! Et il semble que je me sois un peu mépris quant à la nature respective des mâles et des femelles. Comme c'est étrange !

» Eh bien, je serai un mâle, » trancha-t-il finalement.

Plein de sagesse, il entreprit des reconnaissances approfondies jusqu'à ce qu'il eût découvert une fille qui souffrait de tous les maux en « ose » figurant dans les annonces publicitaires et qui de surcroît avait un complexe d'infériorité, de l'acné, des cors aux pieds et l'oreille peu musicale ; il était convaincu que son image de l'homme idéal serait vraiment extraordinaire. Après lui avoir inséré dans le cerveau des sondes mentales très douces, il la poussa à rêvasser béatement de son type masculin idéal tandis qu'elle se promenait, puis il enregistra avec soin toutes les notations essentielles, ne laissant de côté que les sentiments passionnés que l'homme rêvé déversait sur la pauvre créature affamée. Perdue dans le rêve qu'il lui avait insufflé, elle traversa la rue devant une automobile et s'en tira en assez mauvais état, ce qui n'était pas plus mal puisque par la suite elle épousa le conducteur de la voiture.

Le cerveau regagna son laboratoire, tout en caressant l'image mentale d'un demi-dieu musclé, habile, courtois, cultivé et attentionné. Il se mit à monter la machinerie nécessaire.

Le cerveau n'avait pas de pouvoirs comme nous l'entendons. Il était doué de *contrôle.* Le mécanicien d'un train de vingt wagons serait incapable d'entraîner ce train à deux cents à l'heure sur la voie s'il devait le faire tout seul, par ses seuls moyens physiques. Mais, à l'aide de son tableau de commandes, la chose lui est facile. De même en ce qui concerne le cerveau, ses contrôles étaient aussi faibles en comparaison des résultats obtenus que l'est le bras d'un homme par rapport aux deux ou trois mille chevaux que développe une motrice électrique. Mais le cerveau connaissait la vraie nature de l'espace, lequel n'est nullement le vide, mais bien une masse de forces équilibrées.

Serrez deux crayons bout à bout, simultanément. Tant que la pression est constante et équilibrée, l'effet reste le même que si les

deux crayons étaient simplement posés dans le prolongement l'un de l'autre. A présent, appliquez une force minime, transversalement, au point de contact des deux crayons. Ils sortent brusquement de leur alignement et donnent naissance à une résultante puissante, hors de toute proportion avec la poussée infime qui a rompu leur équilibre. Vous courez même le risque de vous abîmer une jointure. La résultante est perpendiculaire aux deux forces équilibrées du début. Ces deux dernières continuent de s'exercer, même une fois dissipée la poussée transversale, aux dépens des mains qui tiennent les crayons.

Nous vivons dans un univers élastique ; le bouleversement momentané est négligeable puisque la disruption se perd à l'infini. Tel était le contrôle dont disposait le cerveau venu de l'espace. Il était en mesure de contrôler, de commander à tout degré et à toute forme d'énergie... et la matière est énergie. Il pouvait utiliser la résultante d'une petite rupture d'équilibre pour en bouleverser un autre, et la chaîne de réactions était susceptible de s'étendre à l'infini. Heureusement que ce même cerveau avait les connaissances indispensables pour éviter toute erreur !

Il fabriqua ses appareils en toute promptitude et efficacité. Une longue table, des réservoirs, de petits récipients pour les éléments purs, une machine très compliquée avec des projeteurs et des réflecteurs en mesure d'employer toute radiation que peut indiquer un spectre circulaire, pour la composition et le conditionnement des matériaux de base. La machine n'avait ni boutons, ni cadrans, ni instruments de lecture. Elle était construite en vue d'un certain travail et, dès qu'elle serait terminée, elle se mettrait en marche. Une fois l'ouvrage accompli, elle cesserait de fonctionner. C'était une de ces machines dont la perfection avait réduit en ruines la civilisation de l'extra-terrestre, comme elle a déjà dû en détruire d'autres et en anéantira encore selon toute probabilité.

Sur la surface de la table apparut une ombre. Cellule après cellule se constituèrent, tandis que la machine coordonnait les mélanges carbone-magnésium-calcium et les projetait. Presque instantanément, il y eut un squelette humain entièrement formé... ou plutôt un squelette presque humain. Le cerveau s'impatientait devant les détails inutiles, et s'il y avait moins de vertèbres mais davantage de côtes et plus fines, et plus tard ni appendice, ni amygdales, ni sinus, ni même d'*abductor minimi digiti*, ce n'était que dans un souci de logique. La chair se manifesta sur le squelette, fibre après fibre, dans la perfection. Les vaisseaux sanguins étaient

aplatis, les parois internes collées sur toute leur longueur jusqu'au moment où le corps serait suffisamment élaboré pour que commence la distribution du sang. La chose « naquit » avec l'estomac plein et ses fonctions commencèrent à s'exercer longtemps avant que l'ensemble fût assez évolué pour que le cerveau s'y installe.

Pendant que le pantin se façonnait, le cerveau reposait dans un coin de la salle, à poursuivre ses raisonnements. Il connaissait le bâti et l'avait exécuté. Maintenant il se demandait pourquoi le corps était ainsi constitué et en calculait les fonctions. L'ouïe, la vue conditionnée par la lumière, la communication au moyen des vibrations de certains tissus, le degré possible de télépathie, les organes de l'équilibre, les réflexes physiques et mentaux possibles et probables, tous ces points élémentaires faisaient l'objet d'un raisonnement poussé, puis s'enregistraient dans ce cerveau sans limites. Il ne lui était pas nécessaire de regarder le corps ni de l'inspecter. Il en avait dressé les plans et le résultat serait celui qu'il avait prévu. S'il souhaitait en étudier une partie quelconque avant son achèvement, il puiserait dans sa mémoire.

Finalement, le corps se trouva au complet. C'était un être jeune, fort et beau. Il restait étendu sur la table, la respiration lente et profonde, et sous le large front d'intellectuel, les yeux reflétaient la lueur vague de l'idiotie. Le cœur battait ferme ; un minuscule frémissement apparut à la cuisse gauche puis disparut quand les cellules se furent ajustées les unes aux autres. Les cheveux étaient d'un noir brillant et dessinaient une pointe au milieu du front. La ligne d'implantation des cheveux suivait la coupure entre les deux parties de la tête car le crâne était un couvercle articulé, pour le moment grand ouvert. La matière blanche du cerveau était entièrement formée, mais remaniée pour ménager un logement au créateur dans sa carapace de métal.

Il dériva jusqu'au bout de la table et s'installa dans le crâne ouvert. Au bout d'un instant, le couvercle se referma. Le jeune homme — car c'en était un à présent — resta longtemps immobile, pendant que le cerveau vérifiait le fonctionnement des divers organes... température, pression sanguine, équilibre, vue. Lentement, le bras droit se leva et s'abaissa, puis le gauche. Ensuite ce furent les jambes qui se dressèrent simultanément, puis basculèrent de côté par-dessus le bord de la table, amenant l'homme à la position assise. Il secoua la tête et jeta un regard circulaire, de

ses yeux dont la vision devenait de plus en plus précise. Il tourna la tête avec un certain effort et se mit debout. Ses genoux cédèrent un peu sous lui ; il se raccrocha spasmodiquement à la table, sans plier les doigts parce qu'il n'y avait pas encore pensé. Sa bouche s'ouvrit et se referma, il promena la langue à l'intérieur de sa bouche, touchant ses lèvres et ses dents.

« Quelle façon maladroite de se déplacer, » songea-t-il en portant alternativement son poids sur l'une et l'autre jambe. Il fléchit les bras et les mains, sauta sur la pointe des pieds avec précaution.

— « Aaah ! » fit-il d'une voix incertaine. « Ah-ah-ah-ah ! » Il s'écoutait lui-même, enchanté de cette nouvelle manière de s'exprimer. « Ka. Pa. Ta. Sa. Ha. Ga. La. Ra, » dit-il, éprouvant toutes les possibilités des linguales, gutturales, palatiales et labiales, isolément et en combinaison. « Hoooo-ooo-iii-iii-iii ! » hurla-t-il, en essayant des tons allant du plus bas de l'échelle au plus haut.

Il tituba jusqu'à la paroi et s'y appuya d'une main pour arpenter la salle souterraine. Bientôt il n'eut plus besoin de se soutenir et il marcha seul ; puis il accéléra de plus en plus l'allure, tournant autour de la cavité et poussant des cris bizarres. Il fut un peu dégoûté en s'apercevant que cette activité violente lui faisait battre le cœur plus vite et lui rendait la respiration difficile. Fragiles choses que ces bipèdes ! Il se rassit sur la table, haletant ; il entreprit de se familiariser avec ses sens du goût et du toucher ainsi qu'avec ses souvenirs oraux, auditifs et visuels.

Chauncey Thomas était un aristocrate. Personne ne l'avait jamais vu en pantalon rapiécé et chaussures percées. Pourtant on l'y verrait bientôt s'il ne trouvait pas rapidement le moyen de chaparder quelques vêtements, songeait-il. « Bon Dieu ! » marmonna-t-il. « Tout c'que j'demande, c'est à bouffer trois fois par jour, des frusques en bon état, une maison avec c'qu'y faut, et rien à foutre. Hein ? Et on m'dit qu'y faut boulonner pour avoir tout ça. Ça vaut pas l'coup. Ça vaut tout simplement pas l'coup ! »

Il avait de bonnes raisons d'être amer, réfléchissait-il. Non seulement on l'avait jeté du haut en bas de trois volées de marches dans l'immeuble le plus chic du patelin rien que sous le prétexte qu'il roupillait sur un palier, mais en plus on l'avait collé en taule pour ce même motif. Et avait-il pu se reposer en taule ? Non ! On l'avait fait boulonner. On lui avait fait passer à la chaux les cellules. C'était pas juste. Et après ça, on l'avait foutu à la porte du pays.

C'était de l'iniquité ! Mêmé si c'était le neuvième fois qu'on le coffrait. « Faut que je me dégotte un autre bled, » décida-t-il. Il songeait à la menace du shérif : « La prochaine fois qu'on te ramasse, je te fiche un meurtre sur la patate, même si je suis obligé de bousiller un de mes adjoints pour ça ! »

Chauncey dirigea ses pieds qui n'en avaient pas envie sur la route de Springfield pour s'éloigner de l'agglomération. La nuit était tombée depuis deux heures et il faisait très chaud. Chancey se traînait, mains aux poches, avec le sentiment d'être un incompris. Un petit mouvement dans l'ombre au bord de la route lui échappa, et il ne se rendit pas compte de la présence de quelqu'un avant de se trouver pris par le fond du pantalon et soulevé dans une position très inconfortable par une poigne d'une puissance exceptionnelle.

— « J'ai rien fait ! » geignit-il immédiatement, obéissant à son réflexe verbal accoutumé. « Allez, mon pote, laissez-moi vous expliquer. Hé, vous avez rien contre moi. Vous... *Oooh !* »

Dès qu'il eut réussi, en se tortillant dans ses fringues trop grandes, à tourner la tête et à apercevoir celui qui l'avait ainsi capturé, Chauncey se mit à bafouiller des paroles indistinctes. La vision d'un géant musclé d'un mètre quatre-vingt-dix, qui le regardait de ses yeux sombres, insondables, tout en le tenant à bout de bras, c'en était trop pour Chauncey Thomas. Il se laissa aller à pleurnicher.

L'Apollon tout nu fit pivoter le clochard en l'air pour le rattraper par la ceinture. Il pinça avec curiosité la veste usée, baissa la main pour arracher un morceau de cuir d'une chaussure trop grande comme si elle eût été en papier-buvard, l'examina attentivement et le jeta.

« Lâchez-moi ! » s'écria Chauncey. « Bon Dieu, patron, j'faisais rien, je vous jure. Je vais à Springfield pour me trouver un boulot ou aut'chose, chef ! » Les mots lui brûlaient la bouche au passage, mais c'était une situation difficile et il fallait bien qu'il dise quelque chose.

— « Gha ! » grogna le géant, qui le laissa choir sur la tête au milieu de la chaussée.

Chauncey se ramassa de son mieux et partit au trot sur la route. Le géant qui l'observait le vit ralentir, puis faire demi-tour et revenir au pas de course sous l'influence d'une puissante suggestion hypnotique émanant de ce grand corps aux lignes pures. Le clochard se planta, terrifié et tremblant, devant celui qui venait

de naître, tout en regrettant de n'être pas mort, de n'être pas loin de ce lieu... même en prison !

— « Qu... qui êtes-vous ? » bredouilla-t-il.

L'autre saisit le regard fuyant de Chauncey, de ses yeux profonds. L'esprit en émoi du vagabond en fut apaisé ; il cligna deux fois les paupières et tomba à genoux au bord de la route, la tête levée vers le visage indéchiffrable de cet homme effrayant et fascinant. Chauncey avait l'impression qu'une chose rampait dans sa cervelle et fouillait partout. C'était horrible et pourtant ce n'était pas désagréable. Il sentait qu'on le vidait, qu'on examinait ses souvenirs, sa connaissance de la société et des coutumes humaines, des traditions et de l'histoire. Des expériences qu'il croyait avoir oubliées, qu'il voulait oublier, remontaient à la surface, et il devinait qu'on les retournait en tous sens. En quelques minutes, le géant posséda un savoir du comportement et de la langue des humains aussi étendu que tout ce que Chauncey Thomas avait jamais su.

L'inconnu recula et Chauncey s'affala pantelant sur le sol. Il se sentait épuisé.

— « Debout, la cloche ! » dit le grand type dans le langage propre à Chauncey.

Ce dernier se releva ; il n'y avait pas à se tromper sur le ton impérieux de cette voix. Il se ratatina devant l'étranger et pleurnicha : « Qu'est-ce que vous allez faire de moi, chef ? J'ai pas... »

— « Ta gueule ! » rétorqua l'autre. « J'vais pas t'faire de mal. »

Chauncey scruta le visage impassible. « Alors... je... Eh ben, j'pense que j'vais m'tirer. »

— « Non, reste. De quoi as-tu la trouille ? »

— « Ben... de rien... Mais comment qu'tu t'appelles ? »

— « Je suis Elron, » répondit le géant, recourant aux premières syllabes agréables qui lui venaient à l'esprit

— « Bon. Qu'est-ce t'as foutu de tes fringues ? On t'les a calottées ? »

— « Non. Ou plutôt, ouais. Attends-moi ici. J'crois que j'peux... »

Elron bondit par-dessus la haie, ne voulant pas trop ahurir le petit vagabond. De l'esprit de Chauncey, il avait extrait la photographie mentale de ce que le clochard considérait comme un bel habillement. C'était un complet à carreaux avec un gilet brodé et des chaussures jaunes, un col à longues pointes et un grand chapeau de cow-boy. De retour dans son laboratoire souterrain, Elron rabattit le panneau du projecteur compliqué qui lui avait cons-

truit un corps et procéda alors à quelques réajustements. L'instant d'après il était de retour près de Chauncey, vêtu de pied en cap selon l'idée assez flamboyante qu'avait le clochard de l'homme élégant.

— « Ben, merde ! » souffla Chauncey.

Ils s'engagèrent côte à côte sur la route, Chauncey muet de stupéfaction, Elron plongé dans ses pensées. Quelques voitures passaient et Chauncey, d'un geste automatique et sans espoir, levait un pouce exercé dans leur direction. Ils furent aussi surpris l'un que l'autre quand une décapotable de grand luxe alla stopper un peu en avant d'eux. La portière s'ouvrit. Chauncey se glissa devant Elron et serait entré si Elron ne l'avait saisi par la nuque et tiré en arrière.

— « Va derrière, la cloche ! » grommela-t-il.

— « M'arrive jamais rien d'bon, à moi, » marmonna Chauncey en obéissant. Il avait vu la conductrice. Elle était ravissante.

— « Où allez-vous ? » s'enquit-elle quand Elron eut refermé la portière.

— « Springfield, » répondit-il, se souvenant de ce que Chauncey avait dit un peu plus tôt. Il regarda sa nouvelle connaissance. Elle était aussi petite et parfaite qu'il était grand et parfait, et elle manipulait sa voiture en artiste consommée. Elle avait des yeux d'un brun profond, assortis à sa chevelure. A la juger selon les normes humaines, Elron songea qu'elle était bien agréable à contempler.

— « Je vais vous y conduire, » dit-elle.

— « Merci bien, m'dame. » Elle lui lança un coup d'œil. « Ça ne va pas, môme ? » demanda-t-il.

— « Oh ! ce n'est rien... Mais ne m'appelez pas môme. »

— « D'accord, d'accord. »

De nouveau elle le regarda en coin. « Vous me... faites marcher ? » demanda-t-elle.

— « Comment ça ? »

— « Vous avez l'air... Oh ! je ne sais pas... »

— « Allez, dégoise, la frangine ! »

— « Eh bien... euh... vous n'avez pas l'air du genre de type qui appelle les femmes *môme.* »

— « Tiens ! » fit-il. « Vous voulez dire... qu'on pourrait jacter d'une autre façon, peut-être bien ? » Il avait des difficultés, étant donné les limites assez étroites du vocabulaire de Chauncey.

— « Oui, c'est à peu près mon idée. Que comptez-vous faire à Springfield ? »

— « Simplement me balader, sans doute. J'ai envie de voir une ville. »

— « Vous n'allez pas prétendre que vous n'en avez jamais vu ! »

— « Ecoute, » lança-t-il, masquant son erreur grâce à un des trucs du clochard. « C'est pas tes oignons, hein ? Qu'ça peut t'foutre ? »

— « Oh ! je vous prie de m'excuser, » fit-elle d'un ton acide. Il sentit une tension sous-jacente dans le silence qui s'établit.

— « Furieuse, hein ? »

Elle le regarda avec dédain, en reniflant.

Il se trouvait dans une impasse qui l'intriguait. « Arrêtez-vous ici, » lui ordonna-t-il.

— « *Comment ?* » fit-elle, en colère.

Il se pencha en avant pour croiser son regard. « *Arrêtez-vous ici !* »

Elle coupa le contact et la grande voiture s'immobilisa. Elron prit la femme par l'épaule et la tourna vers lui. Elle voulut se débattre mais n'en eut pas le temps.

Des filets de pensée s'insinuèrent dans son cerveau, pour explorer ses souvenirs, ses goûts, ses opinions, sa philosophie et son vocabulaire. Il apprit que c'était *vulgaire* d'appeler une femme « môme » et que dans le monde civilisé on ne portait pas de chapeaux de cow-boy avec des cols à pointes. Il préféra la langue qu'elle parlait à celle plutôt bornée et grossière de Chauncey. Il apprit ce qu'était la musique, découvrit bien des aspects de l'importance de l'argent, ce qui, fait étrange, ne figurait pour ainsi dire pas dans l'esprit du clochard. Il apprit aussi des détails sur la fille elle-même ; elle s'appelait Ariane Drew, elle possédait une vaste fortune qu'elle n'avait pas gagnée et elle était si habituée à se voir traiter selon son rang dans la société qu'elle n'hésitait pas à ramasser des auto-stoppeurs sur la route.

Il relâcha sa prise mentale, lui effaçant de l'esprit l'incident, si bien qu'elle remit le moteur en marche et démarra.

— « Mais pourquoi donc me suis-je arrêtée ? »

— « Pour que je jette un coup d'œil à votre pneu arrière, » improvisa-t-il. Il réfléchissait à ce qu'il avait découvert et qui pouvait intéresser la jeune personne. Les vêtements constituaient un sujet de premiere importance. « Je vous demande pardon de

porter ce chapeau, » lui dit-il, recourant à son nouveau vocabulaire. « Il est tout simplement répugnant. Mais j'en ai vu un très mignon dans un magasin de l'avenue, l'autre jour, et je me promets bien de me l'offrir. Ma chère, un amour de bibi ! »

Elle lança un coup d'œil effaré à son noble profil et à ses larges épaules. Il continua de jacasser. « J'ai aperçu Suzy Greenfield, l'autre jour. Vous la connaissez, Suzy. Oh ! elle ne m'a pas vu ! Je m'en suis bien gardé ! Et devinez avec *qui* elle était ? Avec cet affreux Jenkins ! »

— « Mais enfin, qui êtes-vous ? » s'enquit-elle.

— « Je me suis laissé dire que Suzy est... Pardon ? Qui je suis ? Oh ! simplement un des copains, chérie. Voyons, où en étais-je ? Ah ! oui, à propos de Suzy... Vous avez sans doute déjà entendu ces vilains bruits déjà... » (elle était au courant !) «... alors faites-moi taire si vous savez. Mais elle a dit à son mari... »

— « Je ne vais pas plus loin, » déclara d'un ton sec la jeune femme, en rangeant la voiture contre le bord de la route.

— « Eh bien, je... » Elron sentait que la chose à faire était de descendre du véhicule. Il ouvrit la portière et se tourna vers elle. « Mille mercis de m'avoir transporté, chérie. J'espère pouvoir vous rendre la pareille un jour. » Il descendit sur le trottoir et elle claqua la portière, puis baissa la vitre.

— « Vous avez oublié de vous vernir les ongles ! » lui cracha-t-elle méchamment, avant d'embrayer.

— « Merde alors, qu'est-ce que tu lui as fait ? » demanda une voix près de lui. C'était Chauncey qui regardait avec regret s'éloigner la décapotable.

— « N'employez pas de tels mots, » répliqua Elron. « C'est fort vulgaire, Chauncey. Je ne tiens nullement à votre présence. Adieu, chéri ! » Elron n'y pouvait rien si Ariane Drew appelait tout le monde « chéri ».

Le petit clochard resta la bouche ouverte à suivre des yeux le dieu grec en costume à carreaux violemment contrastés, puis il le fila de loin. « Vaut peut-être le coup de le surveiller, le mec, bon Dieu ! » marmonna-t-il.

Elron, fort de sa connaissance récente des affaires humaines, n'eut guère de mal à se procurer quelques dollars d'un homme qu'il croisa dans la rue — il se contenta de les exiger — et à obtenir une chambre d'hôtel pour loger son corps. Dans l'esprit d'Ariane, il avait acquis des notions d'écriture et signa sans broncher le registre de l'établissement, avant de payer. Une fois son

corps au lit selon les meilleures traditions, il en ouvrit le crâne et se glissa à l'extérieur. Il avait l'impression que le corps se reposerait un peu mieux s'il ne l'habitait pas.

Il dériva hors de la fenêtre et plana un moment assez haut sur la ville, à la recherche d'une vibration connue... les impulsions du cerveau d'Ariane. Libéré de cet encombrant corps humain, Elron était beaucoup plus réceptif à ce genre d'émanations. Il désirait observer Ariane à présent pour juger du comportement qu'il avait adopté.

Il ne tarda pas à recueillir la vibration. C'était pour lui comme un léger parfum pour nous. Il fila au-dessus des faubourgs de la ville et descendit vers une grosse maison entourée d'un charmant parc. Il en fit deux fois le tour, repérant la position exacte d'Ariane dans la maison, puis il se laissa choir par la cheminée. Suspendu juste au-dessus des fausses bûches, il commença son travail d'écoute.

Ariane était assise dans son salon extravagant à bavarder avec — entre toutes ! — la redoutable Suzy Greenfield. Celle-ci était une fille dépourvue de grâce, à l'âme mesquine, qui avait le don de formuler des observations déplaisantes sur le compte de toutes ses relations et qui, en ayant l'air d'approuver avec ardeur, recueillait assez de confidences dangereuses pour l'occuper durant des semaines. Elle ressemblait à un moineau, avec ses dents en avant, et s'habillait comme une gagnante du sweepstake. Quant à sa personnalité, elle était aussi apaisante qu'une démangeaison mal placée et permanente.

— « Alors, que t'est-il arrivé de neuf aujourd'hui ? » demanda-t-elle avec impatience.

Ariane avait le regard perdu, lointain. Elle se contenta de sourire. « Oh ! Ari, » insista Suzy, « raconte ! Je vois bien à ton air qu'il t'est sûrement arrivé quelque chose. Je t'en prie, tu ne me confies jamais *rien* ! »

Ariane, en sa qualité de femme, ne tint pas compte de cette contre-vérité et elle aurait détourné la conversation si Elron, de la cheminée, ne lui avait pas doucement caressé de ses intangibles tentacules certaines circonvolutions cérébrales. Elle leva soudain les yeux et se tourna vers Suzy. Elron aurait pu connaître directement sa réaction, mais il s'intéressait à la formule qu'elle adopterait pour la communiquer à une tierce personne, ainsi qu'à la façon dont celle-ci accueillerait la nouvelle.

— « Puisque tu y tiens, » déclara Ariane, « j'ai rencontré quelqu'un aujourd'hui. Un homme. » Elle poussa un soupir.

Suzy se pencha, tout émoustillée. « Où cela ? »

— « Je l'ai ramassé sur la route. Sue, jamais tu n'as vu une paire de types de cet acabit ! On aurait dit des clowns ambulants. L'un d'eux était un vagabond... Tout d'abord j'ai cru qu'ils l'étaient tous les deux. Le petit est monté derrière et le beau gars près de moi. »

— « Beau ? »

— « Chérie, tu ne peux pas *savoir* ! Je n'ai jamais... »

— « Tu prétendais qu'ils étaient comiques ! »

— « Ils en avaient *l'air*, chérie. » Dans sa cheminée, le cerveau blindé de métal doré esquissa l'équivalent d'une approbation du menton et expédia un flot de pensée en direction d'Ariane. Comme en réponse à une question, elle rêva : « Il aurait pu être *si* séduisant avec un complet de tweed gris et un feutre gris perle. Et... j'ignore ce qu'il fait, mais à mon avis il devrait être aventurier. Une sorte de poète-écrivain-aventurier. »

— « Mais que fait-il en réalité ? »

Ariane s'aperçut soudain qu'il lui était de nouveau possible de parler d'autre chose. Elle lança Suzy sur les peccadilles de son éternel souffre-douleur de mari et oublia bientôt tout de son mystérieux et évasif aventurier. Elron était reparti.

De retour à l'hôtel, l'œuf plana au-dessus de son corps endormi en ruminant d'amères pensées. Il avait honte de lui-même pour avoir sous-estimé les subtiles nuances du comportement humain. Il avait réussi à rendre ridicule le bipède qu'il avait créé et cela le vexait. Il y avait là une sorte de défi. Elron commandait à des forces capables de désintégrer entièrement cette minuscule galaxie éternel souffre-douleur de mari et oublia bientôt tout de son bon plaisir, et pourtant il s'était sans aucun doute rendu ridicule aux yeux d'une femme. Il lui vint à l'esprit que, parmi tous les univers, il n'existait rien d'aussi retors et exigeant qu'un esprit féminin. Il se fit aussi la réflexion que la femme est facile à contrôler du moment qu'elle peut toujours agir à sa guise. Il était cependant bien décidé à voir à quel point un homme pouvait approcher de l'idéal d'une femme sans pour autant cesser d'exister ; et il allait s'en assurer grâce à ce corps humain dont la responsabilité lui incombait.

Trois longs mois fertiles en événements s'écoulèrent avant qu'Ariane Drew revit Elron. Il s'était absenté avec son grand chapeau, son costume à carreaux et ses chaussures jaunes et avait aussi emporté le vocabulaire de Chauncey ainsi que les variantes de langage qu'il avait acquises. Il s'était rendu dans la plus grande de toutes les villes en recherchant les gens informés de tout ce qu'il devait assimiler pour atteindre à l'état d'homme satisfaisant pour Ariane.

Il prit goût à ce jeu fascinant. Dans les couloirs des universités, dans les camps d'entraînement des boxeurs professionnels, dans les écoles maternelles et les écoles de jeunes filles, dans les bars mal famés, dans les bouis-bouis, dans les usines, il coinçait les gens, parlait avec eux, absorbait et filtrait tout ce que renfermaient leurs esprits. A force de tris et de mélanges, il se constitua le genre de mentalité que les poids-mouche de la tête comme Suzy Greenfield appellent Intellect avec un grand I. Au lieu de tenter de s'accorder à la façon de parler des individus en les imitant, il mit au point un langage personnel marqué d'un léger accent, une formule très particulière et originale. Il se donna un passé terrestre, de l'acte de naissance dûment photocopié aux coupons de rente dorés sur tranche. Il sonda les cerveaux d'écrivains et d'éditeurs et, parmi le fatras de goûts insolites et d'idéologies informes qu'il y trouva, puisa des idées solides et pratiques quant au travail à exécuter. Et de fait il réussit à vendre ses poèmes.

Tandis que son corps dormait dans le luxe, son cerveau parcourait le monde, porté par sa coquille dorée aux pouvoirs illimités. Elron était en mesure de faire une conférence à New York sur les gens intéressants qu'ils avaient connus à Melbourne, et le lendemain d'exhiber un câble expédié par une ou deux de ces personnes à qui il avait rendu visite durant la nuit. Un peu partout sur la Terre, il y avait des individus persuadés qu'ils connaissaient ce phénoménal jeune homme depuis des années.

Ce fut à l'occasion d'un thé littéraire qu'Ariane revit Elron. Suzy était l'hôtesse de ce thé, comme à l'accoutumée, car elle adorait présenter des célébrités. Ariane y arriva avec un retard de bon ton, vraiment charmante dans sa robe bleu pastel, raffinée mais chaste. Il était prévu qu'Elron parlerait de « La métempsycose dans la vie moderne ». Ariane devait chanter. Mais elle...

Il la guettait. Il était vêtu de gris et son feutre était posé près de la porte. Comme à son habitude, Ariane fit une entrée très remarquée et majestueuse, et tous s'en rendirent compte ; mais elle connut à son tour l'expérience à couper le souffle de s'avouer que, dans cette salle encombrée de monde, une seule personne n'avait d'yeux que pour elle. Bien sûr, elle avait entendu parler de lui. Il était la coqueluche des salons, selon le terme choisi par la bonne société pour étiqueter les réussites du moment.

Mais elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu. Il se leva et s'inclina devant elle, souriant, puis sans un mot il lui prit le bras, s'inclina devant leur hôtesse et entraîna Ariane dehors. Sans plus de formes. Pauvre Suzy ! Ses dents protubérantes arrivaient à peine à dissimuler le filet d'écume qui se dessinait sur ses lèvres.

— « Eh bien, que voilà donc une terrible sortie ! » observa Ariane quand ils furent dans la rue.

— « Ttt-ttt ! » fit-il en aidant sa compagne à monter dans sa superbe voiture. « J'imagine que Suzy en prendra son parti. Songez à combien de personnes elle va raconter l'incident ! »

Ariane eut un petit rire, mais elle le regardait d'un air pensif. « Mr. Elron, vous n'êtes tout de même pas... ce même homme que j'ai... »

— « ...recueilli sur la route il y a trois mois, vêtu comme un clown ? » Elle rougit. « Si, je suis bien cet homme. »

— « J'ai été... très impolie, en vous laissant. »

— « Vous en aviez le droit, Ariane. »

— « Qu'est donc devenu ce vilain petit vagabond qui vous accompagnait ? »

— « Chauncey ! » appela Elron. Et le chauffeur en uniforme bien coupé pivota sur son siège, inclina la tête et sourit.

— « Seigneur ! » fit Ariane.

— « Il n'offensera plus les oreilles de quiconque avec son atroce langage, » déclara Elron. « J'ai découvert qu'il était possible de modifier son attitude envers le travail, mais non son affreuse prononciation. Aussi ne parle-t-il plus du tout. »

Elle le scruta longuement, tandis que l'immense voiture abordait la campagne. « Vous êtes tout ce que j'ai jamais imaginé que vous puissiez être, » murmura-t-elle.

Il le savait.

Ce fut leur première soirée ensemble. Il y en eut nombre

d'autres et Elron se conduisait à la perfection, comme il convenait à un bipède bien éduqué. D'être aux petits soins pour Ariane, de satisfaire ses moindres désirs l'amusait, et il se réjouissait en prévoyant ses humeurs et en les devançant. Il s'adaptait à elle d'heure en heure, de jour en jour. Il était l'idéal. Il était la perfection.

Alors... l'ennui la gagna. Il s'y adapta également, et elle en fut furieuse. Il ne s'en souciait pas. Erreur de tactique et aussi autre chose contre quoi les forces cosmiques étaient impuissantes.

Oh ! certes, il fit des efforts. Il la questionna, il la psychanalysa, il alla même jusqu'à détruire tous les streptocoques qu'elle charriait dans son sang, pour voir si c'était de là que venait le mal. Tout ce qu'il en retira, ce fut un ressentiment passif envers elle. De moitié aussi ancien que le temps, il était bien placé pour pratiquer la patience, mais sa patience commençait à se lasser sous la pression que lui faisait subir cette femme des plus humaines.

Et, naturellement, il y eut une scène. C'était un après-midi, chez elle, et ce fut très spectaculaire. Il lisait dans l'esprit d'Ariane sans difficulté, mais il ne pouvait connaître que les pensées qu'elle se formulait. Elle avait conscience de s'ennuyer avec lui. Elle savait également qu'elle l'aimait très vivement ; c'est pourquoi elle ne tentait pas d'analyser l'hostilité qu'elle éprouvait envers lui. Il était par conséquent sans ressource, tout emmêlé dans ce ressentiment impalpable.

Cela commença par une vétille. Il entra dans la pièce, et elle resta à la fenêtre, le dos tourné, refusant de lui faire face. Elle ne lui parla pas froidement, elle n'eut pas de gestes déplaisants. Tout simplement elle se refusait à le regarder. Vraiment peu de chose. Il supporta cette attitude une dizaine de minutes, puis il traversa la pièce à grandes enjambées et la fit pivoter. Elle se prit le talon dans le tapis, perdit l'équilibre, tomba contre le manteau de cheminée et s'étala en une pamoison élégante sur le plancher parmi des débris de bibelots. Elron demeura immobile un instant, se sentant tout sot, puis il la souleva dans ses bras. Avant qu'il ait pu la déposer sur le divan, elle lui avait entouré le cou de ses deux bras et l'embrassait avec passion. Ce pauvre être, si magnifique, et qui ne savait que faire !

— « Oh ! Elron, » bafouilla-t-elle. « Grande brute ! Tu m'as frappée ! Oh ! mon chéri ! Comme je t'aime ! Je croyais que tu n'oserais jamais ! »

Elron fut tout illuminé de compréhension. C'était donc *cela* le secret fondamental de cette chose appelée femme ! Elle ne pouvait pas l'aimer quand il se conduisait d'une manière parfaitement rationnelle. Elle ne pouvait pas l'aimer quand il était ce qu'elle croyait son idéal. Mais quand il agissait en « brute » — un terme qui signifie « dépourvu d'intelligence » — elle l'adorait. Il baissa les yeux sur ses belles lèvres, sur son bel œil au beurre noir, puis il rit et l'embrassa avant de la reposer doucement sur le divan.

— « Je serai de retour dans deux jours, chérie, » dit-il, puis il sortit, sourd à ses appels.

Maintenant il savait ce qu'il avait à faire. Il était reconnaissant à Ariane de l'avoir amusé durant un temps et de lui avoir enseigné quelque chose de nouveau. Mais il ne pouvait se permettre un bouleversement de son être en restant lié à elle plus longtemps. Pour la garder heureuse, il devrait agir par intervalles en individu inintelligent, et c'était la seule attitude qui lui fût absolument insupportable. Il monta dans son énorme automobile et s'engagea sur la route.

« C'est dommage que je ne sois pas un homme, » réfléchissait-il tout en conduisant. « Vraiment j'aimerais le devenir, mais... Oh ! je ne peux pas m'embarrasser d'une créature aussi compliquée qu'Ariane et en démêler constamment l'écheveau ! »

Il s'arrêta aux abords du petit bourg et retrouva son laboratoire. Une fois à l'intérieur, il se coucha sur la table, ouvrit son crâne et en émergea. Il s'approcha de la machine poussée dans un coin, il y ajouta des éléments, en retrancha, procéda à des ajustements, et la lueur réapparut peu à peu autour du corps immobile. Il se passait quelque chose à l'intérieur du crâne. Quelque chose qui prenait forme. Et finalement la boîte cranienne se referma lentement. Au bout de trois heures, Elron, l'homme, descendit de la table et examina ce qui l'entourait. L'œuf doré voleta sur son épaule et s'y percha.

— « Merci de cette... de cette conscience, » dit Elron.

— « Oh ! ce n'est rien, » répondit l'œuf, par télépathie. « Il y a de toute façon plusieurs mois que tu as conscience de toi. Je viens seulement de te donner ce qu'il fallait pour l'apprécier. »

— « Que dois-je faire ? » demanda l'homme.

— « Retourner près d'Ariane. Reprendre la situation au point où je l'ai laissée. Tu le peux... tu es un homme, parfait jusque dans tes moindres glandes, cellules et tissus. »

— « Je vous en remercie particulièrement. Je la désirais, mais je n'avais pas d'instructions pour... »

— « Ne t'en soucie pas. Epouse-la et rends-la heureuse. Ne lui parle jamais de moi... tu as un passé suffisant pour qu'il te conduise au bout de la vie, et maintenant assez de cervelle également pour poursuivre les travaux auxquels tu te consacrais. Ariane a été bonne pour moi. Je lui dois au moins cela. »

— « Est-ce tout ? »

— « Oui. Sauf un détail ; mais inscris-le en lettres de feu dans ta tête : une femme ne saurait aimer un homme s'il n'est en partie idiot. Sois donc légèrement stupide en permanence et très bête une fois de temps en temps. *Mais ne sois pas parfait* ! »

— « Entendu. Au revoir. »

— « Sois heureux... euh... mon fils... »

L'homme Elron quitta le laboratoire et sortit au soleil. L'œuf doré se posa sur le sol et y resta à peu près une heure. Une fois, il
fois de temps en temps. *Mais ne sois pas parfait !* »

Alors il se sentit terriblement, affreusement seul.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The golden egg.



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai

titres à paraître :

21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La Planète géante

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis
bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom..

prénom..

adresse..

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cocher la case correspondante)
☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique : FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis
bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom..

prénom..

adresse..

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSE FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 — PHILIP JOSE FARMER : Les portes de la création
☐ 16 — WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
☐ 17 — PHILIP JOSE FARMER : Cosmos privé
☐ 18 — SARBAN - Le son du cor
☐ 19 — EDMOND HAMILTON : La vallée magique
☐ 20 — GORDON R. DIKSON - Dorsai

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

JEAN-PIERRE ANDREVON

La peau d'un chien et les yeux d'une femme

Pour sa cinquième nouvelle dans Fiction, *Jean-Pierre Andrevon remet à l'honneur un thème qu'on avait pu croire un peu tombé en désuétude : celui de la vie dans un monde post-atomique. Il le fait d'une façon qui s'écarte notablement des poncifs en la matière, en s'attachant uniquement à nous montrer les réactions individuelles d'un survivant. A noter qu'Andrevon est par deux fois présent ce mois-ci à nos sommaires en tant qu'auteur, puisqu'il figure également dans* Fiction spécial 18, *anthologie consacrée à quinze récits français de SF, avec l'une de ses meilleures histoires à ce jour :* Adaptation.

P. H.

EN des temps lointains, Herblock avait perdu son manteau, et son chapeau. Ce souvenir était confondu dans son esprit avec celui de la Bombe, c'est à dire qu'il présentait un caractère de confusion tel que rien n'aurait pu y être clairement discernable ; pour tout ce qui concernait une certaine période de son passé, la mémoire d'Herblock s'était coulée en une espèce de magma carillonnant de couleurs et bruissant de nuées, dans lequel s'était perdu à tout jamais l'écho d'une peur si profonde que, de par son essence même, elle n'eût pu survivre sans qu'il en perdît tout à fait la raison. Il y avait donc eu en lui un combat dont Herblock n'avait jamais été conscient mais dont son cerveau était finalement sorti vainqueur. Cependant, lorsqu'il lui arrivait de penser à ce manteau et à ce chapeau, il lui semblait alors se souvenir de les avoir simplement laissés sur ce banc de High Square, pendant que lui-même, à quelques pas, faisait des pâtés dans le sable avec un petit seau et une petite pelle ; quand il était revenu, ses vêtements avaient disparu. Cela avait provoqué une violente colère de sa mère, suivie d'une correction sévère dont son derrière avait fait les frais. Il se rappelait parfaitement tout cela, même la forme et la couleur du manteau — il était bleu pâle, avec trois énormes boutons noirs sur le devant — ainsi que celles du chapeau, qui n'était en réalité qu'un bonnet de coton de la même couleur que le manteau, lui allant fort mal, et qu'il devait attacher sous le menton par une sorte de bride. Lorsqu'il réfléchissait à cette scène, Herblock finissait pourtant par admettre qu'il devait avoir été beaucoup trop jeune à l'époque pour qu'il pût l'intégrer aux événements récents. Et c'est un fait curieux de constater que, chaque fois qu'Herblock tentait de faire faire à sa mémoire un retour vers la période de la Bombe, c'est une tranche bien définie de sa petite enfance qui émergeait dans son esprit. Ainsi, dans les tout premiers temps qui avaient suivi la Bombe, alors qu'Herblock errait dans un monde enfumé, strié de lignes de fuite désordonnées et présentant l'aspect d'une fourmilière sur laquelle on se serait acharné à coups de pied, son cerveau ne contenait que la terreur rétrospective d'être tombé hors d'une voiture en marche, s'étant imprudemment appuyé à une portière mal fermée. Il en avait d'abord ri, ne s'étant même pas écorché, et son père, effrayé par la gravité qu'aurait pu revêtir cet incident, ne l'avait pas réprimandé, ce qui l'avait fort étonné. Mais, tout au long de la route qui serpentait à travers les collines jusqu'à Newgate, et plus encore au retour, l'idée s'était infiltrée dans son

esprit qu'il aurait pu se faire très mal, et ni les facéties de Mary ni l'humeur joyeuse de papa et de maman n'avaient pu entamer la chape de silence dont il s'était progressivement entouré. Le soir, dans son lit, il se tordait en larmes sous l'effet d'une violente crise nerveuse que sa mère fut longue à calmer. Le lendemain, il ne se souvenait de rien : le rappel de cette peur devait attendre des années et des années avant de remonter à la surface, jusqu'à ce qu'il arrivât à point pour cacher une autre peur, bien plus gigantesque et qui, elle, aurait été un danger pour sa raison. C'est à cette époque — qui ne devait jamais pénétrer dans le vif de la conscience d'Herblock que distordue et troublée, comme d'un paysage fantasque vu au travers d'un verre dépoli — que se place la perte de son veston et de ses souliers. Là encore, Herblock eût été bien incapable d'en retracer les circonstances ou même de leur fixer une date. En ces temps d'obscurité et de terreur qui se rattachent directement à la période de la Bombe proprement dite, Herblock, comme tous ses semblables ayant survévu, n'était qu'un corps sans âme fuyant de ville en ville, de village en village, et possédant juste assez d'instinct de conservation pour grignoter quelques aliments ramassés dans les magasins abandonnés et laissés au pillage. Il est donc facile de l'imaginer, à la nuit tombée, fourbu après une longue errance, se couchant le long d'un mur ou sur le bord d'un pré, après avoir quitté sa veste dont il se faisait un petit traversin pour se caler la tête, puis enlevant ses chaussures et faisant jouer à l'intérieur de ses chaussettes des orteils fatigués. Un matin, poursuivi par des fantômes nocturnes particulièrement vivaces, il dut reprendre sa route de nulle part en laissant derrière lui ce maigre héritage d'un passé humain d'ores et déjà en miettes... Quant à sa chemise, son pantalon et ses sous-vêtements, leur abandon fut un acte délibérément consenti qui ne se situe pas au même niveau que l'anarchie des pertes précédentes : le temps avait passé et Herblock avait retrouvé l'essentiel de sa lucidité, de même que sa course avait enfin atteint un heureux aboutissement. Car c'est alors qu'il avait rencontré le jardin des Hespérides.

Cependant, entre cette période de stabilité et les débuts hasardeux de son voyage, vient se greffer un événement qui eut une importance capitale dans l'existence d'Herblock : sa rencontre avec Abraham. Celle-ci resta pour toujours noyée dans les brumes de la Bombe, mais survint certainement à un moment où Herblock

n'avait plus rencontré d'être vivant depuis un temps déjà appréciable ; leur route fut au début simplement parallèle, puis ils devinrent sans doute très rapidement amis, jetés l'un vers l'autre par cette attraction irrésistible qui intervient toujours entre deux solitudes que le hasard des circonstances a mises en présence. Bien qu'Abraham ne fût pas capable de lui répondre, Herblock prit vite l'habitude de lui tenir de longs discours — expédient qui fut pour lui un facteur certain d'équilibre dans sa lente remontée vers des régions plus limpides et plus ordonnées de sa conscience. Il lui disait : « Eh bien, vieil Abraham, nous allons encore coucher à la dure, cette nuit. Tu vois cet arbre tout raide contre la haie : tu vas t'allonger là contre et je mettrai ma tête sur ton ventre. La soirée sera fraîche, mais va !... La saison court et bientôt les nuits seront plus douces. » Ou bien : « Abraham, mon ami, tu ne peux pas me dire d'où tu viens et je ne peux pas te le reprocher. Mais le plus drôle est que je ne sais pas trop non plus d'où je viens moi-même. J'ai fait pas mal de métiers, crieur de journaux, laveur de voitures, serveur dans un bar, et avec tout ça j'ai beaucoup circulé. Aussi, te dire où j'étais exactement et ce que je faisais au juste quand... quand j'ai eu cet accident, eh ça non, je ne pourrais pas. » Et Abraham le regardait de ses grands yeux bruns pailletés d'or, tandis que sa queue battait ses flancs en amples mouvements nerveux. C'était une bête puissante et haute sur pattes qui avait dû avoir un berger allemand parmi ses proches ancêtres, mais dont la race s'était quelque peu abâtardie par la suite, au hasard des amours de quartier. Herblock l'avait tout de suite appelé Abraham, sans trop savoir pourquoi, et ce nom avait été parfaitement accepté... Dans ce curieux monde déserté d'après la Bombe, Abraham avait donc retrouvé ce à quoi son atavisme le conditionnait : un maître, tandis qu'Herblock acquérait du même coup ce que tout homme isolé désire le plus, un compagnon, présence chaude, vivante et amicale, qui l'aida au mieux à remonter la pente et qui possédait en outre une qualité loin d'être négligeable : savoir détecter, plus sûrement que lui-même, les sources de nourriture.

La grande catastrophe s'était produite au cœur de l'hiver, et l'ombre privée de sentiments qu'était alors Herblock avait dirigé ses pas vers le sud, guidée par un obscur instinct qui la poussait à la recherche ancestrale de la chaleur. Sa route avait par la suite peu varié et, seul d'abord puis en compagnie de son ami à quatre pattes, il avait marché pendant des centaines et des centaines de

kilomètres, descendant du nord au sud en un parcours capricieux qui ne s'écartait pourtant guère, dans sa direction générale, de la bordure océanique. Les saisons avançant sur ses pas, Herblock avait fini par atteindre une région qui était certainement parmi les plus belles et les plus accueillantes de son pays, et que ses habitants s'étaient plu à appeler autrefois le « paradis de Dieu sur Terre ». Et c'est alors que, par un soir doré de la chaude lumière de l'été, il pénétra dans le jardin des Hespérides. Ce n'était pas à vrai dire un jardin, mais plutôt une sorte de verger à demi sauvage qui s'enfonçait dans un court vallon barré sur trois côtés par les arceaux de minuscules collines, un endroit qui, finalement, devait refléter une image assez fidèle du fameux jardin — si tant est qu'il eût jamais existé. A la vue de toutes ces rangées d'arbres aux branches lourdes de poires et de pommes à la vermeille obésité, promesses de plantureux festins, le nom était venu tout de suite à l'esprit d'Herblock, non qu'il fût féru d'histoire ancienne — en vérité, il n'était jamais allé plus haut que la deuxième année de l'Ecole Supérieure — mais parce qu'il avait sans doute glané cette légende à la lecture d'un des innombrables digests ou magazines dont il s'était abreuvé depuis son adolescence, semblable en cela à la plupart de ses concitoyens. Un vent tiède faisait doucement onduler les hautes herbes jaunes et les feuilles des arbres bruissaient dans un friselis chuintant qui était comme une symphonie très fluide et très pastorale, soutenue par un vaste ensemble de cordes : violons et archets en branches d'arbres... Le soleil mordait la souple enflure des collines, et par cette brèche une nappe de lumière orangée s'écoulait. Un ruisseau, échappé sans doute d'une rivière issue des hautes montagnes de l'est, frangeait le vallon de sa courbe indolente, avant de fuir plus bas dans la plaine, attiré par l'océan invisible. Herblock avait mis un genou à terre et, les deux bras autour du cou d'Abraham, il contempla longtemps cette miraculeuse anse de terre ferme et accueillante. Il venait de comprendre que le but de son voyage était atteint. « Abraham, mon vieux chien, » dit-il avant d'y pénétrer, « cet endroit m'a tout l'air d'être le Paradis, ou alors c'est un coin qui y ressemble bougrement. Eh bien, il paraît qu'on va s'y installer un bout de temps, toi et moi... » Il pénétra dans le jardin, et le soleil avait depuis longtemps sombré dans une marée violette qu'il courait encore d'arbre en arbre, cueillant une poire ici, une pomme là, dévorant parfois un fruit du trognon aux pépins, parfois le rejetant à peine entamé d'une bouchée. Devinant chez son maître

une humeur inhabituelle, Abraham, pour se mettre au diapason, bondissait autour de lui, lançant de vigoureux abois : en somme, tout le monde était heureux. Lorsque la nuit se fut bien vidée dans le vallon, Herblock, qu'on peut se représenter passablement crasseux, s'arrêta enfin, repu et las, s'étira, et commença à se gratter les côtes d'une main aux ongles longs et noirs ; tout un pan de sa chemise se déchira. Herblock l'arracha alors tout entière, comme une vieille peau qui a fait son temps avant la mue. Il jeta les loques à terre, puis se mit en devoir de quitter son pantalon, qui était effrangé jusqu'aux genoux, et enfin son slip et ses chaussettes, pauvres vieilles choses hors d'usage qui s'étaient presque incrustées sur sa peau. Pris d'une idée subite, il rassembla les hardes en un petit tas, auquel il ajouta quelques branches mortes ; il sortit enfin d'un sachet de cuir pendu à son cou une boîte d'allumettes vide aux deux tiers — seul bagage qu'il avait fidèlement conservé, en plus d'une sorte de grand couteau genre boy-scout — et il mit le feu au bûcher. Assis en tailleur, se délectant de l'odeur abondante du tissu brûlé comme il l'eût fait d'une essence rare, il regarda les flammes s'élever claires et droites dans la nuit. Quand le feu fut devenu braises, il fourragea un instant dans les débris noircis, en retira une pièce de cinquante *cents* et éclata de rire en la faisant sauter dans sa main. Il lança cette relique à travers l'obscurité, de toute la force de son bras, et cinq mille ans de civilisation et de négoce s'évanouirent quelque part devant lui, dans la nuit. Et l'homme nu, enfin, se coucha. L'herbe épaisse était douce à son dos. Au ras du sol, l'air était chaud et immobile. Herblock écarta un peu les jambes et Abraham vint s'étendre dans l'angle aigu de ses cuisses, posant sa bonne grosse tête de chien sur son ventre. Herblock voyait au-dessus de lui une poussière lumineuse crépiter sur la toile sombre du ciel — des étoiles, par milliers, si proches qu'il n'aurait eu qu'à tendre la main pour en ramasser à pleines poignées. Il puisa à cette vision un calme intense et inattendu, et il finit par s'endormir, réellement apaisé pour la première fois depuis la Bombe, peut-être pour la première fois depuis son éveil au monde.

Les tout premiers temps de son séjour aux Hespérides, Herblock eut quelques inquiétudes au sujet de la subsistance d'Abraham ; lui-même avait l'eau limpide du ruisseau et les fruits en surnombre qu'aucun journalier ne ramasserait plus, mais il s'était vite rendu compte que son compagnon, s'il s'agaçait parfois la dent sur la

chair piquante d'une pomme, le faisait plus pour jouer que dans le but de se remplir l'estomac. Abraham, cependant, avait rapidement pris coutume de disparaître du jardin plusieurs heures d'affilée, puis pour des demi-journées entières ; il longeait le cours d'eau, contournait la croupe terminale de la colline, et Herblock le perdait de vue. Mais, au retour de ces expéditions, l'abdomen rebondi de l'animal ne laissait pas le moindre doute concernant le succès de ses entreprises. Herblock supposait que des lapins, des taupes, ou quelque animal de ce genre, faisaient les frais de ces visibles agapes. Il se dit qu'il y avait peut-être là de quoi améliorer son frugal ordinaire et, bien que se refusant pour d'obscures raisons à s'éloigner du verger, il voulut entreprendre Abraham sur la question du gibier ; il lui disait, avec force mimiques : « Va chercher, Abraham, va chercher, miam-miam, rapporte, va, mon bon chien... » mais ses efforts ne purent jamais percer l'incompréhension de son compagnon — et finalement il renonça : le fumet des quartiers de viande resta du domaine de ses désirs. Les jours s'ajoutaient aux jours, qu'il ne prenait pas la peine de compter, le vallon restait pour lui un univers fermé, assoupi dans la lourde chaleur de l'été, les branches des arbres ployaient toujours sous le poids des fruits dont la multitude ne semblait pas s'étioler malgré les coupes sombres qu'il pratiquait. Parfois, comme une ombre légère venant lécher l'extrême bord de sa conscience, tombait sur Herblock la prémonition vague d'un temps où la manne serait épuisée, et les nuits trop froides pour qu'il puisse encore dormir à la belle étoile ; mais cette idée se diluait aussi vite qu'une fumée de cigarette (autre souvenir curieusement flou) soufflée par le vent : il lui suffisait de tourner la tête vers le soleil, paupières closes, et de laisser sa rétine sombrer dans une brume rouge pleine de points dorés qui tourbillonnaient, pour se retrouver solide dans sa quiétude, confiant, intemporel. Ainsi, le futur restant sans consistance et le passé ayant fondu, toutes ces notions équivalentes à « l'extérieur », « ailleurs », « autre part », ne trouvaient plus de place dans le monde à part qu'Herblock avait noué autour de lui, ce qui explique qu'il ne s'interrogea jamais sur le destin de la planète. Qu'était-ce que la Terre, sinon des rangées d'arbres entre monts et ruisseau ? Il lui arriva cependant un jour, poussé par l'inaction, de gravir l'éminence qui fermait le vallon au sud. Ce fut pour ressentir le premier grand choc de sa nouvelle existence, et qui peut se comparer à ce qu'il avait éprouvé un cer-

tain matin de jadis, alors qu'il s'était réveillé sous un ciel qui n'était plus qu'une mer de flammes.

Il y avait donc en ce temps-là, vivant des fruits du jardin des Hespérides, un homme nu au corps bronzé par les rayons dorés qui arrosaient le Paradis de Dieu sur Terre. Cet homme vivait sans mémoire, sur quelques kilomètres carrés de verdure qui avaient pour lui les dimensions de l'univers. Il ne s'en portait pas plus mal, il buvait dans le courant d'une source claire, ses cheveux tombaient drus dans son cou et sa barbe s'étalait farouchement sur sa poitrine. Cet homme-là était libre de mouvements comme de pensées, libre comme il ne l'avait jamais été du temps où la Terre était couverte encore des réseaux confus d'une civilisation qui, de son vivant, portait déjà en elle les germes de sa propre mort. Il advint pourtant que cet homme fut atteint d'une sorte de maladie qui le rendit anxieux et tourmenté comme un oiseau craintif. Un après-midi, suivi de son chien qu'il appelait Abraham, il était monté jusqu'au sommet du mamelon qui traçait la courbe limite de son domaine. Arrivé sur le replat de la bosse, et lorsqu'il eut plongé son regard au-delà de la pente, il y eut en lui comme une explosion sourde et il s'aplatit dans les hautes herbes, la bouche entrouverte, oubliant même de respirer, tandis que son cœur battait le rappel de tout un lot d'émotions oubliées. Un moutonnement ininterrompu de petites collines s'étageait à l'infini, coupé par places de vallées miniatures, et présentant toute une gamme de tons pastel allant du jaune safrané des premiers contreforts, passant ensuite par l'orangé, le brun, le violet, pour finir à l'horizon par un bleu limpide qui se confondait avec celui du ciel. Au premier plan, une vallée longue et étroite zigzaguait entre les monts, gagnant en largeur à mesure qu'elle se creusait un passage vers l'ouest. Une rivière d'importance la traversait. Pas très loin de la rivière, juste contre le flanc de la colline où se tapissait Herblock, il y avait une maisonnette en bois qui devait avoir été un refuge d'ouvriers agricoles. Rien de tout cela ne sortait de l'ordinaire. Mais, à quelques mètres de la cabane, assis sur une pierre plate, il y avait quelqu'un. Il est bien difficile d'essayer de deviner ce qui s'était passé dans le cerveau des hommes qui, ayant traversé la fin du monde, reprirent l'habitude de l'existence dans un univers qu'ils trouvèrent en général complètement vide. Trop peu de témoignages remontent à ces confins, et ils ne consistent la plu-

part du temps qu'en des échos rapportés de bouche en bouche au long de générations étiolées par le désastre. En ce qui concerne Herblock particulièrement, il y a tout lieu de supposer qu'il s'était fait inconsciemment à l'idée d'être à tout jamais seul sur la Terre; ceci explique la violence du choc que lui causa cette première rencontre. Et encore, peut-être l'eût-il accueillie avec plus de fermeté s'il s'était agi d'un homme. Mais l'être assis au bas de la pente, à quelque deux ou trois cents mètres de lui, portait une robe rouge comme un coquelicot, et une cascade de cheveux aussi étincelants que de l'or en fusion tombait jusqu'au niveau de sa taille. Le cours de ses pensées figé dans sa tête, Herblock resta très longtemps à plat ventre dans l'herbe, et il est probable que le fonctionnement de ses sens fut affecté de façon provisoire car, lorsque le décor qu'il avait sous les yeux se recomposa selon des volumes et des couleurs logiques, la créature blonde n'était plus là. Probablement avait-elle gagné l'abri de la cabane... Abraham avait disparu lui aussi et, lassé, sans doute l'attendait-il au cœur du vallon familier; le paysage bosselé s'était endeuillé de la mort du soleil et revêtait partout la même nuance mauve, fondue plus claire sur l'horizon. L'esprit en déroute, Herblock redescendit jusqu'à sa place habituelle, son creux d'herbe douce auprès du ruisseau. Il ne mangea rien ce soir-là et fut long à rejoindre le sommeil. Les étoiles semblaient danser une sarabande effrénée au-dessus de sa tête et tout un monde qu'il avait cru oublié se pressait contre sa mémoire, mais jamais assez stable pour qu'il pût y pêcher une image reconnaissable. Quelques visions plus brutales sourdaient à travers les interstices de l'oubli, mais déformées, caricaturales, effrayantes, comme un rouge cauchemar de sang et de flammes... Le lendemain, il ne put se résoudre à refaire l'ascension de la colline, bien que ses pensées fussent pleines d'une représentation magnifiée de la fille aux cheveux d'or. Il ne s'y résolut que le jour suivant, tremblant d'appréhension. Une amère déception l'attendait : il ne vit personne, ni sur les bords de la rivière ni aux alentours de la maison. Bien décidé pourtant à attendre jusqu'à la nuit s'il le fallait pour apercevoir l'objet de son trouble, il s'accroupit sur le sol, contre un buisson gris de sécheresse, résolu à une longue patience. Il ne savait depuis combien de temps il se morfondait ainsi quand elle apparut à la porte de la cabane. Elle portait toujours la même robe rouge et ses cheveux ruisselaient dans son dos, aussi brillants

que le soleil ; elle tenait à la main une sorte de broc de métal, et Herblock la vit se diriger à pas lents vers la rivière, s'appuyant sur un bâton ; il pensa qu'elle devait avoir une blessure à la jambe, et il en fut soudainement tout attristé. En bas, la fille avait atteint le cours d'eau ; elle se baissa et y puisa de l'eau, puis, toujours aussi lentement, elle regagna sa cabane et disparut à l'intérieur. Herblock resta longtemps encore à l'affût derrière son buisson, mais la fille aux cheveux d'or ne devait plus se montrer ce jour-là. Il redescendit à la nuit tombante, ayant tout de même accumulé assez de rêves durant cette brève vision pour alimenter toute la partie de la nuit qu'il passa à se tourner et à se retourner sur son lit d'herbes, avant que le sommeil le prenne d'un seul bloc. A partir de cette époque, il ne se passa pas de jour qu'il ne reprît sa faction au sommet de la colline. Son obstination était diversement récompensée, suivant que la fille ne faisait qu'un aller et retour entre la cabane et la rivière, ou au contraire s'asseyait ou s'étendait sur l'herbe au soleil, des heures parfois, immobile et abandonnée. Et, même quand il ne la voyait pas du tout, elle restait sagement à sa disposition au milieu de ses pensées, et c'est là précisément qu'elle se montrait la plus tendre, la plus jolie et surtout la plus proche — car alors il n'y avait pas de limite à leur intimité, et leur rencontre, cent fois répétée dans le secret des soirs, prenait de plus en plus l'allure d'un premier rendez-vous d'amoureux, prélude au bonheur sans fin d'une passion partagée. Cependant, il est nécessaire de préciser, pour bien cerner les changements qui s'étaient opérés au sein du cerveau perturbé d'Herblock, que jamais ces plongées dans l'abstraction de son désir ne prirent la tournure d'une obssession à proprement parler sexuelle ; il aurait seulement voulu pouvoir respirer l'odeur de ses cheveux, qu'il imaginait avoir le parfum du miel, il aurait voulu lui tenir longuement la main, pendant les nuits entières qu'ils auraient passées à échafauder des projets d'avenir, blottis à la chaleur d'un grand feu de bois. A l'enfance d'une vie nouvelle, Herblock repassait simplement par les tourments d'un amour adolescent... Un matin, ayant enfin vaincu la timidité qui avait jusqu'alors confiné son rôle à celui de spectateur, il gravit à longues enjambées la colline, bien décidé à concrétiser la rencontre mille fois rêvée avec la fille aux cheveux d'or. Mais, arrivé aux trois quarts de la pente, il la redescendit soudain en courant, en proie à la déroute complète de toutes ses récentes déterminations. Comme il s'était machinalement passé les mains sur le

ventre et sur les cuisses, il avait pour la première fois pris conscience de sa nudité, et une nouvelle évidence avait éclaté en lui : non, jamais il ne pourrait aborder la fille aux cheveux d'or dans cet état ! Il serait faux de croire cependant que ce blocage intervenait au niveau d'une morale quelconque ou même participait d'un sentiment de pudeur clairement exprimé ; Herblock, à vrai dire, ne pouvait pas s'expliquer la nature de cette honte secrète et ne songeait pas non plus à le faire ; c'était sans doute quelque chose qui remontait de beaucoup plus loin que ses origines, qui venait d'au-delà de son subconscient, qui avait survécu à l'aube des âges de l'humanité avec l'empreinte d'une autre rencontre, en un autre jardin. Et, dès l'instant de cette révélation, sa quête prit une autre direction : se vêtir.

Le lendemain rosissait à peine sur le faîte des plus hautes collines qu'il s'essayait avec acharnement à la confection d'un pagne de fortune, tout en se maudissant intérieurement d'avoir un jour si inconsidérément brûlé ses derniers vêtements. Il voulut d'abord utiliser les feuilles du pommier ; il choisissait l'extrémité de branches particulièrement touffues qu'il tentait de lier avec des herbes aquatiques longues et gluantes. Le résultat était malheureusement pitoyable car, s'il avait réussi à faire tenir à peu près cette manière de kilt autour de sa taille, les menues branches le piquaient très désagréablement et le moindre de ses mouvements dévoilait fâcheusement une partie ou l'autre de son anatomie. Il finit par abandonner cette ridicule parure mais n'en fut pas découragé pour autant. Avec de grosses touffes d'herbe, il crut pouvoir réaliser un cache-sexe plus dense et plus soyeux ; mais le résultat n'en fut pas moins fort éloigné de la réussite escomptée ; cet essai fut même plus désastreux que le précédent, car il arrivait toujours qu'une poignée d'herbe se détachât avant même qu'il eût pu boucler la parure complète autour de son estomac... Il travailla ainsi toute une journée, fébrilement, et cette occupation lui mobilisa l'esprit. Mais, quand vint la nuit et qu'il ne se trouva pas plus avancé que le matin, une réaction nerveuse qu'il ne put contrôler le jeta à terre, secoué par des pleurs. Il remua toute la nuit dans son cerveau fruste de vagues images de préhistoire et d'hommes des cavernes que son subconscient tirait de souvenirs scolaires oubliés, mais il est probable que l'idée — l'horrible idée — ne s'imposa à lui qu'au début de la matinée suivante. Il essaya louablement de l'ignorer à ses débuts, mais elle se précisait avec une vigueur nouvelle sitôt que chassée, et il ne put bientôt plus faire

autrement que de compter sérieusement avec elle. Et puis c'était vraiment une trop bonne idée pour l'abandonner ainsi, après ce faible conflit avec sa sensibilité. Et, au bout, il y avait la possibilité de rencontrer la fille aux cheveux d'or. Un matin donc, trois ou quatre jours après la fameuse journée des pagnes, il appela Abraham ; l'animal, comme à l'accoutumée, vint se coucher à ses pieds et Herblock, s'agenouillant tout près de lui, commença à lui caresser distraitement la tête de sa main gauche, gardant la droite cachée derrière son dos. Il lui parlait doucement de choses et d'autres, il lui disait : « Mon vieil ami, le midi s'annonce chaud aujourd'hui, et le soir sera orange sur les collines, hein ?... On peut dire que, sans toi, mes premiers jours auraient été bien pénibles, et je serais peut-être même devenu fou... Il y a une grande rivière, tu sais, de l'autre côté de la vallée, par là derrière, et nous pourrions bien essayer d'y pêcher quelques poissons... » Mais le ton monocorde qu'il employait démentait la gentillesse et la familiarité de ces propos ; en fait, il ne regardait même pas Abraham, son regard fuyait au-dessus des oreilles pointues de l'animal et s'était fixé sur une grappe de feuilles qui se balançaient à un arbre voisin, particulièrement rousses déjà, à cause de l'approche de l'automne. Enfin, toujours avec la même indifférence apparente, il empoigna le museau du chien, lui tordit la gueule en arrière, et d'un seul coup de couteau lui trancha la gorge. D'un bond, il fut debout, son poignard rougi à la main, tremblant un peu, de honte peut-être, peut-être aussi d'excitation. Le chien, couché sur le côté, remuait spasmodiquement la queue, et le sang faisait un drôle de bruit en jaillissant par saccades du sourire mortel figé en travers de son cou. L'herbe, tout autour, prenait une curieuse couleur brune ; mais il y avait les yeux d'Abraham, surtout, qui n'étaient plus d'or mais tournaient au soufre, et qui regardaient Herblock avec un air de tranquille reproche — deux lumignons qui s'éteignaient doucement entre les tiges orange et barbues d'un bouquet de fleurs violettes. Ce fut plus que l'homme ne pouvait en supporter, et il s'enfuit en courant jusqu'à l'autre bout de son vallon ; il n'en revint que deux heures plus tard, pour commencer le dépeçage de la bête crevée, tiède encore sous ses doigts. Il s'y prenait mal, n'ayant évidemment aucune expérience de la chose, et aussi parce qu'il s'efforçait de regarder le moins possible ce qu'il faisait... Son couteau rencontrait parfois un os, ce qui interrompait à chaque fois avec un bruit mat le découpage maladroit auquel il se livrait, et la chanson qu'il mâchonnait entre ses dents

crissait au même moment sur un grognement contrarié. Il dut cisailler les pattes l'une après l'autre, jurant brièvement quand un nerf se révélait coriace, quand il ne parvenait pas à trouver, à travers une masse confuse d'os et de tendons, le joint entre deux articulations. Enfin, il gagna la partie : la peau se trouva à peu près séparée de la chair vive. Elle était tout engluée de sang et tailladée en plusieurs endroits, mais c'était quand même un trophée précieux qu'il ne s'agissait pas de gâcher davantage. Sans s'attarder sur les lieux du carnage — il verrait plus tard à enterrer la carcasse — il se hâta d'allumer un bûcher qu'il avait préparé à l'avance et entreprit de faire sécher la dépouille. Là encore, à cause de son ignorance et de sa nervosité, le travail fut très mal mené : la fourrure fut roussie à plus d'une place, et Herblock eut même les avant-bras quelque peu brûlés. Cependant, après un dernier ajustage au couteau, il se trouvait fort correctement vêtu d'une espèce de caleçon dont un pan se rabattait entre ses cuisses, et qui était noué sur ses reins par deux lanières croisées. Le soleil n'était pas encore couché lorsque le vêtement fut terminé, mais Herblock ne s'abattit pas moins dans le sommeil comme une flamme qu'on souffle, et nul ne peut dire ce que furent les rêves ou les cauchemars qui vinrent le visiter cette nuit-là. Il n'est pourtant pas inutile de rappeler que cet Herblock vagissant dans sa nuit comme un nouveau-né effrayé n'avait plus guère de points communs avec l'homme droit et sans crainte qui avait abordé quelques semaines plus tôt le jardin des Hespérides : il y avait entre eux la très longue distance que seule une femme — même entrevue — peut faire parcourir à un homme... Au petit matin cru et pâle, comme il allait s'élancer à l'assaut de la colline, il s'aperçut à temps que ses mains, ses bras, sa poitrine, étaient couverts de sang séché. Il courut se plonger tout entier dans le ruisseau et y resta longtemps, frottant avec une énergie inquiète les parties souillées de son corps.

Herblock était assis sur une pierre ronde, près du fleuve large qui allait son train en murmurant une vieille chanson inchangée depuis des millénaires, et que la Bombe elle-même, que toutes les bombes, n'auraient pas réussi à briser. La cabane était à trente pas de lui, muette et anonyme. La fille aux cheveux d'or ne tarderait sans doute pas à paraître, et Herblock, qui ne l'avait pas trouvée

dehors quand il était descendu et qui pensait qu'elle dormait encore, avait préféré l'attendre à l'endroit du fleuve où il l'avait toujours vue aller quérir son eau, plutôt que de faire irruption dans la maison, au risque de l'effrayer. Il était maintenant calme et reposé, et quand effectivement la fille s'encadra dans le rectangle sombre de la porte, avec sa robe rouge, ses cheveux de soleil, son petit broc dans une main et son bâton dans l'autre, il se contenta de lui sourire de loin, immobile sur son rocher. Elle avançait lentement vers lui, elle fut à vingt-cinq pas, à vingt, et Herblock qui la dévorait des yeux sentit une étrange impression de froid l'envahir en se rendant compte que celle qui venait ainsi vers lui ne faisait pas un geste pouvant indiquer qu'elle s'était aperçue de sa présence. Elle fut à quinze pas, à dix, et lorsqu'elle fut à dix pas, Herblock émit bien malgré lui un curieux gloussement étranglé. La fille s'arrêta et poussa un cri bref, son broc chut dans l'herbe, et elle tendit ses deux bras devant elle, une main vide aux doigts largement écartés, l'autre main brandissant la branche dans un geste de défense dérisoire. Herblock entendit une perçante exclamation : « Qui est là ? » et il se redressa d'un seul coup. Il resta debout, complètement immobile, pendant deux ou trois secondes, le temps que le bruit fracassant de l'éternité se disloquant en éclats aigus se soit éteint dans son cerveau, le temps que son cœur se remette en branle, dégorgeant dans ses artères un flot pressé de vie désordonnée. Et tandis que retentissait encore — mais immensément loin, bien au-delà de son périmètre de perception — cette faible interrogation, *qui est là ?*, il tourna les talons et se mit à courir, courir, retenant sur ses hanches, de ses deux mains crispées, la peau rêche et rôtie par endroits de son ancien compagnon. Sa course éperdue se poursuivit bien plus avant que le cap où il aurait dû normalement tomber d'épuisement sur le sol, il laissa loin derrière lui le fleuve, la cabane, le jardin des Hespérides, et n'y revint jamais. Il ne devait de toute façon pas tarder à mourir, car déjà à cette époque cette sorte de cancer particulier dû à l'irradiation avait commencé à s'emparer de sa chair, mais jusqu'au bout, jusqu'à son dernier souffle, il devait revoir l'image de cette fille blonde dont il avait fait en songe la compagne de ses nuits, pour qui il était allé jusqu'à assassiner son seul ami en ce monde, et qu'il n'avait finalement approchée que le temps d'un regard — cet instant terrible où il s'était senti plonger dans le gouffre sans fond de ses yeux vides d'aveugle.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

ARTHUR

C. CLARKE

Leçon d'histoire

On connaît d'Arthur Clarke, en France, principalement un aspect : le visionnaire, le chantre épique capable aussi bien de brosser en un roman une vaste fresque (La cité et les astres, 2001), *que de ramasser en quelques pages un fragment de l'histoire de l'humanité s'étendant sur des millénaires* (L'exilé temporel : *Fiction spécial 13 ;* Croisade : *Fiction spécial 15). On sait moins — ou l'on a tendance à oublier — que Clarke, comme tout Anglais qui se respecte, est aussi un humoriste, et qu'il a ciselé en tant que tel, dans le domaine de la nouvelle, de petits bijoux. Dans le texte assez ancien que voici, le Clarke visionnaire et le Clarke humoriste ont exceptionnellement combiné leur inspiration, ce qui donne une histoire plutôt unique en son genre, et qui mérite d'être marquée d'une pierre blanche.*

P. H.

NUL ne se rappelait à quel moment la tribu avait commencé son long voyage. Les grandes plaines ondulées qui avaient constitué son premier habitat n'étaient plus maintenant qu'un rêve à demi oublié.

Durant de nombreuses années, Shann et son peuple avaient fui à travers un pays jalonné de collines basses et de lacs scintillants, et maintenant les montagnes se dressaient devant eux. Quand viendrait l'été, ils les franchiraient pour atteindre les terres du sud. Il n'y avait guère de temps à perdre. La terreur blanche qui était venue des pôles, réduisant les continents en poussière et gelant l'air devant elle, était à moins d'un jour de marche derrière eux.

Shann se demanda si les glaciers seraient capables d'escalader les montagnes et, dans le fond de son cœur, il osa allumer une petite flamme d'espérance. Les montagnes pouvaient s'avérer constituer une barrière infranchissable contre laquelle la glace impitoyable viendrait battre en vain. Dans les terres du sud dont parlaient les légendes, peut-être son peuple pourrait-il en définitive trouver refuge.

La découverte d'un col par lequel la tribu et les bêtes pourraient passer demanda des semaines. Quand vint le milieu de l'été, ils campaient dans une vallée isolée où l'air était raréfié et au-dessus de laquelle les étoiles luisaient avec une brillance que personne n'avait jamais vue auparavant.

L'été touchait à sa fin lorsque Shann, en compagnie de ses deux fils, partit en exploration vers le sommet des montagnes. Durant trois jours, ils grimpèrent, et pendant trois nuits dormirent comme ils le purent sur les rocs glacés. Et, le quatrième matin, ils se retrouvèrent avec seulement devant eux une pente douce que surmontait un tumulus de pierres grises, construit des siècles auparavant par d'autres migrateurs.

Alors qu'ils s'approchaient de la petite pyramide de pierres, Shann se sentit saisi par un tremblement qui n'était pas dû au froid. Nul ne dit mot, car trop de choses importantes étaient en jeu. Dans un moment, ils sauraient si leurs espoirs avaient été déçus.

A l'est et à l'ouest, la chaîne de montagnes s'incurvait pour embrasser la plaine située en contrebas. Plus loin dans le sud s'étalait une immense étendue doucement vallonnée, coupée par une large rivière qui serpentait à travers elle, formant des boucles énormes. C'était une terre fertile, une terre dans laquelle la tribu pourrait faire pousser les plantes nécessaires à sa subsistance, sans crainte d'être obligée de fuir avant que vienne le temps de la récolte.

C'est alors que Shann porta son regard plus loin vers le sud, et il y lut son destin, la condamnation de tous ses espoirs. Car là-bas, au bord du monde, scintillait cette lumière mortelle qu'il voyait depuis si longtemps dans le nord — l'étincellement de la glace en dessous de l'horizon.

Il n'y avait pas de possibilité de fuite vers l'avant. Pendant toutes ces années de migration, les glaciers du sud avaient avancé à leur rencontre. Bientôt, inexorablement, ils seraient écrasés entre les deux murs mouvants de glace.

Les glaciers du sud n'atteignirent les montagnes qu'une génération plus tard. Et, quand vint le dernier été, les fils de Shann transportèrent les trésors sacrés de la tribu jusqu'au tumulus qui dominait la plaine. La glace, qui autrefois étincelait à l'horizon, s'étalait maintenant jusqu'au pied des montagnes. Au printemps suivant, elle viendrait s'écraser contre la base des premiers pics.

Personne ne comprenait plus maintenant la signification des trésors. Ils venaient d'un passé trop lointain pour être compréhensibles à un homme vivant. Leur origine se perdait dans les brumes qui enveloppaient l'âge d'or, tout comme la façon dont ils étaient parvenus jusqu'à cette tribu errante. C'était une histoire qui ne serait plus jamais racontée. L'histoire d'une civilisation qui était passée au-delà du souvenir des hommes.

Jusqu'à une certaine époque, ces pitoyables reliques avaient été conservées précieusement pour quelque bonne raison ; maintenant elles étaient devenues sacrées, en raison même de leur manque de signification. Le texte des vieux livres s'était estompé, mais la plupart des lettres étaient encore visibles — inutilement car depuis bien longtemps personne n'était plus en mesure de les déchiffrer. Et de nombreuses générations s'étaient succédé depuis que des hommes avaient eu l'usage d'une table de logarithmes à sept chiffres, d'un atlas du monde et de la partition de la Septième Symphonie de Sibelius, imprimée, si l'on en croyait la page de garde, par H. K. Chu et Fils, dans la ville de Pékin, en l'an 2371.

Les vieux livres, manipulés avec vénération, furent placés dans une petite crypte que l'on aménagea dans le tumulus. Suivit un assortissement d'objets disparates — des pièces d'or et de platine, un fragment de lentille de téléobjectif, une montre, une lampe à lumière froide, un microphone, la tête de coupe d'un rasoir électrique, quelques lampes radio miniatures — toutes les épaves qu'avait

laissé derrière elle, au moment de son reflux, la grande marée qui avait emporté la civilisation.

Tous ces trésors furent soigneusement rangés à leur emplacement de repos, et l'on y ajouta trois reliques supplémentaires — les plus sacrées car les plus dépourvues de signification.

La première était un objet de métal étrangement façonné, dont la coloration indiquait qu'il avait été soumis à une chaleur intense. C'était à sa manière le plus pathétique de ces symboles du passé, car il témoignait de la plus grande œuvre de l'homme et parlait du futur qu'il aurait pu connaître. Le bloc d'acajou auquel l'objet de métal était fixé comportait une plaque d'argent sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

Dispositif d'allumage auxiliaire du réacteur tribord de l'astronef Terre-Lune « Morning Star », an 1985

Vint ensuite un autre miracle de l'ancienne science — une sphère de plastique transparent dans laquelle étaient enchâssées d'étranges pièces métalliques. A son centre se trouvait une minuscule capsule contenant un radioélément de synthèse, entouré par des écrans de conversion qui faisaient dévier son rayonnement bien au-delà du spectre. Aussi longtemps que le radioélément demeurerait actif, la sphère constituerait un minuscule transmetteur radio émettant un signal dans toutes les directions. Quelques-unes seulement de ces sphères avaient été réalisées : elles étaient destinées à être lancées dans l'espace et à devenir des satellites artificiels balisant les orbites des astéroïdes. Mais l'homme n'avait jamais atteint la ceinture d'astéroïdes, et les balises étaient demeurées inutilisées.

Le dernier objet était un récipient métallique circulaire et plat, d'assez grande surface et d'épaisseur réduite. Il était hermétiquement clos, et son contenu bougeait lorsqu'on le secouait. Une tradition de la tribu voulait qu'un grand désastre s'ensuivrait si quelqu'un s'avisait de l'ouvrir, et personne ne savait qu'il recélait une des grandes réalisations artistiques ayant vu le jour mille ans auparavant.

Quand tout eut été soigneusement rangé, les deux hommes obstruèrent les ouvertures de la crypte avec de lourdes pierres, puis ils redescendirent lentement le flanc de la montagne. Même touchant à sa fin, l'homme avait eu une pensée pour le futur et tenté de sauvegarder quelque vestige pour la postérité.

Cet hiver-là, les grandes vagues de glace donnèrent leur premier assaut aux montagnes, attaquant à la fois du nord et du sud. Les premiers pics furent submergés dès la première attaque, et les glaciers les réduisirent en poussière. Mais les hautes montagnes tinrent bon et, quand vint l'été, la marée de glace se retira légèrement, pour un temps.

Et ainsi, hiver après hiver, le combat de titans se poursuivit, remplissant l'air d'un tumulte fait du grondement des avalanches, de l'éclatement des rochers, des explosions de la glace volant en éclats. Jamais une guerre de l'homme n'avait été aussi féroce et aussi destructrice.

Puis, un beau jour, les vagues de la marée de glace commencèrent à s'apaiser et à se stabiliser au niveau des cols et des hautes vallées qu'elles avaient conquis. Il leur serait désormais impossible de subjuguer totalement la montagne — le match était nul. Les glaciers avaient rencontré un adversaire de force égale, mais leur défaite était trop tardive pour être d'une quelconque utilité à l'Homme.

Des siècles lentement s'écoulèrent, puis quelque chose advint — quelque chose qui doit survenir au moins une fois dans chaque monde de l'univers, quels que puissent être son isolement et son éloignement.

Le vaisseau venant de Vénus atteignit la Terre cinq mille ans trop tard, mais cela, son équipage l'ignorait — bien qu'à des millions de kilomètres de là des télescopes eussent enregistré le vaste linceul de glace qui avait fait de la planète le plus brillant objet céleste, immédiatement après le Soleil.

Çà et là, l'étincelant linceul était marqué de taches noires qui révélaient la présence de montagnes en partie englouties. C'était tout. Les vastes océans, les plaines et les forêts, les déserts et les lacs, tout ce qui avait été le monde de l'homme était noyé sous la glace, peut-être à jamais.

Le vaisseau s'approcha de la Terre et se stabilisa sur orbite à mille cinq cents kilomètres de distance. Il tourna ainsi pendant cinq jours, tandis que des caméras enregistraient tout ce qui restait à voir et que des centaines d'instruments réunissaient un lot d'informations qui procureraient aux savants vénusiens du travail pour plusieurs années.

Un atterrissage n'était pas envisagé, car il semblait de peu d'utili-

té. Mais, le sixième jour, quelque chose se produisit. Un capteur panoramique, poussé à la limite de l'amplification, détecta le faible rayonnement émis par la balise vieille de cinq mille ans. Durant tous ces siècles, elle avait inlassablement lancé son signal, qui s'affaiblissait à mesure que son cœur perdait de sa radioactivité.

Le capteur se bloqua sur la fréquence de la balise et, dans la salle de contrôle du vaisseau, une sonnerie résonna pour attirer l'attention. Un peu plus tard, l'engin spatial quitta son orbite et plongea vers la planète, en direction d'une chaîne de montagnes qui se dressait toujours fièrement au-dessus de la mer de glace, et dont le plus haut sommet était surmonté d'un tumulus de pierres grises que les siècles avaient à peine érodées.

Le grand disque du Soleil étincelait férocement dans le ciel pur de Vénus — un ciel depuis longtemps débarrassé des nuages qui autrefois enfermaient complètement la planète. Le phénomène qui avait provoqué la modification des radiations solaires avait anéanti une civilisation mais avait donné naissance à une autre. Moins de cinq mille ans auparavant, les habitants à demi sauvages de Vénus avaient vu le Soleil et les étoiles pour la première fois. Comme sur la Terre, la première science avait été l'astronomie, et sur ce monde chaud et riche que l'homme n'avait jamais vu, les progrès de la civilisation avaient été incroyablement rapides.

Peut-être les Vénusiens avaient-ils eu de la chance — ils n'avaient jamais connu l'âge des ténèbres qui avait tenu l'homme enchaîné durant mille ans. Il en était résulté que, évitant un long détour à travers la chimie et la mécanique, ils avaient établi directement les lois plus fondamentales de la physique des radiations. Durant le laps de temps que l'homme avait mis pour passer des pyramides à la propulsion des astronefs, les Vénusiens étaient passés de la découverte de l'agriculture aux lois de l'antigravitation — l'ultime secret que l'homme n'avait jamais découvert.

L'océan chaud qui renfermait toujours la majeure partie des créatures vivantes de la jeune planète roulait nonchalamment ses vagues sur le sable du rivage. Ce continent était si neuf que ce sable était grossier et graveleux. La mer n'avait pas encore eu le temps de l'user pour lui enlever ses aspérités.

Les savants étaient étalés au bord de la plage, leurs merveilleux corps de reptiles à demi immergés luisant sous les feux du soleil. Les plus grands cerveaux de Vénus se trouvaient réunis là, venant

de toutes les îles de la planète. Ils ignoraient encore ce dont on allait leur parler, si ce n'est que cela avait trait à la troisième planète et à la race mystérieuse qui la peuplait avant l'invasion de la glace.

L'historien se tenait sur la terre ferme, car les instruments dont il avait l'intention de se servir ne supportaient pas le contact de l'eau. Près de lui était disposé un instrument volumineux qui attirait les regards curieux de ses collègues. Il s'agissait de toute évidence d'un appareil d'optique, car un dispositif à lentilles était braqué vers un écran de matière blanche disposé à une dizaine de mètres de là.

L'historien prit la parole. Brièvement, il récapitula le peu de choses qui avaient été découvertes sur la troisième plaète et sur ses habitants. Il mentionna les siècles de recherches infructueuses faites en vue d'interpréter le langage écrit du peuple de la Terre. La planète avait été habitée par une race possédant de grandes capacités techniques. Cela au moins était prouvé par les quelques éléments de machines qui avaient été découverts dans le tumulus érigé au sommet des montagnes.

— « Nous ignorons la raison pour laquelle une civilisation si avancée a disparu, » poursuivit-il. « Il est presque certain qu'elle disposait de connaissances suffisantes pour pouvoir survivre à un âge glaciaire. Il doit y avoir eu un facteur dont nous ignorons tout. Il est possible que ce facteur ait été la maladie ou la dégénérescence raciale. Il a même été suggéré que des conflits tribaux, analogues à ceux qui ont sévi parmi notre propre espèce aux temps préhistoriques, ont pu continuer sur la troisième planète après l'avènement de la technologie.

» Certains philosophes avancent que la connaissance de la mécanique n'implique pas nécessairement un haut degré de civilisation, et qu'il est théoriquement possible que des guerres éclatent dans une société qui possède la force mécanique, la maîtrise de l'air et même la radio. Une telle conception est étrangère à notre mode de pensée, mais nous devons admettre la possibilité de tels faits. Cela offre l'avantage de pouvoir expliquer le déclin de la race disparue.

» Il était admis jusqu'à présent que nous ne saurions jamais rien de l'aspect physique des créatures qui peuplaient la troisième planète. Durant des siècles, nos artistes ont peint des scènes du monde mort, le peuplant de toutes sortes d'êtres fantastiques. La plupart de ces créations nous ressemblaient plus ou moins, bien qu'il ait souvent été remarqué que, si *nous* sommes des repti-

les, il ne s'ensuit pas nécessairement que toute vie intelligente doive être reptilienne.

» Nous connaissons maintenant la réponse à l'un des problèmes les plus déconcertants de l'histoire. Après une centaine d'années de recherches, nous avons enfin réussi à découvrir la forme exacte et la nature de la vie des êtres constituant le groupe dominant de la troisième planète. »

Un murmure d'étonnement parcourut l'aréopage de savants. Certains d'entre eux furent tellement frappés de surprise qu'ils s'immergèrent pendant quelques instants dans le confort de l'océan, comme tous les Vénusiens sont enclins à le faire aux moments de tension. L'historien attendit que ses collègues reparaissent et reviennent s'installer sur l'élément solide qu'ils détestaient tant. Lui-même était parfaitement à l'aise, car il s'était placé à un endroit où les embruns humidifiaient continuellement son corps. Grâce à cette aspersion, il pouvait demeurer des heures entières sur la terre ferme sans avoir à se replonger dans l'océan.

L'excitation s'apaisa lentement, et le conférencier reprit le fil de son discours :

« L'un des objets les plus énigmatiques découverts sur la troisième planète était un récipient métallique plat, qui contenait une grande longueur de matière plastique transparente, perforée sur les bords et roulée en bobine. Cette bande plastique paraissait au premier abord tout à fait banale, mais un examen à l'aide du nouveau microscope subélectronique démontra qu'il n'en était rien. Tout au long de la bande plastique, indécelables à l'œil nu mais parfaitement visibles sous un rayonnement correct, il y avait une succession de minuscules images — littéralement des milliers. On pense qu'elles avaient été imprimées sur le plastique grâce à un procédé chimique et qu'elles avaient pâli sous l'effet du temps.

» Ces images constituent de toute évidence une représentation de la vie telle qu'elle était sur la troisième planète à l'apogée de sa civilisation. Elles ne sont pas indépendantes les unes des autres : les images consécutives sont presque identiques et ne diffèrent que dans le détail du mouvement. Le but d'un tel enregistrement est évident. Il est simplement nécessaire de projeter les images en succession rapide pour créer l'illusion d'un mouvement continu. Nous avons créé un appareil capable d'assurer cette projection, et j'ai ici une copie fidèle de la bande plastique porte-images originale.

» Les scènes dont vous allez maintenant être témoins vont vous ramener à des milliers d'années en arrière, aux grands jours de

notre planète sœur. Elles montrent une civilisation complexe, dont nous pouvons seulement comprendre confusément un certain nombre d'activités. La vie sur la troisième planète semble avoir été très violente et énergique, et presque tout ce que vous allez voir est déconcertant.

» Il est clair que la planète était peuplée d'un certain nombre d'espèces différentes, dont aucune n'était reptilienne. C'est un coup porté à notre orgueil, mais c'est une conclusion qui ne souffre pas de discussion. Le type dominant semble avoir été un bipède à deux bras. Il se tenait verticalement et se couvrait le corps avec une matière souple, sans doute afin de se protéger du froid, étant donné que, même avant l'âge glaciaire, la température sur la planète était beaucoup plus basse que celle qui règne sur notre propre monde. Mais je ne vais pas mettre votre patience à l'épreuve plus longtemps. Vous allez voir maintenant l'enregistrement dont je vous ai parlé. »

Un faisceau lumineux jaillit du projecteur, et un léger ronronnement se fit entendre. Sur l'écran apparurent des centaines d'êtres étranges, plutôt tressautants, qui se déplaçaient en tous sens. L'image s'agrandit pour cadrer une des créatures, et les savants purent vérifier l'exactitude de la description de l'historien.

L'être possédait deux yeux, plutôt rapprochés l'un de l'autre, mais l'utilité de ses autres attributs faciaux était plutôt difficile à déterminer. Il avait un large orifice à la partie inférieure de la tête, qui s'ouvrait et se refermait continuellement. Il était possible que cela eût un rapport quelconque avec son rythme respiratoire.

Fascinés, les savants regardèrent la créature, qui se trouvait engagée dans une série d'aventures fantastiques. Il y eut un combat d'une incroyable violence, au cours duquel elle se trouva opposée à un autre être, légèrement différent. Il semblait certain que tous deux allaient s'entretuer ; pourtant, quand la bataille fut terminée, ni l'un ni l'autre ne semblait s'en porter plus mal.

Ensuite, il y eut une furieuse randonnée sur des kilomètres et des kilomètres de route, à bord d'un engin mécanique à quatre roues capable d'extraordinaires performances. La course s'acheva au milieu d'une ville littéralement encombrée de véhicules circulant en tous sens, avec des accélérations à couper le souffle. Nul ne fut surpris lorsque deux machines se heurtèrent de plein fouet, avec des résultats dévastateurs.

Après quoi, les événements devinrent encore plus compliqués. Chacun maintenant se rendait compte que de nombreuses années de recherches seraient nécessaires pour analyser et comprendre

tout ce qui s'était passé. Il était également évident que l'enregistrement était une œuvre d'art quelque peu stylisée, plutôt qu'une représentation fidèle de la vie telle qu'elle existait réellement sur la troisième planète.

Lorsque la bobine arriva à sa fin, la plupart des savants se trouvaient dans un état voisin de l'ahurissement. Il y eut encore une séquence trépidante, dans laquelle la créature qui avait été le personnage principal se trouvait au centre d'une épouvantable catastrophe. Enfin, l'image se contracta pour former un cercle, centré sur la tête de la créature.

La vision ultime fut un agrandissement de sa face, laquelle exprimait visiblement quelque puissante émotion. Mais il était impossible de déterminer s'il s'agissait de colère, de douleur, de défiance, de résignation ou de quelque autre sentiment. L'image s'évanouit. Pendant un moment quelques lettres apparurent sur l'écran, puis il n'y eut plus rien.

Durant plusieurs minutes, un silence absolu régna sur la plage, à peine troublé par le léger clapotis des vagues sur le sable. Les savants étaient trop stupéfaits pour parler. La vision éphémère de ce qu'avait été la civilisation sur la Terre avait eu un effet écrasant sur leurs esprits. Puis de petits groupes se formèrent et les savants se mirent à parler ensemble, d'abord par murmures, puis de plus en plus fort à mesure qu'ils prenaient conscience des implications de ce qu'ils avaient vu. L'historien alors réclama leur attention et s'adressa à nouveau à l'assemblée.

« Nous sommes maintenant en train d'établir un vaste programme de recherches en vue d'extraire de ce document toutes les connaissances valables. Des milliers de copies vont être exécutées, qui seront confiées à tous nos chercheurs. Vous avez dû apprécier tous les problèmes que ces images sous-entendent. Les psychologues en particulier, qui sont chargés de les étudier, vont se trouver en face d'une tâche immense.

» Mais je ne doute pas que la réussite soit au bout de nos efforts. Dans une génération d'ici, qui sait ce que nous aurons appris sur cette race merveilleuse ? Avant de nous séparer, regardons encore une fois nos cousins éloignés, dont la sagesse a peut-être dépassé la nôtre mais qui ont laissé derrière eux si peu de vestiges. »

La bobine se déroula à nouveau et, une fois de plus, l'image finale emplit tout l'écran — fixe cette fois, car le projecteur avait été arrêté. Avec quelque chose qui ressemblait à de la crainte, les savants regardèrent l'image figée du passé, tandis que le petit

bipède leur retournait leur regard avec son expression coléreuse et arrogante.

Durant tous les siècles à venir, il symboliserait la race humaine. Les psychologues de Vénus analyseraient ses actions et étudieraient chacun de ses mouvements jusqu'à ce qu'ils puissent reconstituer le cheminement de sa pensée. On consacrerait à ce problème des milliers de l i v r e s, et des théories philosophiques compliquées seraient formulées pour définir et expliquer son comportement.

Mais tout ce travail et toutes ces recherches seraient accomplis en vain. Peut-être était-ce en pensant à l'interminable quête inutile qu'allaient mener les savants de Vénus que le petit personnage de l'écran, fier et solitaire, souriait sardoniquement.

Il garderait son secret aussi longtemps que durerait l'univers, car personne ne serait jamais en mesure de déchiffrer le langage écrit de la Terre — perdu pour toujours. Des milliers de fois, dans les temps à venir, ces quelques derniers mots s'étaleraient sur les écrans, et personne ne comprendrait jamais leur signification :

Une production Walt Disney

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : History lesson.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)**

L'Aube Enclavée : SF, fantastique. Au sommaire du n° 1 : G. Torck, W. Gillings, J.C. de Repper, J.P. Andrevon, ilustrations de E. Jones, etc. Le n° : 5 F. S'adresser à Henry-Luc Planchat, 11 rue Bel-Air, 57 METZ.

A VENDRE C.L.A. : *Fondation, Armureries d'Isher, Demain les chiens, Nuit du jugement, Livre des robots, Empire de l'atome, Histoire du Futur,* tomes 1 et 2, *A rebrousse-temps, Au cœur de la Terre, Formidable événement,* au plus offrant LA ROBOTHEQUE, 4 rue Dalpozzo, 06. NICE, tél. 87-71-24. Science-fiction, fantastique, bandes dessinées. Notre catalogue occasion vient de paraître, envoi sur demande. Acceptons liste de recherches.

VENDRAIS collections : *Fiction* 1 à 207, *Fiction spécial* 1 à 17, *Planète* 1 à 41 *Plexus* 1 à 16. Faire offre à M. BEROUD, 11 rue Chanez, Paris 16e.

Cahier de littérature fantastique et de science-fiction, *Lunatique* compte maintenant plus de 7 ans d'existence. Pour vous procurer le n° 60 qui vient de paraître, écrire ou tél. à Jacqueline OSTERRATH, 11 rue Edmond-Roger, Paris 15e, 532.37.33.

VENDS au plus offrant collection complète *Fleuve Noir Anticipation* 1 à 425. *Planète* 1 à 39 et 41. Ecrire à FICTION, n° 28.715.
ACHETERAIS *Planète* n° 1 ou échangerais contre *Tour St-Jacques,* numéro sur la sorcellerie. Ecrire M. PERON, rue de la Barrière, 36 ISSOUDUN.

VENDS C.L.A. *La nuit du jugement, L'empire de l'atome* ; RF 10 ; *Fiction spécial* 2 5, 6, 7, 11 ; B.D. Losfeld : *Saga de Xam, Epoxy, Lone Sloane, Jodelle, Pravda, Scarlett Dream, Barbarella, L'Etrange voyage de Beryl, Marquez ;* anthologies *Planète :* Bandes Dessinées, Rêve, Sourire, Rire, Amour, Erotisme. Etat neuf TRAN, 7 rue de l'Ecole Polytechnique, PARIS 5e.

LYON : « CADENCE », 6 rue du Palais de Justice, Vieux-Lyon, rayon S.F. fantastique, B.D., neuf et occasion, achat livres et revues.

Collectionneurs, échangez deux pour un tous les numéros introuvables d'*Anticipation - Fleuve Noir, Rayon Fantastique, Fiction,* etc. Recherche pour achat ou échange illustrés et livres enfants avant-guerre. M. FOURNIER, 38 rue de la Sablière, PARIS 14e.

VENDS, prix modéré : S.F., bandes dessinées, populaires, fantastique, épouvante. Liste contre timbre : M. J. SABY CREPS, 63 CHATEL-GUYON.

ACHAT-VENTE : Science-fiction, fantastique, bandes dessinées de toutes époques. Acceptons listes de recherches, vente par correspondance. Librairie « LA SPHERE », 14 rue Fagon, PARIS 13e. Ouvert tous les jours sauf le dimanche de 14 h à 20 h. Tél. 331-17-42.

VENDS au plus offrant nos 5 et 11 du C.L.A. (Moore, van Vogt) + de nombreux fantastiques. Liste sur demande : Ph. LACRAMPE, 5 allée Victor-Hugo, 92 CHATENAY, tél. MIC. 28-80.

RECHERCHE œuvres Sax Rohmer langue anglaise (Fu-Manchu, Sumuru, etc.) ou adresse librairie anglaise pouvant les procurer. R. CASTEL, 8 rue St-Exupéry, 11 CARCASSONNE.

ANAGROM. Dessins fantastiques de Marie-Jeanne Noël, Jacques Noël et Maxime Préaud. (27/5/44), 12 pl. dans une pochette illustrée, 30 F. ANAGROM, 14 rue Henri-Golaudin, 92 CLAMART.

JOANNA RUSS

Initiation

Joanna Russ — qui a déjà paru épisodiquement dans Fiction *— est actuellement un des auteurs dont on parle aux U.S.A., dans la tendance moderne de la SF. Son premier roman,* Picnic on paradise, *a été couronné en 1969 par un Nebula Award. Son second,* And chaos died, *paru l'an dernier, a été salué par la critique pour son originalité. C'est précisément de ce dernier roman, dont il constitue les premiers chapitres, qu'est issu le texte qu'on va lire. Fondamentalement,* And chaos died *se présente comme une histoire de télépathe. Son héros, Jai Vedh (un homosexuel), se retrouve naufragé avec son compagnon, un capitaine d'astronef dépeint de façon caricaturale, sur une planète dont* tous *les habitants ont des pouvoirs parapsychiques et pratiquent des facultés telles que la téléportation et la lévitation. La découverte de cette société par Jai Vedh, sa lente compréhension du phénomène télépathique, son inclination envers une native de la planète qui lui révèle l'hétérosexualité : tels sont les principaux thèmes de la première partie du roman. Par la suite on verra Jai Vedh, ayant acquis à son tour les mêmes pouvoirs, revenir sur sa Terre natale écrasée par le surpeuplement et étudier la société de ses semblables à la lumière de ses nouvelles facultés, qui lui donnent la connaissance intime et totale des êtres. On a pu dire que ce livre contenait une nouvelle approche du thème de la télépathie, le plus souvent utilisé en SF comme* gimmick *d'usage commode, alors qu'ici au contraire le phénomène est décrit de l'intérieur.*

A. D.

1

Il s'appelait Jai Vedh.

Il y avait eu un lointain ancêtre indien dans la famille, mais on ne l'aurait pas dit : il était blond, les yeux bleus, barbe d'argent bruni. C'était un homme acharné, tranquille, cultivé, le verbe courtois. Il était encore jeune quand ses affaires exigèrent qu'il parte en voyage, et pour la première fois de sa vie il quitta la surface de la vieille Terre pour s'enfoncer dans le vide, un vide plus impitoyable que celui de n'importe quelle machine.

Le troisième jour, seul parmi trois mille cinq cents personnes, il sentit le vide en lui-même, comme le spot d'un diagramme qui fait vaciller les lumières, les fait monter et descendre, trembloter ou tracer une courbe mourante au bas de la page, un vide que les puissantes parois de sa poitrine rompues à la nage, à la marche, à la lutte, aux empoignades du lit contenaient à grand-peine. Il le supporta : ce n'était pas une sensation nouvelle. Le dix-septième jour, cela empira. Il sentait les gens s'affronter à travers les cloisons. Le dix-neuvième jour, il se jeta contre un hublot. On le conduisit à l'infirmerie où on le bourra de calmants, et on lui dit que l'espace entre les étoiles était rempli de lumière, rempli de matière, un atome au mètre cube, et que somme toute ce n'était pas un endroit si désagréable. Il débordait de sérénité. Le vide extérieur était digne de confiance.

Puis le vaisseau explosa.

Il était couché sur le dos, un genou replié. Il contemplait la paroi d'un abîme de broussailles et d'herbes enchevêtrées. Quelqu'un le soutenait.

— « Lâche ! » dit une voix de femme. Quelqu'un lui souleva la tête.

— « Venez, » dit une autre voix. « Allez ! Je vous ai tiré d'affaire. » Il se tourna et vit une figure qui était probablement celle du capitaine, car il avait remarqué quelque part dans un lointain passé cette tête idiote surmontant quelque chose de tout aussi idiot...

— « ... seul, » dit Jai Vedh.

— « Allons ! Venez ! »

L'individu le secoua.

« Vous êtes bourré jusqu'aux yeux de cette saloperie, » dit le capitaine. Il aida Jai à se mettre sur pied et le remorqua en décrivant un cercle, transpirant sous son poids. Il n'y avait qu'eux deux.

— « Quelqu'un d'autre m'a appelé, » murmura Jai. Il s'arrêta, mal assuré sur ses jambes. Mais il tenait dessus. Des arbres cernant un lac, un sentier, des collines à gauche. « Où est l'engin dans lequel nous nous sommes échappés ? Où sommes-nous ? »

— « Au sol, » répondit le capitaine. « Et nous pouvons rester là jusqu'au jour où nous mourrons de vieillesse. Le moteur s'est éparpillé dans les bois. En avant ! » Et il ajouta entre ses dents : « Satané lâche de civil ! »

Mais sa voix ne ressemblait pas à la première.

Le sentier ne menait nulle part. Il faisait le tour du lac et revenait à son point de départ. Ils le suivirent le premier jour, recommencèrent le second, firent même un nouvel essai le troisième jusqu'au moment où le capitaine déclara que ce chemin ne pouvait pas avoir été tracé par un être humain.

— « Les êtres humains ne sont pas particulièrement logiques, » fit Jai Vedh sur un ton d'excuse. Il était assis, le dos contre un arbre, le menton sur les genoux. « J'ai fabriqué bien des chemins semblables moi-même. Je suis décorateur. »

— « Un jardin d'agrément ? » s'exclama l'autre qui s'éloigna à grands pas pour explorer une fois de plus le sentier. Il réapparut une heure plus tard. Le soleil déclinant brillait à travers les arbres, le lac scintillait — traînées de lumière pâle et traits de feu.

— « C'est un travail de professionnel, » dit Jai.

— « Un lieu de culte. »

— « Calculé. Je jouerais ma vie là-dessus. »

— « C'est ce que vous êtes en train de faire, mon vieux. »

— « Je connais mon travail. »

— « Vous parlez d'un travail ! Un boulot de civil. »

— « Je gagne ma vie. Est-ce que je vous demande... »

— « Lavette ! »

Une femme surgit sur le sentier menant au lac. Elle était pieds nus. Jai, qui l'avait vue le premier, se leva précipitamment, mais le capitaine se rua en avant en poussant un rugissement. La femme attendit, s'écarta et parla :

— « Je ne vais nulle. »

Jai eut la vision de doigts feuilletant prestement des fiches, sélectionnant des mots, *oui, c'est cela...*

« Je ne vais nulle part, » dit-elle. « En galactique, n'est-ce pas ? » Elocution irréprochable. Les vocables étaient légèrement détachés. « Pardon. Je ne suis pas habituée. » Elle s'approcha de Jai, tira sur le bas de son vêtement — une courte robe brune sans manches — et d'un seul coup se laissa choir sur l'herbe où elle s'assit en tailleur. « Je n'ai absolument pas l'habitude de le parler, » enchaîna-t-elle. « C'est mon passe-temps. Vous êtes bien ajustés, hein ? »

— « En galactique ! » fit le capitaine.

(Jai pensa : *Ordinaire, brune, cheveux coupés court, effacée, juste un élément dans une foule.)*

« Ecoutez, » disait le capitaine, « je veux que vous me disiez... »

Elle posa sa main sur le bras de Jai. « Vous, j'aime la façon dont vous vous ajustez. » Sa voix monta à la fin de la phrase en un petit gazouillement comme la queue d'un oiseau. Impertinente et lisse, penchée sur lui les yeux à demi fermés, une mèche en travers de la bouche, visage qui laissait deviner le crâne et les veines battantes, tous les os emboîtés. Il ferma instantanément son esprit. « Je comprends, » dit-elle. « Oui. Vous avez raison. Venez, je vous conduis à votre machine. » Elle se releva et ajouta avec beaucoup de gravité : « Je suis désolée qu'elle soit cassée. »

Il y avait des gens tout autour de la capsule de sauvetage, assis près d'elle ou sur elle, debout dans l'herbe ou sous les arbres. Personne ne se retourna à leur arrivée, personne ne parla. Des enfants se suspendaient, la tête en bas, aux branches. Aucun ne portait de vêtements.

— « Des primitifs nus, » dit le capitaine.

Ces êtres, songea Jai, *ont les dos les plus expressifs que j'aie jamais vus.* De l'herbe s'éleva un frisson comme si quelqu'un ou quelque chose haussait les épaules sous ses vêtements, le jeune garçon barbu qui s'était juché sur la capsule, par exemple, haussant les épaules sous un blouson de cuir, une toge, une djellaba, une pèlerine, un drap, une gabardine. La femme, qui s'était précipitée à l'intérieur de la capsule, en ressortit les bras chargés de livres qu'elle laissa tomber par terre. « Savez-vous combien de temps j'ai passé là-dedans ? » demanda-t-elle avec un sourire éblouissant. « Des jours entiers. Je suis exténuée. »

— « Des jours entiers ? » s'exclama le capitaine.

Elle haussa les épaules. « Et pourquoi pas ? Et puis je suis arrivée cette nuit. C'est ce que je veux dire en parlant des jours. D'ailleurs, je ne veux pas dire des jours. Je veux dire longtemps. »

— « Les heures et les jours, ce n'est pas pareil, » fit Jai Vedh.

— « Oh ! non, ce n'est pas pareil. Vous êtes intelligent. » A nouveau, un sourire ravissant illumina ses traits. Elle s'assit dans l'herbe et commença à trier les livres sans cesser de regarder Jai dans les yeux.

— « Il semble, » dit le capitaine, « que vous ayez appris à parler... »

— « Oh ! je me suis seulement perfectionnée. Je vous ai dit que c'était mon passe-temps, » ajouta-t-elle en plongeant dans les volumes. « Ma distraction. Je suis médecin. » Avec un sourire bizarre, elle posa son regard sur un livre en particulier avant de le jeter sur l'une des piles. Puis elle prit l'autre tas dans ses bras et lança : « Tsung-ka ! »

Aussitôt, un groupe d'enfants (leur arrivée fut si soudaine qu'ils auraient pu tout aussi bien être tombés des arbres) se saisit des ouvrages et s'égailla dans toutes les directions. Elle ramassa dans l'herbe — une herbe qui n'était pas exactement verte — un livre recouvert de feuilles d'automne, feuilles tombées, feuilles en forme de cœur semblables à des feuilles d'ailante mais curieusement mouchetées de rouge et de violet. Elle ramassa donc le livre, chassa les feuilles et en tourna les pages d'un air pensif.

« C'est une grammaire, » murmura-t-elle. « Etrange. Je me demande pourquoi elle était avec les autres. En tout cas, c'est amusant, n'est-ce pas ? Je crois que nous apprendrons cette langue à tout le monde. »

— « Qui entendez-vous par *nous* ? » demanda Jai d'une voix crispée avant que le capitaine ait le temps de parler.

— « Tout le monde, » répondit-elle avec étonnement. « Qui voulez-vous d'autre ? »

— « Naturellement, vous avez plusieurs exemplaires de ce livre ? »

— « Mais non. »

— « Alors, vous allez le reproduire ? »

— « Non... bien sûr que non, » répliqua-t-elle en reculant. « Ce n'est pas possible. Nous n'avons pas d'outillage. »

— « Dans ce cas, vous ne pouvez pas enseigner cette langue à tout le monde, n'est-ce pas ? Juste à quelques-uns, parce que vous ne disposez que d'un seul ouvrage pour la leur apprendre. »

— « Euh... oui. C'est parfaitement logique. »

— « Et pourtant, vous l'enseignerez à tout le monde ? »

— « Ah non... » Soudain elle laissa choir le livre, ajouta sans aucun à-propos : « Il va pleuvoir, » s'éloigna en courant, contourna le module de fuite et disparut dans la forêt.

— « Mais, au nom de Tout et du Reste, qu'est-ce qui se passe ? » s'écria le capitaine.

— « Tout et le reste. » Jai Vedh se laissa tomber à terre et enfouit sa tête dans ses mains.

— « Des livres ! » reprit l'autre sur un ton un peu plus assuré. « Des livres au lieu de bandes enregistrées ! Il ne pouvait pas y en avoir trente-six dans la bibliothèque du vaisseau, c'est quelque chose de beaucoup trop rare. Qui a mis de véritables livres dans une capsule de sauvetage ? »

— « La même personne qui nous y a mis, vous et moi. »

— « Quelqu'un du vaisseau ? » s'exclama le capitaine.

— « Non. Si. Quelqu'un ici, quelqu'un là-bas. La planète elle-même. Cette femme. Je ne sais pas encore qui dirige qui. »

— « Vous êtes fou, » rétorqua le capitaine sans aucune nécessité. Il grimpa dans la capsule dont il ne tarda pas à ressortir pour annoncer : « Il n'y a rien d'autre. Les suspentes, les moteurs, les drogues habituelles. Des vivres. »

— « Est-ce qu'on peut l'utiliser ? »

— « Non, la coque est fracturée. Béante. »

— « L'air fuirait ? »

— « C'est un euphémisme. Il n'y a qu'une seule chose qui ferme hermétiquement : la porte. »

— « Eh bien, je vais vivre derrière cette porte hermétique, » déclara Jai. « Et je vous suggère d'en faire autant. »

— « Vous êtes vraiment fou, » répéta le capitaine avec solennité.

— « Jetez donc un coup d'œil à ce livre, mon cher ami qui êtes si sûr de vous, » dit Jai en désignant l'herbe du doigt. « Vous pouvez même le prendre. En premier lieu, ce n'est pas une grammaire galactique mais une grammaire chinoise. Et, en second lieu, il ne s'agit pas du chinois moderne ni même des différents alphabets intermédiaires. C'est le vieux chinois mandarin — un demi-million de symboles distincts. Voilà ce que notre petite sauvageonne a identifié comme étant une grammaire à l'instant où elle l'a eue en main. Voilà ce qui est si « amusant » et ce que

tout le monde va apprendre. Ce livre est à moi. Je l'ai emmené dans mes bagages personnels. Il m'a fallu six mois pour déchiffrer le titre. Il n'y a pas un mot de galactique dedans. Rien que du chinois mandarin. »

Ce fut le capitaine qui verrouilla la porte.

Ils étaient allongés côte à côte, chacun sur sa couchette, baignant dans la lumière blanche et phosphorescente qui les environnait depuis leur naissance. Il était difficile de se tenir debout dans l'habitacle. Jai voyait le profil du capitaine qui se détachait sur l'unique et petite fenêtre. Il songeait paresseusement. *Je voudrais savoir quel effet cela fait d'être un homme qui aime une femme.*

Le capitaine remua.

Même avec ce morceau de bœuf mort en boîte, je sais quel effet ça fait d'être une femme qui veut un homme. Vicieusement, avec méchanceté ! Je pourrais le manipuler comme un jouet. A fond, sans ménagements, cinq secondes d'embrasement — et puis se retourner en sueur, se repaître à jamais du regard humilié du pauvre bougre.

— « Je peux avoir une cigarette ? » demanda le capitaine.

Si cela en valait la peine.

« Dénicotinisée ? » ajouta le capitaine en se mettant brusquement sur son séant.

— « Oui, si vous l'allumez à la mienne, » répondit Jai Vedh. Les deux hommes, genoux contre genoux, approchèrent leurs cigarettes l'une de l'autre.

— « Saleté de capsule, » grommela le capitaine.

— « Du calme. » *Je ne vais pas commettre d'agression contre ta personne, abruti.*

— « Je sors. » Le capitaine se leva, plié en deux pour ne pas heurter le plafond, se rassit, se prit la tête dans les mains et s'allongea à nouveau.

— « Je ne vous toucherai pas, » dit Jai d'une voix lasse. « Même pendant votre sommeil. »

Il ferma les yeux et vit apparaître devant lui sous les lumières fluorescentes un long cortège de femmes, toutes nues et toutes mal conformées — si frêles qu'on leur eût fait mal rien qu'en les effleurant, si fortes qu'elles étaient capables de vous tuer. Elles s'élevaient vers lui en flottant et éclataient contre son ventre

comme des ballons qui crèvent. Blêmes. Perfides. Monstrueuses. Ineptes.

Le tonnerre grondait à l'extérieur.

— « Je ne peux pas... » dit tout à coup le capitaine d'une voix presque inaudible, s'adressant à la cloison.

— « Vous ne pouvez pas quoi ? »

— « Silence, vous ! »

— « Rester là ? »

— « Je peux y rester seul, » balbutia le capitaine. « Je peux vous flanquer dehors. »

— « Essayez. »

— « Ecoutez, le civil, je pèse quarante kilos de plus que vous et j'ai pas la tête molle... »

— « On s'injurie, maintenant ? »

— « Fichez le camp ! »

— « Alors, on est en colère, maintenant ? » fit Jai en se rabattant dans un coin de sa couchette, prêt à bondir.

Au moment où le capitaine se jetait sur lui pour recevoir une sandale en pleine figure, une nappe d'eau éclaboussa les parois d'acier de la bulle, les renversant l'un et l'autre tandis que l'habitacle oscillait comme un canon. Tout s'illumina au dehors. En ultraviolet. Dans l'encadrement de la porte, étincelante de phosphore ou de pluie, se dressait la femme, des plumes d'autruches sur la tête et les seins, avec aux chevilles, aux pieds et au cou quelque chose qui brillait de l'éclat du diamant. Elle prit Jai par la main et l'attira hors de la capsule. La pluie lui fouetta le visage et il glissa dans l'herbe mouillée. Le ciel s'éclaira à nouveau. Il tenta de se dégager, quelqu'un s'empara de son autre main, le forçant à avancer puis à reculer. Ils dansaient. Un éclair embrasa le firmament d'un horizon à l'autre : c'était un carnaval, un enfer, une plaine grouillant de silhouettes aux masques grotesques, aux robes flottantes. Il passait d'un groupe à l'autre. La tempête s'apaisait et les danseurs quittaient tour à tour la ronde pour se laisser choir dans l'herbe mouillée, les uns prostrés, les autres se roulant comme des chiens. Jai Vedh s'aperçut qu'il titubait en riant, étreignant la femme. Puis il se laissa glisser par terre, roula sur lui-même et s'assit. Il riait toujours. Le tonnerre s'éloignait. Au bord du lac, à moitié dans l'eau, se menait une farandole, piétinements transformant la berge en bouillie informe, démons, arbres, crânes, un personnage nu à la tête allongée. Les

danseurs avançaient lourdement sans un mot, se balançaient spasmodiquement, et repartaient pesamment en arrière. Ils avaient l'air épuisé. Ou l'air d'être morts.

Jai Vedh, presque réduit à l'impuissance par la nausée, se cacha les yeux derrière la main, se releva et, tant bien que mal, se dirigea vers la capsule. Des danseurs qui avaient abandonné la ronde gisaient sur le sol. Quelques-uns, à quatre pattes, marmonnaient dans le vide. Il y en avait deux qui jouaient aux cartes.

Jai martela la porte de l'œuf d'acier à coups de poings jusqu'au moment où il lui sembla que ses forces l'avaient déserté. Alors, le pré inondé chavira et le bruit de la pluie cessa brusquement.

Il était à l'intérieur. La literie était sèche mais encore froide. La lumière l'aveuglait. La pluie reprit son martèlement. Le capitaine, serrant les deux mains de Jai dans l'étau de la sienne, se ramassa d'un seul bond sur lui-même, face à la porte.

Une chanteuse des vieilles Folies Bergères, de la boue jusqu'aux chevilles, ses plumes d'autruches crottées et détrempées, était accotée contre le chambranle, les yeux clos, morte de fatigue. La voix aiguë, grêle et grinçante du verrou de métal s'éleva :

Pardon... Trop fatiguée. Plus facile de parler directement.

— « Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, » gémit le capitaine.

Mes excuses... attaque de front... effort trop grand pour vous... nouvel essai plus tard, la semaine prochaine... mois prochain... vous oublierez.

Déjà, les genoux de la femme ployaient sous elle.

Le verrou hurla : *Guérisseuse !*

Rectifia : *Psychiatre.*

Et la femme disparut.

Vaguement conscient de l'homme terrorisé qui lui emprisonnait les mains, Jai Vedh sombra immédiatement dans le sommeil.

2

Le lendemain matin, ils vinrent au module et le capitaine, comme si de rien n'était, échangea une poignée de main avec la jeune femme à la simple robe brune déléguée pour leur souhaiter la bienvenue. Elle était le docteur de la communauté.

— « Une colonie perdue ? » demanda le capitaine.

— « Une colonie perdue, » confirma-t-elle.

— « Combien de temps pour que l'herbe prenne cette couleur ? » s'enquit Jai Vedh (toujours sa vaine curiosité).

Elle répondit : « Des mois. »

Ils se promenèrent au-delà du lac en discutant nonchalamment de ce qui peut arriver à une colonie en l'espace de cent cinquante ans. La jeune femme avait les mains vides et les pieds nus. Elle gravit la colline en marchant sur les cailloux et les branchages, sans se soucier d'éviter les rochers. Quand ils arrivèrent devant la première cabane de pierre dominant le lac, elle fit halte pour montrer qu'il n'y avait pas de porte, rien qu'une ouverture. « A cause de la grande sécheresse du climat, » expliqua-t-elle.

A l'intérieur courait un ruisseau d'eau vive. Une écuelle de terre crue avec un liquide jaune où trempait une mèche reposait sur une pierre plate, mais l'entrée béante constituait la seule source de lumière.

« C'est une très vieille cabane. Elle appartenait à mon arrière-grand-mère. Ceci est de l'huile, » ajouta-t-elle en tendant le doigt vers le récipient. « Nous en faisons le troc. »

— « Et pour vous chauffer ? » interrogea le capitaine.

— « Il ne fait jamais froid. »

— « Jeune personne... » commença-t-il.

Elle le coupa et pivota brusquement sur elle-même pour faire face à l'ouverture par où entrait le soleil. « Je sais, je sais. Vous voulez rencontrer nos chefs. Nons n'en avons pas. Vous voulez aussi retourner à votre vaisseau pour démonter le moteur afin de fabriquer une radio à l'aide de ses pièces. Vous avez des idées triviales. Si vous attendez, nous vous apporterons le matériel avec lequel nous sommes venus. »

— « Le quoi ? »

— « Le matériel. En travaillant dur, vous pourrez reconstruire votre vaisseau en six mois au lieu d'attendre des secours jusqu'à la fin de vos jours, ce que vous trouveriez monotone, je crois. »

Jai Vedh intervint : « Et vous, vous n'avez jamais cherché à vous sauver vous-mêmes ! Vous ne le désiriez pas. Ai-je tort ? »

— « En voyant des coquilles, vous devineriez qu'il y a des œufs ! Venez ! » Ils sortirent derrière elle de la cabane et reprirent l'ascension de la colline. Son sommet était recouvert de plaques d'argile glissantes qui faisaient trébucher le capitaine.

— « Vous êtes le docteur, » fit Jai Vedh. « Est-ce que je suis malade ? »

— « Très, » répondit-elle sèchement. « Dans la tête. Tous les deux. »

— « Alors, soignez-nous, » dit Jai qui était attentif, en l'enveloppant d'un grand regard intense tandis qu'elle s'asseyait, jambes croisées, sur le tas de pierres branlantes. Elle ferma les paupières et sa tête s'affaissa sur sa poitrine. Quelques instants plus tard, elle rouvrit les yeux et se mit debout. « Je ne peux pas, » annonça-t-elle. « Ceci est la maison d'Olya. »

— « Ils sont cinglés, » déclara le capitaine. « Transes et magie noire ! »

Elle ne lui prêta aucune attention.

— « Vous entendez ? Vous êtes des décadents, » s'écria Jai qui était presque d'accord.

— « Je vous trouve grossier, » murmura-t-elle après un moment de silence. Quand ils eurent atteint la « maison d'Olya », elle le prit par le poignet et entra. « Qu'est-ce que ça veut dire, *radio ?* » lui demanda-t-elle dans un souffle.

Olya, celle qui parlait le slovène, était sortie. Comme celui qui parlait l'allemand et les frères qui parlaient le chinois. Dans la chaleur du jour, elle allait de maison en maison, leur signalant invariablement qui habitait là, et lorsqu'ils eurent constaté que toutes les cabanes dominant le lac étaient vides, ils redescendirent vers la berge et, toujours guidés par elle, escaladèrent le versant opposé de la colline. Le silence de l'après-midi était de plus en plus dense. Au loin crissait quelque chose, un insecte ou une scie. Tout en ce lieu était de taille réduite — les arbres, les sentiers, le lac lui-même. Ils avaient l'impression de regarder dans la cour du voisin. Le paysage frémissait dans la chaleur comme s'il allait disparaître.

Jai réalisa qu'il y avait un certain temps qu'il était assis à contempler ses pieds. Cette chaleur l'endormait. Il secoua la tête et perçut un bruit léger, *toink-toink,* comme un cri d'oiseau. Cela venait de l'autre rive. Rien ne bougeait. Les reflets du soleil embrasaient le lac, l'argile suintait, les maisons plaquaient leur ombre sur le sol. D'un seul coup, avec une explosion de lumière, avec un sifflement strident, le tissu de la création se déchira du ciel aux rochers. Un jeune garçon nu, âgé d'une douzaine d'années, émergea de derrière une maison. Tout en sifflant, il tapait sur une calebasse avec une pierre.

Toink-toink. Il s'immobilisa. La femme lui posa une question. Il lui répondit d'un air dénué d'expression par un mot de deux syllabes.

Elle lui en posa une autre.

Il répondit pareillement.

Une troisième.

On aurait dit que le garçon imitait un chat.

Elle se tourna vers les deux hommes. « Je regrette. Il dit qu'Olya est partie chasser quelque chose et que les frères chinois font de la poterie. Il dit que le diable est entré en chacun d'eux et les a éparpillés aux quatre coins de la terre, animés d'une rage infrangible de nouveauté dont lui seul a été exempté pour errer dans ce village désert en produisant des sons mélodieux et en écoutant le catabolisme des roches. »

— « C'est un vrai poète, » dit lourdement le capitaine.

— « Il croit en être un. Il est très caustique. Mais entrez, voulez-vous ? Il commence à faire chaud. » Tous deux se levèrent et pénétrèrent à l'intérieur de la cabane la plus proche. Des plaques d'argile miroitantes se détachaient sous leurs pas.

— « Parles-tu le galactique ? » demanda Jai au garçon.

— « Bien sûr. Cheveux noirs. Assis. Sens dessus dessous. »

Jai grimaça et fit volte-face dans l'intention de ressortir, mais des claquements secs et désordonnés retentirent derrière lui. Il se retourna et vit l'enfant qui bondissait sur les pierres branlantes, emporté par une sauvage danse de guerre, se jetant d'un côté à l'autre, la tête tressautante. Enfin, il s'arrêta et dit : « C'est Olya. »

Il se rapprocha, subitement pris de timidité, et sans le regarder caressa légèrement le bras de Jai avec le doigt en murmurant : « Tout doux, tout doux. »

— « Où sont les autres ? » demanda Jai sur un ton cassant.

Le garçon parut embarrassé.

« Si tu cherches à nous jouer un tour, par Dieu, tu le regretteras ! » Il fit un pas en avant accompagné d'un geste qu'il espérait menaçant. Le gamin, dont les yeux s'étaient inexplicablement remplis de larmes, tourna les talons et s'élança au pas de course vers les arbres les plus proches.

— « Etre perdu ici avec un militaire imbécile ! » soupira Jai.

Une petite fille toute nue sortit précipitamment de la cabane, passa devant lui et dévala la colline. Un autre enfant jaillit à son

tour de l'ouverture et contourna la demeure. Puis ce fut le tour d'un troisième. Jai se rua à l'intérieur de la maison.

Elle était pleine d'enfants.

Leur bavardage se tut dès qu'il entra. Les enfants s'étaient pétrifiés sous l'effet de la stupéfaction, sauf deux d'entre eux qui continuaient de lancer des coups de pied dans les tas de feuilles, mais quand ils le virent, ceux-là aussi s'arrêtèrent. Quelqu'un éternua. Une femme de grande taille, très belle, une tresse de cheveux noirs et moirés en couronne autour de la tête, un grain de beauté à la lèvre supérieure, superbe créature aux formes pleines qui ne portait qu'un jupon de peau noué à la taille, se précipita sur les deux enfants qui jouaient avec les feuilles, en prit un sous chaque bras et les poussa hors de la cabane. Elle poursuivit ensuite les autres pour les faire sortir de la même façon, y compris un tout petit aux yeux écarquillés auquel le capitaine présentait un biscuit. Quand tous eurent vidé les lieux, elle s'essuya le front, prit ses seins volumineux entre ses mains et, se penchant en avant pour s'accouder, les posa sur la table de pierre. A côté d'elle, le docteur du village perdait presque toute féminité. « Je m'étonne que vous ne nous ayez pas entendues entrer, » dit celle-ci à Jai. Et elle ajouta : « Voici Olya. »

— « Voici Evne, » dit Olya.

Elle se redressa, se frotta les mains sur ses hanches et alla fouiller dans les feuilles entassées au fond de la cabane pour en extraire quelque chose. Revenant vers les deux hommes, elle se mit à genoux et ouvrit la main — une main potelée aux doigts fuselés. Une salamandre reposait sur sa paume.

— « Allons ! Je ne soigne pas les petites bêtes ! » s'exclama Evne avec irritation. Olya haussa les épaules, ce qui était spectaculaire. Le capitaine toussota avec gêne.

« Bon... donne-la-moi, » reprit la femme à la robe brune. Elle prit la bestiole et entra brusquement en transe. Sa tête s'affaissa sur ses genoux. Elle levait encore précautionneusement en l'air la main qui tenait la salamandre. Le capitaine tendit le menton vers l'ouverture de la cabane. Quand Jai et lui furent dehors, il dit :

— « Je n'ai pas envie de voir deux adultes pratiquer la magie noire sur une grenouille, crénom ! »

— « Une salamandre, » corrigea machinalement Jai.

— « Ces gens-là ont eu trop de chance, civil, » enchaîna l'autre, les lèvres crispées. « Ils n'ont jamais eu besoin de travailler. Pen-

dant que vous étiez parti, j'ai découvert un certain nombre de choses. Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser tout ce qu'on veut. Les embêtements, ça n'existe pas. S'il pleut, on est mouillé, voilà tout. Faites asseoir un bonhomme sur ses fesses sans qu'il ait rien d'autre à faire qu'à manger, la première chose qui lâchera, ce sera sa raison. Durant votre absence, j'ai parlé avec la petite qui est docteur. La seule chose qui empêche ses malades de lui dénier ce titre, c'est qu'elle n'en a pas un seul. Et les hommes ne valent pas mieux. *Qu'est-ce qu'il fait ? — Aujourd'hui, il cueille des fleurs sauvages. — Et celui-là ? — Il observe les écureuils.* Sacré bon Dieu de bon Dieu ! »

— « Oui... oui, vous avez raison, » fit Jai Vedh avec abattement.

Le capitaine grommela : « Penser qu'un homme... » il n'acheva pas. « Faites des vœux pour qu'il l'aient, ce matériel, et que nous puissions l'utiliser, civil. Je retourne à la capsule. Rendez-vous là-bas avant le coucher du soleil. »

— « Entendu. » Abandonnant le chemin qui descendait à flanc de coteau, Jai s'enfonça parmi les arbres. Cela ressemblait trop à un jardin, tout était lisse et sans aspérités. Jusqu'aux lianes et aux débris jonchant le sol qui faisaient un tapis où le pied s'enfonçait mollement. Peut-être était-ce un jardin humain, une expérience. Peut-être que quelqu'un y rassemblait des enfants, faisait de l'élevage d'hommes pour créer de nouveaux types ou observait avec un rire indulgent deux femmes apprivoisées agenouillées devant une salamandre apprivoisée...

Mais le langage est un travail, songeait Jai. *Un rude travail. Au bout de cent cinquante ans, une colonie qui ne dispose ni d'enregistrements ni de radio développera au moins un accent local.*

Or, ils n'ont pas d'accent.

Et le docteur Evne, qui n'a pas de patients et pas de médecines, emploie un style littéraire et raffiné. Le catabolisme des roches. Une rage infrangible de nouveauté.

Le galactique est mon passe-temps, proféra quelque chose près de ou autour de lui ou sous lui. Il n'arrivait pas à se rappeler où il avait déjà entendu ces mots.

Immobile, les poings serrés, il essayait de se souvenir de tout... du bruit que les enfants avaient dû faire en entrant dans la cabane (on ne peut pas obliger à se taire un bambin qui marche à peine !). Et pourquoi la « magie » était-elle si banale et si inexplicable ? *Et ce gamin,* se surprit-il à dire tout haut, *ce petit Néron ultra-sophistiqué et poète !*

Un sifflement aigrelet s'éleva et le gamin en personne émergea de derrière un arbre. Il n'avait plus ni calebasse ni pierre. Ses longs cheveux aux reflets fauves pendaient dans son dos. Le soleil ne les avait pas fait pâlir. Et sa peau n'était pas bronzée. Jai s'avança et l'empoigna par l'épaule. « D'où viens-tu ? » lui demanda-t-il d'une voix calme. « Y a-t-il une trappe derrière cet arbre ? »

Le garçon ne répondit pas. Il leva les yeux (de grands yeux noirs au regard innocent) et tenta de s'arracher à l'étreinte. Jai le serra plus fort. « Y a-t-il une ville sous cet arbre ? » Il fut le premier étonné par la haine qui transparaissait sous la suavité de sa voix.

Le garçon continuait de se taire. Lorsque Jai le lâcha, il commença par se frotter l'épaule — debout devant lui, sur les chaumes et les branches cassées — et poussa un cri de surprise quand l'homme le prit par le pied. La plante en était épaisse et aussi dure que de la corne. Jamais ce gamin n'avait porté de chaussures.

« Enfant de la nature, » soupira Jai sur un ton à la fois venimeux et déprimé. « Laisse-moi, enfant de la nature. » Se détournant, il se dirigea vers le sentier. A mi-chemin, il entendit un froissement d'herbes derrière lui et le garçon surgit. Son attitude parodiait celle de Jai et son visage — lèvres retroussées sur les dents, yeux plissés — était une absurde caricature de la haine.

Je suis prêt à..., songea Jai avec un blasphème silencieux. *Tu vas me pousser à...*

— « La guerre, » hurla le garçon dans un cri strident. « La guerre ! La guerre ! » Il gambadait frénétiquement. Enfin il s'immobilisa à côté de Jai, passa son bras meurtri autour de la taille de celui-ci et posa sa tête sur son épaule.

Jai Vedh éclata en larmes.

Il repoussa le garçon, s'assit par terre et s'abandonna à ses pleurs. Sans complaisance, le corps secoué de sanglots secs. Il n'avait jamais cédé devant rien auparavant et répugnait à capituler. Une branche s'enfonça dans ses côtes, le faisant rire et tousser à la fois. Il sentait le frémissement velouté de la peau du gamin, sentait dans son oreille un souffle brûlant : « Rah-tah-tahtah-TAH ! » Il se ressaisit avec effort, se leva et se remit en marche le long du sentier, le garçon suspendu à son bras. « Arrête de me piquer avec ce bâton. Et dis-moi comment tu te nommes. Je ne peux pas continuer à t'appeler Fils de la Nature. Quel est ton nom ? »

— « Rien. »

— « Eh bien, quel âge as-tu, Rien ? »

Le gamin émit un son semblable au sifflement d'un jet de vapeur qui s'échappe d'une valve défectueuse.

« Mmmm. Et vous êtes combien ici ? »

— « *Ftun.* »

— « Avec ça, je suis bien renseigné ! »

— « *Ftun* est un nombre. »

— « Grand comment ? Trois ? » Le gosse lui lança un coup d'œil bizarre.

« Il représente beaucoup beaucoup ? » demanda Jai avec bienveillance.

— « Oui. »

— « Beaucoup beaucoup beaucoup ? »

— « Onze mille neuf cent soixante-dix-sept. Ce n'est pas un nombre considérable mais il est optimum, paraît-il, » ajouta précautionneusement le garçon. Et, lâchant le bras de l'homme, il s'enfuit comme une flèche en direction de la forêt. *Imbécile que tu es !* s'exclama intérieurement Jai à l'adresse de lui-même. *Pauvre imbécile.* Et il se lança à la poursuite du fugitif.

Mais l'enfant avait disparu.

3

Le capitaine était assis par terre à côté du vaisseau. Il avait sur les genoux un amoncellement de petites rondelles de plastique transparent. Près de lui étaient posés un écheveau de fil d'argent et une pince coupante mais il ne paraissait pas s'en servir ; il était occupé à mettre les rondelles en équilibre les unes sur les autres, comme s'il construisait un château de cartes, et à en garnir les rebords de rubis, de boîtiers, de bagues, de petits cubes bleus. Il fabriquait une radio. Quand il s'aperçut que Jai était là, il se leva d'un bond, faisant tomber son montage. L'échafaudage renversé conserva sa rigidité.

— « Bon Dieu ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ? »

— « Un nombre premier, » répondit Jai Vedh. « Onze mille neuf cent soixante-dix-sept. Impossible à décomposer en facteurs. »

— « Est-ce que vous recommencez à perdre la boussole ? »

— « Non. On m'a indiqué un nombre qui n'est pas un nombre

rond. Ni dans notre système décimal ni dans le système duodécimal. J'ai essayé jusqu'à dix-neuf. Et je crois quand même que c'est un nombre premier. »

— « Ecoutez... »

— « Onze mille neuf cent soixante-dix-sept égale *ftun*. Ma prononciation est imparfaite, bien sûr. Un mot d'une syllabe. Un nombre plutôt grand pour avoir une désignation distincte. A moins que ce ne soit un chiffre rond. Ou un chiffre approché. Mais ce n'est pas le cas. Dans quelle espèce de langage, dans quelle espèce d'esprit tous les nombres supérieurs à dix mille ont-ils une appellation en propre, militaire ? »

— « Et puis après ? »

— « Cette colonie a plus de cent cinquante ans. Si c'est une colonie. Et cette chose que vous êtes en train de confectionner émettra à peu près autant qu'un arbre de Noël. »

— « Pourquoi, civil ? »

— « Parce que ces gens ne veulent pas que nous partions. Ils ne veulent pas que quelqu'un soit mis au courant. »

— « Au courant de quoi ? Nous partirons à Noël. » Le capitaine leva les yeux, un large sourire aux lèvres. « Le trois cent cinquante-neuvième jour de la trois centième année de notre ère. Convertissez dans six calendriers : le musulman, l'hébreu, l'indien, le grégorien, etc. Vous aurez autant de dates différentes. Mais ce sera toujours Noël. » Son sourire s'élargit encore. « Un mot de deux syllabes ! »

— « Espèce d'abruti ! » s'exclama Jai en se penchant sur la radio. « Vous ne voyez donc pas... »

— « N'y touchez pas, » laissa tomber le capitaine d'une voix singulièrement dépourvue d'émotion. Il se leva. « Et ne vous laissez pas autant impressionner par... les petits garçons. »

Jai le frappa sèchement sous le menton comme on le lui avait appris (il avait beaucoup de talents d'amateur) et la tête du capitaine partit en arrière. Il tituba avant de se ruer sur Jai Vedh qui le prit par-derrière et lui tordit le bras pour faire bonne mesure. Le colosse vacilla et son adversaire regretta d'être chaussé de sandales. Ses pieds glissaient entre les courroies et il sentit s'abattre sur lui le poids d'une humiliation chronique qui lui était douloureux et ralentissait ses mouvements. Il ne parvenait pas à arracher ses yeux de la contemplation des bottes du militaire. A présent que le premier round était fini, le capitaine décrivait des cercles autour de lui avec circonspection, la

physionomie terriblement sérieuse. Il piétinait les feuilles, écrasait les herbes.

Maintenant, que Dieu me vienne en aide ! songea Jai.

Vous êtes le meilleur élève que j'aie eu mais vous ne remporterez jamais la victoire dans un combat réel...

Quand il s'éveilla, en proie à une atroce nausée, il était couché sur le flanc. Deux visages dansaient au-dessus de lui, se séparant comme un reflet dans un miroir déformant, deux visages de Hottentots basanés, visages jumeaux au nez épaté, ornés d'une même barbe noire. Les deux Hottentots levèrent la main et dirent en chœur : « Fermez les yeux. » Les mains s'abaissèrent, l'une posée sur l'autre, s'approchèrent de Jai. La nausée qui le torturait reflua. « Bien, » dit placidement la voix. « Rouvrez les yeux. » Jai Vedh obéit. Il n'y avait qu'un seul visage à quelques centimètres du sien — une barbe agressivement pointue, des yeux de jais. Un visage de nègre sec et étroit. « Asseyez-vous, » ordonna l'inconnu en aidant Jai à se dresser. Il était enveloppé dans une robe de moine sombre. Une femme apparut à l'extrémité de la clairière. C'était Olya. L'homme au froc de moine se leva et, l'espace d'un instant, Jai eut l'impression que la jupe d'Olya tombait au sol, que la robe de moine se dématérialisait, que le noir étreignait avec force la femme qui, la tête nichée dans le creux de ses bras, frissonnait amoureusement, défaillait, roulait des yeux pâmés. La vision s'effaça. Le couple se tenait debout devant Jai Vedh.

— « Comment vous sentez-vous ? » demanda l'homme.

— « Faible. »

— « Il devrait dormir, » dit Olya. « Et se réveiller à temps pour le jeu, non ? »

L'autre acquiesça. « Dormez. » D'un geste, il désigna quelque chose derrière Jai. « Votre ami restera inconscient pendant au moins quatre heures, j'y ai veillé. Nous nous reverrons à la nuit. » Il s'éloigna avec Olya et tous deux s'enfoncèrent dans la forêt. Jai s'allongea. Il était très fatigué. Il pensait à Olya. Comme il commençait à sombrer, celle-ci, revêtue seulement de sa longue chevelure, vint en rêve s'étendre à ses côtés. Elle ouvrit les bras et écarta les genoux, lui faisant l'offrande du scintillement de ses yeux noirs, de ses cheveux, de ses dents, de toute son académie depuis les épaules jusqu'aux cuisses.

Allez-vous-en, dit-il. *Vous savez ce que je suis.*

Je sais à quoi m'en tenir, répondit l'Olya du rêve en se nouant à lui. Il plongea en elle comme dans une nuée d'orage, terrifié, en sueur, suffoquant tandis qu'elle prenait les proportions d'une déesse-montagne et que les éclairs mortels des cimes palpitaient autour d'elle, abattant les arbres à droite et à gauche.

Olya, pourquoi as-tu un grain de beauté sur la lèvre ? demanda-t-il.

Ce n'est pas moi ! répondit-elle de son étrange voix grave au timbre légèrement hystérique. *Non... ah ! oh !... c'est mon amie, Evne !*

Et, un moment avant qu'il s'endorme, la femme qui eut l'hommage du zénith de son plaisir fut Evne — délicate, empourprée et palpitante.

Mon chéri, disait-elle. *Oh ! mon chéri, mon chéri...*

Au coucher du soleil, Jai quitta le capitaine qui ne se souvenait de rien. Le militaire était penché sur sa radio. On aurait dit un gorille s'affairant avec une aiguille.

A la lisière de la forêt, Jai se retourna. La radio était plus haute que la tête du capitaine dressé sur la pointe des pieds pour y poser un élément. Un improbable tour de prestidigitation ! Les ombres s'allongeaient dans la clairière.

Il lui rend un culte, songea Jai. Pieds nus, ses sandales autour du cou, il pénétra dans l'ombre de la forêt. L'air était tiède.

Il ne vit personne avant que la lune se soit levée. Il déambula quelque temps dans les sous-bois obscurs, puis descendit vers le lac au bord duquel il s'assit. L'eau était colorée par le ciel crépusculaire. Il faisait très noir. Les étoiles étaient plus denses et plus brillantes que celles auxquelles il était accoutumé. Soudain, il se releva, devinant derrière lui une lueur confuse. D'abord il ne vit rien. Puis une aurore indistincte éclaira l'horizon. *Il va y avoir de la lune,* se dit-il.

Sans savoir pourquoi, il se mit à marcher autour du lac, puis il rentra dans la forêt et gravit une colline. Il se baissa pour ramasser un caillou qu'il laissa rouler le long de la pente, le suivant des yeux jusqu'à ce qu'il touche le sol et se confonde avec lui. Il voyait nettement ses pieds. Les étoiles, accablantes pour un habitant des villes, flamboyaient silencieusement, si nombreuses qu'elles masquaient presque le ciel nocturne. Ecartant les branches devant lui comme on écarte un voile, Jai pénétra

dans une clairière, traversa un autre rideau d'arbres au-delà duquel il en trouva une seconde. C'était comme une enfilade de pièces qui le conduisit finalement dans une sorte d'amphithéâtre naturel qui lui avait échappé dans la journée, il en aurait juré. Ses massives parois couleur vif-argent semblaient sur le point de s'écrouler. Les dernières étoiles se réduisirent à des têtes d'épingle et disparurent. Le ciel, vierge de nuages d'un horizon à l'autre, était d'un bleu profond et uniforme. Quelque chose au fond de ce cirque accrochait la lumière et émettait des reflets étincelants. Jai se retourna pour savoir d'où venait cette lumière. Une forme flottait au-dessus du faîte des arbres, volumineuse, tantôt globe, tantôt nappe de blancheur. La lune avait trois fois le diamètre de celle de la Terre — et elle était à son plein. Elle lui donnait le vertige.

Il s'aperçut qu'il y avait quelqu'un dans l'amphithéâtre à moins de vingt mètres de lui et, soulagé, il agita les bras. Son appel resta sans réponse mais quelqu'un d'autre se déplaça sans bruit à l'extrémité de son champ de vision. Et encore quelqu'un. Et encore quelqu'un. L'amphithéâtre était plein de gens.

Jai pensa : *Ils sont arrivés pendant que je contemplais le ciel comme un idiot.* Tout en sachant que c'était faux.

Soudain, tout à côté de lui, un vieillard décharné au menton rugueux dont les cheveux blancs flottaient sur les épaules posa par terre la dernière prune qu'il était en train de manger et, comme si le sursaut de Jai était une sorte de signal, bondit sur ses pieds et se laissa tomber la tête en avant comme un plongeur. Arrivé au fond du cirque, il continua de faire des sauts en arrière tout autour du cercle, puis, comme si ses forces l'abandonnaient brutalement, ses mouvements devinrent ceux, tremblants et graciles, de la vieillesse. Un soupir monta de l'assemblée. Se tenant la nuque, le vieil homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine, la redressa. Flageolant sous l'effort, il se mit à genoux, se releva et, sans adresser un seul regard à qui que ce fût, alla prendre place dans l'amphithéâtre.

Quelqu'un entonna un chant. C'était une mélodie à l'harmonie aléatoire, pleine de syncopes inattendues. Vers la fin du morceau, le chanteur (ou la chanteuse) monta jusqu'à la limite de sa voix ou de son registre ; pendant quelques minutes, il poussa de violents hurlements qui s'achevèrent sur des modulations exquises auxquelles une espèce de bêlement mit un point final.

Pendant une demi-heure, rien ne se passa.

Puis les couleurs commencèrent à s'altérer et il sembla qu'un petit courant d'air tantôt chaud tantôt froid balayait l'amphithéâtre. De part et d'autre de Jai, les assistants oscillaient doucement sur leurs sièges, d'avant en arrière. Il songea que c'était une danse collective jusqu'à ce qu'il sentît le sang lui monter à la tête. Les parois basculèrent, subitement à pic, tandis que tous les spectateurs dégringolaient. L'amphithéâtre s'élargit, prenant une forme tubulaire. Les gens tombaient toujours. Danse collective. Ils batifolaient avec le champ gravifique de la planète.

Ils batifolaient...

Télépathie. Télékinésie. Téléportation. Téléhallucinations. Téléperception. Télécontrôle. Télécide ? Il songea :

Tout le monde me regarde.

Il faut que je retourne au vaisseau.

Debout à l'orée de la forêt, au bord de la crise de nerfs, il essayait de rattacher ses sandales d'une main, serrant absurdement l'autre sur sa tête pour empêcher ses pensées de s'évader, quand on lui saisit le poignet. Il baissa les yeux. C'était une petite fille de neuf ou dix ans. Elle ressemblait beaucoup à Evne et ne portait rien sur elle en dehors d'un fichu fantaisie à fronces.

— « Rester, monsieur, hein ? » fit-elle.

Jai ne répondit pas. Il acheva d'attacher ses sandales et se mit en marche. La fillette s'accrocha à sa manche et le suivit sous les arbres en trébuchant.

« S'il vous plaît... » Elle était tombée.

Les pensées de Jai étaient meurtrières. « Je sais parler, » dit la petite. Un silence. Elle enchaîna, brusquement volubile : « En fait, c'est parce qu'ils sont adultes. Les adultes sont horribles ! Ils disent : « Oh ! tout ira bien pour lui. » Ils n'ont pas la moindre compassion. Tout cela parce qu'ils peuvent bézéricolter. Je ne peux pas bézéricolter parce que j'ai neuf ans. Mais je sais parler comme vous le constatez. Maintenant, dites quelque chose. »

— « Bon Dieu, » s'exclama Jai, partagé entre l'horreur et l'envie de rire.

Nouveau silence.

— « En fait, » reprit la fillette avec véhémence, « en fait tout est de votre faute. Vous étiez dans un tel état de désordre émotif que cela m'a donné mal à la tête. J'ai été tout bonnement contrainte de vous suivre. Je suis la fille d'Evne, je m'appelle

Evniki, cela veut dire petite Evne et je suis parthénogénétique. Mais pas haploïde, » ajouta-t-elle avec un peu moins de virulence. « Je possède un matériel génétique complet. Je suis un duplicata autofertilisé. Ma mère est une chirurgienne génétique. »

Elle se releva et s'épousseta. « Je vais vous en dire davantage pendant que vous rassemblez vos idées. J'ai neuf ans et je me nourris toute seule, ce qui fait que je ne vis avec personne. Je ne détecte pas les pensées, évidemment, mais je peux lire les sentiments, me déplacer, savoir où sont les gens et ainsi de suite. Tout le monde en fait autant. Si les bébés étaient capables d'en faire plus, on nous assassinerait au berceau. »

Jai ouvrit de grands yeux.

« J'ai neuf ans, » continua l'intarissable fillette, « mais en réalité j'en ai quinze. Je me suis ralentie. Naturellement, il faut que je me laisse grandir avant de devenir une naine permanente mais je crois bien que j'attendrai encore un an. Je désire me développer intellectuellement. D'ailleurs j'ai déjà choisi mon métier. Je suis très verbale. Je m'occuperai des arts verbaux et serai étiquetée comme ésotérique. Est-ce que ça va mieux, maintenant ? »

— « Oui, » répondit Jai non sans une certaine surprise.

— « Bien. » Evniki lui sourit. Un sourire estompé, songeur, absolument pas le sourire d'enfant de neuf ans. Elle se pressa contre lui et répéta : « Est-ce que ça va mieux, maintenant ? »

— « Est-ce que tous les enfants de ce pays ont le complexe de la plante grimpante ? » fit sèchement Jai en essayant de se dégager de son emprise. En vain car elle lui glissait entre les doigts.

— « Vous n'aimez donc *pas* les petites filles ? » roucoula-t-elle.

— « Non, » répliqua Jai au comble de l'exaspération.

— « Oh ! tous les hommes les aiment, » fit Evniki en frottant son genou contre le sien. « Et toutes les petites filles aiment les hommes. Si vous me repoussez, vous allez me faire de la peine. »

— « Ça suffit, Evniki, » fit-il tomber d'une voix sévère. « Ce n'est pas parce que je ris... »

— « Vous ne riez pas, » dit-elle avec douceur. « Vous avez oublié, c'est visible. » Elle changea d'expression. « Vous vous troublez, » enchaîna-t-elle sur un ton rêveur. « Je le sens. Comme c'est agréable ! »

— « Evniki, cesse de me... »

Elle parut ne pas l'entendre. « Ça arrive réellement. Comme c'est étonnant ! Vous êtes tellement fermé que n'importe quoi vous attire. A présent je commence à briller dans votre esprit comme une petite bougie. Oh ! faites-moi briller ! J'adore me voir briller. »

— « Evne, » balbutia Jai horrifié, « si je devais te prendre sur-le-champ... »

— « Evne, » murmura la fillette en se coulant loin de lui, « c'est le nom de ma *mère*, homme perfide ! » Et elle disparut dans les profondeurs de la forêt.

La lune avait baissé et la lumière commençait à faiblir dans le sous-bois. Jai se laissa tomber à genoux, la tête dans les mains. Les adultes, songeait-il, étaient des dieux et les enfants des monstres. Il s'allongea. Au pied de l'arbre le plus proche poussait une pâquerette qui, dans l'ombre était en train de prendre l'apparence d'Evne, sans nul doute possible.

D'un bond, Jai se leva. Il arracha une branche, prêt à défendre chèrement sa vie. « Ce n'est pas toi, » s'écria-t-il. « Ce n'est qu'une métaphore engendrée par mon esprit pour rendre compte des choses que tu m'as mises dans la tête ! »

La pâquerette redevint végétal.

Il se coucha à nouveau par terre et s'endormit. Dans son rêve, la pâquerette planait au-dessus de sa tête comme un vampire et lui expliquait tout.

Olya, agenouillée, avait les mains plongées dans le ruisseau intérieur. Jai était adossé dans un coin de la cabane de pierre, le fusil engourdisseur du capitaine en travers des cuisses, et le capitaine lui-même — qui n'était pas parvenu à récupérer son arme — était assis sur le rocher plat, un sourire embarrassé aux lèvres.

— « Les nourrissons ne peuvent rien faire, » disait Jai d'une voix tendue en étreignant plus fermement le fusil, « parce que, dans ce cas, ils seraient assassinés au berceau. A neuf ans, on est en mesure de lire les émotions et de contrôler ses sécrétions glandulaires pour ralentir la croissance. On est alors capable de localiser les gens et de se déplacer instantanément, mais on ne peut pas déceler les pensées. Cela, c'est réservé aux grandes personnes. Les grandes personnes peuvent tout faire. Se transporter

d'un lieu à un autre en un temps nul, léviter, percevoir et manipuler les objets d'une taille que j'ignore mais qui atteint le niveau microscopique... non, submicroscopique. Vous jouez avec les longueurs d'onde de la lumière. Vous jouez avec la gravité. »

— « Je joue avec les lumières ? » sourit Olya. « Je joue avec la gravité ? Je n'ai pas de vaisseau. Je n'ai pas de lumières colorées, n'est-ce pas ? »

— « Je ne pense pas qu'un téléporteur aurait envie de se matérialiser à l'intérieur d'un mur de pierre, » dit Jai avec circonspection en se recroquevillant dans l'angle de la pièce.

Le capitaine marmonna entre ses dents : « Ces histoires-là, je les entends depuis... »

— « C'est une petite fleur qui me l'a dit, » rispota Jai et il adressa à Olya une question silencieuse : COMBIEN ?

— « Est-ce que j'ai des machines ? » répliqua-t-elle avec irritation. « Est-ce que j'ai des objets de métal ? Est-ce que j'ai des lumières ? Est-ce que... »

Il la frappa de la crosse de son arme. Force lui fut de faire un croc-en-jambes au capitaine et de tirer sur lui une capsule. Il observa intensément le filet de sang qui suintait des cheveux d'Olya et qui s'effaça. « Je sais faire ça, » dit-elle d'une voix faible. « Ce n'est pas sérieux. » Les muscles de son visage s'affaissèrent. Elle s'assit toute droite, porta la main à sa bouche, soudain prise de hoquets, adressa un sourire radieux à Jai et ajouta : « Votre petite fleur vous a aussi expliqué que nous ne pouvons pas penser à autant de choses à la fois, hein ? »

— « Je l'ai deviné. »

— « Ah oui ? » fit-elle rêveusement. « C'est vrai. Nous ne pouvons pas penser autant de choses. Ni penser aussi vite. Moi-même, je ne peux pas franchir plus d'un mille d'un seul coup. Si j'étais meilleure, j'atteindrais trois milles. C'est ce que Tchouang Tzeu appelle *ming*, la perception interne généralisée. Il y a une vieille fable. L'écureuil descend le long du tronc de l'arbre et remonte de l'autre côté, mais le lierre attaché au tronc ne voit pas par où il est passé et demande : « Comment es-tu allé instantanément de là à là ? » De même nous descendons jusqu'à un point et remontons de l'autre côté. Il y a beaucoup de points de jonction. On s'assied, on ferme les yeux, on s'allonge, on entre dans le coma. Vous comprenez ? »

— « Oui, » répondit Jai Vedh. « Oui, oui, oh ! mon Dieu ! »

Olya haussa les épaules. « Ce n'est pas grand-chose. Vous avez

voyagé plus loin et plus rapidement que moi. Et votre peuple fait davantage que nous. Sans aide, je peux appeler jusque là où porte ma voix mais, sans aide, je ne peux soulever ce que mon corps est incapable de soulever. Aussi, ce n'est pas tellement remarquable, n'est-ce pas ? »

— « Je donnerais ma main droite... »

— « Bah ! Pour quoi, Jai Vedh ? Pour sculpter l'air ? Pour partager les pensées ? C'est assommant. » Et elle haussa derechef les épaules pour lui signifier avec outrance son indifférence.

Partager les pensées, oui, songea Jai. *Mais vous n'êtes pas très habile pour les dissimuler.*

Il éprouva un singulier frisson, un frisson électrique, en réalisant qu'il n'avait pas ouvert la bouche. Olya pencha la tête de côté comme si elle écoutait quelque chose. Une apparition se matérialisa dans le petit ruisseau intérieur. Un personnage à la peau sombre, nu et barbu, qui souriait : le Hottentot de la veille. Entre Olya et lui passa un éclair que Jai eut à peine le temps de distinguer. Jamais de sa vie il n'avait été témoin d'une communication aussi totale. Il se boucha les oreilles et ferma les yeux. «. Arrêtez ! » hurla-t-il.

Le silence était absolu. Quand il rouvrit les yeux, l'homme n'était plus là. Des empreintes de pieds humides menaient à l'extérieur, archaïques comme les empreintes de mains découvertes sur des roches en Australie et qui auraient pu avoir été laissées par une femme de l'aube des temps semblable à Evne, une femme petite et sereine derrière le visage simple de laquelle se cachaient Dieu seul savait quels surhumains desseins.

Jai avait besoin de boules pour les oreilles. Non, pour la cervelle ! Il se retourna. Avec une insupportable coquetterie, Olya tenait en respect le capitaine qui avait recouvré ses esprits en poussant de petits rires et en agitant imperceptiblement les mains. Jai le héla d'une voix tonnante et le capitaine, se ressaisissant, se rua impétueusement sur lui pour lui arracher le fusil. Les deux hommes, étreignant chacun l'arme à pleines mains, étaient maintenant face à face comme des danseurs. Jai, qui était le plus fort, s'en empara mais, brusquement, le capitaine avait cessé de s'intéresser au fusil.

— « Oui, » dit-il. « Heureusement que j'y ai pensé. Ces gens sont télépathes. »

Jai le dévisagea.

« Mais ce sont des dégénérés, » poursuivit le capitaine. « Ils ont la vie trop facile. » Sur ces mots, il s'en fut. Jai se tourna vers Olya.

C'est vous qui avez fait ça ?

— « Bah ! Je l'ai juste un petit peu poussé, » répondit Olya avec insouciance. « Il ne demandait qu'à avoir une excuse pour ne pas se battre. »

Jai braqua le fusil sur elle et resta quelques instants immobile à la menacer, l'observant avec attention et se demandant pourquoi la peur en lui avait fait place à la tristesse. Puis il fit glisser les capsules sédatives dans sa main. Une guirlande de Noël semée de perles de vingt-cinq millimètres.

Un domaine qui m'est fermé. Fermé à jamais. Olya leva la tête. Son expression était radieuse.

— « Pas nécessairement, » dit-elle.

Il était déjà dehors quand il se remémora qu'il n'avait jamais appris à décharger un fusil engourdisseur.

4

JAI quitta le vaisseau. Seul.

Les deux premiers jours, il s'ennuya et ne rencontra personne. Le troisième, convaincu maintenant qu'on l'observait, il se mit à dévorer tout ce dont il lui arrivait de remarquer la présence (baies, écorce, galles, herbe) et il demeurait de longues périodes sans bouger. Quelque chose l'empêchait de s'éloigner du lac. Il commença à parler tout seul. Il cueillit des roseaux et fabriqua une flûte à l'aide de l'onglier de la trousse de voyage qu'il avait toujours en poche. Il arracha la charnière de celle-ci avec ses dents et ses ongles pour en éparpiller le contenu sur un rocher mouillé. Quand il leva les yeux, le rocher était sec et tous les accessoires avaient disparu à l'exception de l'onglier.

Il essaya de jouer de la flûte mais quelqu'un apparut qui la lui prit. Il s'endormit. Il n'attrapa pas de coups de soleil.

Le soir du huitième jour, Jai Vedh réalisa qu'il était entouré de gens. Il y eut dans son champ de vision un frissonnement semblable à un raté cardiaque et des gens se mirent à bouger sur les collines, surgirent de derrière les arbres. On aurait dit une illustration tirée d'un manuel d'anthropologie : femmes en

train de se coiffer, bébés qui jouaient, amants tournant l'un vers l'autre un visage impassible et inhumain. Il se rappela que les expressions faciales — froncements de sourcils, hochements de tête, signes en général — étaient sans objet pour des télépathes.

L'homme au teint sombre apparut devant lui, souriant d'un sourire diabolique. « Vous avez donc enfin décidé de nous remarquer ! »

— « Je vous ai suivis à la trace, » répliqua Jai avec une dignité nonchalante.

L'autre hurla de rire. « Pour gagner notre confiance ? » D'un seul coup, sa physionomie changea. Pendant un instant, son masque fut totalement dénué d'expression. Puis il entoura Jai de ses bras et l'embrassa énergiquement sur les deux joues. Il y avait des larmes dans ses yeux.

« Bienvenue, » s'écria-t-il, « bienvenue, vingt fois bienvenue ! »

Quelques minutes après la disparition de l'homme, Jai — un Jai bouleversé de panique, le corps subitement glacé de sueur — leva violemment son bras à la hauteur de sa figure comme pour parer un coup. Sa peur mourut. Un souffle d'air vagabond l'enveloppa et s'éloigna, laissant dans son sillage la plus impalpable des impressions, une sensation que Jai ne parvenait pas tout à fait à traduire en mots. Le lac frémissait de rides égales dans le crépuscule. Il avait été aimé et il était encore vivant. C'était un miracle.

Il cessa d'y penser.

Le matin, le capitaine partait en reconnaissance et il revenait le soir. Jai le voyait faire. Il le voyait aussi dans la cabane d'Olya rédiger à la lueur de la lampe à huile le journal quotidien de ses découvertes : l'ogre écrivait laborieusement et avec le plus grand soin tandis que, derrière son dos, de petits enfants se matérialisaient et se volatilisaient en silence, disparaissaient dans son ombre, voltigeaient à travers la pièce comme des chauves-souris ou des farfadets, les plus hardis allant jusqu'à le toucher — mais c'était tout juste un effleurement. Le capitaine, qui était un civilisé, était peu entraîné à l'écriture manuelle. Il ne croyait pas aux dons de guérisseuse de la femme qu'il avait vue — cela, Jai le savait — mais il croyait à la télépathie et à la télékinésie. Pour quelque mystérieuse raison, il pensait que la téléportation était impossible. « Ils prétendent que vous êtes vous-même capable

de voir certaines choses, » dit-il à Jai. « Est-ce que c'est vrai ? Captez-vous des choses mentalement ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Jai Vedh. « Il est malaisé de distinguer les sensations des fantasmes. » Et il ajouta : « En premier lieu, il s'agit de faire attention. De la façon qui convient, disent-ils. Ce n'est pas héréditaire. Ils répètent toujours cela : faire attention. Moi, je pense qu'il s'agit là d'un phénomène de perception directe de la masse. Si la masse est de l'énergie, cela permet tout. Leur attention est exclusive, comme dans l'hypnotisme. Puis on atteint le niveau où le subjectif et l'objectif se rejoignent. Alors, on peut faire n'importe quoi, n'est-ce pas ? Il n'y a pas d'intérieur, il n'y a pas d'extérieur. La masse affecte l'espace-temps instantanément et à distance. Tout se passe instantanément et à distance. Cela s'apprend. Il faut grandir là où tout vous conduit à faire attention de la manière adéquate, faire attention aux choses auxquelles il convient de prêter attention. Il faut commencer comme les enfants. Il faut qu'on vous enseigne. C'est une faculté. Une faculté liée au corps. Le corps possède certaines limites. On ne peut pas faire plus qu'une chose donnée. Ou un type de chose donné. Si l'on y regarde de près, nous sommes capables de faire presque les mêmes choses qu'eux. D'une autre manière. Sauf se connaître mutuellement. »

— « Ils peuvent introduire des pensées dans l'esprit des gens, » objecta le capitaine qui n'avait pas cessé d'écrire.

— « Vous aussi. Pourquoi écrivez-vous sous cette lumière affreuse au lieu d'être dans le vaisseau ? Pour ne pas faire de peine à Olya ? »

Le capitaine leva la tête. La plume de plastique tremblait entre ses doigts. « Je peux garder fermé le livre de mon esprit si je le veux, » répliqua-t-il d'une voix véhémente.

— « Comment cela puisque vous êtes le livre ? »

— « Rappelez-vous seulement que la radio émet toujours. Rappelez-vous seulement ça. » Et le capitaine se pencha à nouveau sur la page.

Un homme d'un certain âge tenant une petite fille par la main — ils étaient nus tous les deux — traversa la cabane. Ils disparurent l'un et l'autre avant d'avoir atteint le mur opposé.

Des gens comme Olya, dit Jai avec intérêt. *Cet endroit est un plaisant lieu de passage. Une sorte de terminus. Vous est-il venu à l'esprit qu'ils ne voient pas seulement votre corps mais aussi*

vos organes internes ? Y pensez-vous souvent ? Quel effet cela vous fait-il ?

Mais l'autre était sourd. Ce n'était pas la première fois que Jai oubliait de parler tout haut.

Ce fut par Evne qu'il apprit l'existence de la bibliothèque. Ils s'y rendirent. Le voyage prit plusieurs semaines. Ils avancèrent de colline en colline. Elle lui offrait sans discontinuer des poignées de choses à manger, choses duveteuses d'un vert blanchâtre, et elle l'observait d'un air grave pendant qu'il les avalait. Mais sa gravité n'avait rien d'humain. Son front saillait au-dessus des sourcils. Sa colonne vertébrale ondulait comme une échelle de corde. A la place des mimiques faciales de tout animal digne de ce nom, c'était une transe, une intense vacuité, une hébétude contemplative. Au bout de deux jours, il l'empoigna par les cheveux : « *Parle !* »

Elle poussa un cri d'inquiétude et se mit à pleurer. Elle posa la tête sur la poitrine de Jai en sanglotant sans pouvoir se maîtriser et fut prise de hoquets. Elle le repoussa avec colère et lui envoya un coup de pied. « Reprends ton souffle, bon sang ! » hurla Jai.

Je sais (les mots glissaient des coins de sa bouche vers les pommettes et l'arête du nez) *comment... ! ... soigner... ! ... ça... ! ...*

— « Retiens ta respiration ! » Il la secouait. « Et parle ! »

— « Non ! » brama-t-elle. « Peux pas ! Oublié ! » Elle plongea dans les broussailles et la bruyère, roula sur elle-même et, par une sorte de retour à l'équilibre, se frappa intentionnellement la tête sur le sol. La douleur monta aux tempes de Jai, son crâne bourdonna. Il songea que parler n'était peut-être pas de bon ton dans cette région. Peut-être était-ce très difficile pour un télépathe.

— « Il n'y a pas de tabou, » dit une voix à son oreille. « C'est seulement très difficile. Regarde. » Il ouvrit les yeux. Evne était debout près de lui, le bras tendu. La prairie ondulait jusqu'à l'horizon, murmurante et légère, et l'herbe leur caressait les chevilles. Le ciel pâle était immense. *Si l'on perdait son âme là-dedans*, songea-t-il, *elle se fondrait dès qu'elle sortirait de la poitrine en un immense déploiement de vapeur.*

Il dit : « Prends ma main, Evne. J'ai l'intention de perdre mon âme. Comme toi. »

Elle répondit : « C'est le premier pas. Le premier. Le premier. »

Le sol était couvert d'herbe, de douce bruyère, d'alisiers, de pierres plates et tièdes. Il ferait chaud et lourd dans le creux formé par les collines et les parfums y seraient intenses. L'arôme des petites fleurs blanches montait en un nuage étouffant comme un jet de poudre odorante, montait le long de la pente jusqu'à la crête où un peu d'air le dispersait. Des oiseaux fusaient de l'herbe. Parfois, les troncs des arbustes se boursouflaient et se fendaient, laissant échapper une coulée liquide lente et visqueuse que l'on pouvait recueillir dans les mains. Jai se dévêtit et se baigna. Il but. Evne nagea, appuyée à sa main. Ses cheveux flottaient. Ses cils battaient paresseusement. Jai ressentait une attraction de la tête aux pieds. Force envahissant son cou levé, son bras courbé, son dos, l'arrière de ses mollets : ascension. Fondant sur ses genoux ployés : descente. « Biblioteca, » dit Evne. « Bibliothèque. Bouquineurs. » Elle tomba soudain à genoux. Jai lui prit les mains pour l'aider à se relever. Le vent se mit à souffler avec régularité. A leurs pieds, la terre était un océan de gradins, de broussailles et de rocs jaunes. Là-bas, au loin, un cercle de pierres immenses, ombres rouges s'étirant dans la lumière du soleil déclinant. « Un cromlech, » murmura Jai.

Le sable leur blessait les pieds. Jai frissonna. Il ne se rappelait pas avoir ôté ses vêtements. Evne, le pas traînant, les yeux clos, les paupières alourdies de sommeil, se dirigea vers le plus proche des rochers. Elle y pénétra. Jai l'agrippa et se retrouva projeté à terre tandis qu'elle tournoyait autour du rocher, repoussée par un vent impétueux.

Magie du cromlech ! cria une voix sarcastique à l'oreille de Jai. *Magie malfaisante et perverse ! Et moi sans pantalon.*

Il s'assit. Le sol poudreux était de marbre blanc, le plafond était une coupole sans faille. Les étagères de pierre succédaient aux étagères de pierre. Chargées de livres.

Il en prit un qui s'affaissa mollement dans sa main comme une membrane. Ses doigts laissaient sur la page des traces noires qui se dissipèrent lentement. L'objet était apparemment sensible à la chaleur. Jai ne réussissait pas à lire le livre dont la texture devenait déplaisante au toucher. Aussi le reposa-t-il.

Ovations silencieuses et ironiques montant derrière les étagères. Evne était là. Le livre suivant crépitait comme des feuilles sèches : métal doré à ciselures. Le troisième et le quatrième étaient aussi de métal gravé. Le cinquième avait des illustrations que Jai ne comprenait absolument pas. Le sixième se composait de planches anatomiques et de coupes. Quand Jai l'ouvrit, le livre lui dit dans un murmure :

Tout le monde peut comprendre une image.

Jai le referma. Il le rouvrit à la même page et le livre répéta aussitôt à voix basse : *Tout le monde peut comprendre une image.* Ils avaient donc des sortes de machines. Le livre n'avait naturellement pas parlé avec des mots. A quelques étagères de là, il y avait une collection de livres parlants, des livres pour enfants, qui disaient :

Amusons-nous ensemble.
Tu peux jouer à ce jeu.
Je t'aime bien.

Jai en prit autant qu'il put. Il essaya de penser aux mots, à leur utilité, mais sans succès. En arrivant à la dernière étagère, il vit Evne assise les jambes croisées par terre. Elle lisait un livre languisamment posé sur ses chevilles.

Il dit :

Puis il dit :

Il laissa tomber ses livres et dit :

Il cria. Il se fit un porte-voix de ses mains. Il se courba en deux, la tête entre les genoux, et hurla, s'efforçant de cracher des mots. Evne, inquiète, lança son livre au loin mais il l'empêcha de le reprendre. Il lui tourna le dos. La bibliothèque. Des rayonnages et des rayonnages de langage. Qui bruissaient. Même ces gens ? Pour quelle raison ?

— « Les questions techniques, » dit-il sans se retourner. « Pour les questions techniques, on a besoin de mots. » Les mots mettaient les choses à leur place. Comme l'eau s'enfonçant dans le sable, ils submergeaient son esprit. Il s'assit à côté d'Evne, consterné de se trouver à cheval sur deux mondes : tout savoir et être incapable de dire quoi que ce soit, tout pouvoir dire et n'avoir rien à dire.

— « Hemm, » fit Evne (effrayée ou surprise).

Elle se leva d'un seul mouvement, décroisa ses chevilles et s'éloigna furtivement le long de l'allée bordée de livres, se balan-

çant comme un serpent qui essaye d'avancer sur sa queue. Elle se retourna, un vague sourire imbécile aux lèvres. Gênante et déplaisante comme si elle s'efforçait de se montrer polie. Jai la rejoignit. Lorsqu'il voulut la prendre par la taille, elle tenta de se dégager. Automatiquement, il avança, l'obligeant à reculer jusqu'à ce qu'elle eût les reins contre une étagère. L'idée lui vint alors de la plaquer dans le renfoncement pour qu'elle s'arquât en arrière. Peut-être aboutirait-il s'il était suffisamment rapide. Elle détourna la tête. Incapable de la pénétrer sans perdre son équilibre, collé contre son ventre, il n'entra qu'à moitié. L'excitation inutile le faisait trembler. Evne, écarlate et indécise, s'appuyait à l'étagère en se grattant le dos. Elle fit volte-face et s'éloigna de lui, l'air pensif et peiné. Elle s'arrêta, se retourna, repartit, s'arrêta et le regarda encore.

Excitation, malaise, songea-t-il. *Comme un miroir.*

— « Je veux m'en aller, » fit-elle d'une voix faible.

— « Va. »

Elle ouvrit la porte et sortit à reculons. Jai Vedh se baissa pour passer sous le linteau tandis que les hautes murailles s'évanouissaient, redevenaient rochers, que le sol de marbre redevenait sable. Il suivit Evne qui errait par les collines herbeuses. Il la prit par le coude.

« Etends-toi. »

Elle restait obstinément debout.

« Je ne vais pas me laisser dévorer vivant. Je ne vais pas passer le reste de la semaine à me promener les genoux en cerceau comme un rachitique. Etends-toi. »

Rendu furieux par son sourire affecté, Jai lui fit un croc-en-jambes pour la faire tomber et s'abattit sur elle, attentif à se protéger de ses genoux dressés. Une intention subversive née dans les profondeurs de la couche basaltique, des kilomètres et des kilomètres sous eux, affleura à la surface, torrent recouvrant l'herbe, recouvrant l'homme et la femme. Des larmes jaillirent des paupières closes d'Evne qui soupira : *Tu n'as pas peur ?* et lui piqua un baiser sur la pointe du menton.

Si, je vais mourir, et pour prolonger sa mort et sa terreur, il la caressa jusqu'à ce qu'il ne vît plus rien, jusqu'à ce que le continent dilaté se refermât sur lui, le ligotant, l'attirant dans ses marécages. La terreur le submergeait, présente dans ses mains, dans ses pieds, dans ses articulations, dans son ventre. Des vau-

tours planaient au-dessus de lui. Ce ne fut que tout à la fin qu'il se dénoua, et la fin fut douce, infiniment douce, *comme d'être frappé à mort à coups d'oreillers* (pensa-t-il). Il roula sur le flanc, frissonna, rit, essaya de pleurer et pensa : *Tu es un imbécile.*

Evne s'assit sur lui et lui pinça les oreilles. Il rit encore.

— « Je ne suis plus puceau, » dit-il.

— « Pour un puceau, quel répertoire ! » Elle fit la moue. Il vit distinctement, quelque part au fond de son esprit, un lac dont la vase et les algues libérées montaient en tourbillons et dérivaient jusqu'à la berge. Elle lui tira les cheveux et dit d'une voix mourante :

— « Je veux recommencer. Couche-toi. »

— « Je ne peux pas. »

Tu peux. Elle ajouta en lui envoyant une bourrade : *Est-ce que les hommes pleurent ?* « Je peux, » dit-il. « Je veux. »

Mais Evne devint blême, devint une statue de pierre.

Une information venue du nord-ouest, formelle mais inexplicable, concernant le rapport d'un (complexe) et d'un (complexe) liés à un (complexe), frappa Jai de plein fouet, traversa le ciel et disparut derrière l'horizon au sud-est.

— « C'est votre radio, » dit Evne. « Ils sont arrivés. »

Il ne leur fallut que deux jours pour rejoindre le village. Tant de messages à foison ! (Visage défait d'Evne.) Le second jour : suivre d'invisibles intersections, tourner, changer de direction, s'arrêter (visage sans expression), secouer la femme qui ne bouge pas. Telle une pierre ancienne. La vieille pensée qui revient : *Si c'est une boussole animée, qui la fait marcher ?*

— « Je *pense,* » répond Evne d'une voix de golem. Elle grince : « Je t'aime. »

Ils entrèrent dans un pays nouveau, ravins obstrués de broussailles, massifs de sureaux, choses cinglantes qui leur fouettaient le corps, la figure. Evne dialoguait avec elle-même, proférant d'inintelligibles sonorités nasillardes. « N'aie pas peur » (sa voix comme du plomb qui crisse), et elle marche droit sur un nid d'abeilles. Personne ne fut piqué. Il y avait le lit d'un ruisseau taillé dans le sol argileux et tapissé de lianes enchevêtrées, les familières plaques d'ardoise qui glissaient sous les pas. A quel-

ques kilomètres du village, Evniki surgit des bois, les enveloppa d'un regard atone et angoissé avant de disparaître comme la flamme soufflée d'une mèche, laissant derrière elle l'idée d'une longue maison inversée. Un adolescent de quatorze ans voltigea devant eux (coup d'œil admiratif à la barbe de Jai) et se dématérialisa. Le golem femelle de Jai, couvert d'égratignures, de meurtrissures et de sang séché, titubant plutôt que marchant, émit un terrible et sourd gémissement avant de s'effondrer. Jai attendit que, la tête posée sur ses genoux, elle eût récupéré, ne sachant que faire. Lui-même portait une douzaine de plaies cuisantes. Evne ouvrit les yeux, murmura faiblement : « Oh ! Seigneur ! » et baissa à nouveau les paupières. Il vit les coupures de la femme se refermer, des rubans de peau rose et neuve sourdre des entailles, s'aplanir tandis que se calmaient ses propres douleurs. Quelqu'un faisait la même chose pour lui. L'herbe devenait plus moelleuse. Il força Evne à se relever en dépit de ses protestations. Ils avancèrent, mains enlacées. L'inquiétude, le souci et le doute l'assaillaient violemment, en vagues venues du vaisseau qui se dressait dans le village au bout du sentier, et lui déchiraient la poitrine. Dans la clairière roussie se tenaient cinq hommes armés. Ils allaient et venaient, radieux, débordant d'une excitation enfantine, écrasant la cendre morte comme si c'était la paume de la communauté adulte, une main qui pouvait soudain se refermer sur eux sans qu'ils en aient conscience. Chacun de leur os était répertorié tandis qu'ils déambulaient. Ils riaient et de torves éclairs de pensée transperçaient instantanément leurs organes vitaux. A l'orée de la clairière, Jai écarta les branches brûlées pour livrer passage à Evne, il sentit la cendre pleuvoir sur la peau de sa compagne. Avec un effort spasmodique, il voyait par les yeux des cinq hommes cinq Jai Vedh, chacun souillé de sueur et de cendres, chacun vu sous un angle légèrement différent (cinq instantanés distincts du même sujet), chacun nanti d'une barbe sauvage semblable à une botte de foin en pagaille. Il vit l'affolement envahir les cinq déments en uniforme, vit se décharger leur système sympathique. Ils souriaient d'un sourire engageant qui leur plissait les yeux. L'un d'eux tendit la main. Le capitaine était dans la navette, follement impatient de partir. Celui qui tendait la main avança d'un pas, s'écartant des autres, et quand Jai Vedh émergea de cet inexplicable état de paralysie, ce fou sourd ne fit que plisser davantage les

yeux et resta dans cette attitude tel un chien apeuré et souriant. Finalement, Jai lui serra la main.

Je te tuerai, salaud, je te tuerai ! criait le fou terrifié.

— « Parlez plus lentement, » dit Jai. Derrière lui, Evne tissait une robe avec les atomes de l'air. Une brutale onde de peur balaya la clairière, suivie d'une vague accalmie. Les cinq hommes oublièrent et se détendirent. Celui qui avait échangé la poignée de mains avec Jai battit des paupières, eut un sourire indulgent et croisa les bras, retrouvant son maintien nonchalant.

— « Eh bien, on ne peut pas nier que vous soyez devenu un indigène, » fit-il avec bonne humeur.

— « En effet, » répondit Jai.

— « Bienvenue à vous. »

— « C'est bon d'être de retour. »

L'homme le tua. Mais il ne pouvait naturellement pas le tuer. Il ne fut guère surpris quand les cinq hommes, plus le capitaine, se transformèrent en statues et n'éprouva nul étonnement lorsque le vaisseau disparut. Et il s'attendait à entendre Evne dire : *Maintenant nous commençons avec EUX*, à entendre, voir ou sentir *ftun* personnes se déployer et se disperser pour contrôler le temps, le soleil, les animaux, les plantes, la mer, leur propre corps, tandis qu'un seul homme maintenait les six autres pétrifiés.

Qui fait ce travail ? demanda-t-il paresseusement, et de la face obscure du monde (la téléportation est instantanée) arriva la réponse de quelqu'un (il saurait qui, il finirait par les connaître tous, tous les onze mille neuf cent soixante-dix-sept, en temps voulu) :

Jai Vedh...

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Initiation.

Chronique littéraire

Ubik de Dick : un univers-panik

par Jacques Chambon

Faire le compte rendu d'**Ubik** au sortir de ce livre revient à peu de choses près à se réadapter à la vie quotidienne après vingt ans de réclusion, cinq ans de coma ou un an de baroud dans les rizières vietnamiennes. Une fois refermé le volume, retombant face aux paillettes argentées qui dérivent sur la couverture au gré de la lumière, je me fais l'effet d'un vieux hibou qui, relâché dans sa forêt natale après des mois de zoo, ne se repère plus dans sa nuit. Ma machine à écrire a un air louche, son crépitement me semble charrier d'inquiétants messages, mon décor familier paraît ruminer un mauvais coup. Décidément, les petits placards publicitaires mis en épigraphe au début de chaque chapitre ont bien raison de nous répéter qu'Ubik doit être utilisé avec précaution et en suivant rigoureusement le mode d'emploi.

Un mode d'emploi ! Voilà pourtant ce que réclame le lecteur au critique de service. Un mode d'emploi et un petit essai d'interprétation qu'il aura le plaisir de contester plus tard. Assez méfiant à l'égard du tricot impressionniste — et je lui donne entièrement raison — il veut savoir de quoi il retourne et comment se guider provisoirement dans le corridor des mots, surtout quand il s'agit de Philip K. Dick, un spécialiste du labyrinthe psychédélique. Le vieux hibou va donc s'ébrouer, accommoder et essayer de filtrer le flot d'images, d'émotions et d'idées dont il vient d'être bombardé. Et il rigole en dedans, si tant est qu'un hibou rigole, car il sait que ça n'aura d'utilité que pour lui. N'oubliez pas qu'il est question d'**Ubik** : si averti soit-il et quelque niveau de lecture qu'il choisisse — et Dieu sait qu'il y en a — quiconque entre en ce livre est condamné à quitter la dernière page l'œil clignotant et la peur au ventre.

Le roman démarre sur les chapeaux de roues le 5 juin 1992. En deux pages, les données de l'action sont constituées par un épisode crucial de la lutte qui oppose les télépathes et autres précognitifs d'une puissante compagnie et les neutraliseurs d'une firme chargée de protéger l'intimité des individus... et des gros trusts. Le néophyte risque de ne pas saisir tous les détails techniques mais peu importe. Se laisser aller. Profiter de la vertu tonifiante d'un tel rythme narratif, surtout si l'on est déjà fidèle de la collection « Ailleurs et Demain » et que l'on vient d'effectuer la laborieuse, l'assoiffante traversée de **Dune** ! Sept pages de plus et vous êtes introduits à l'une des trou-

vailles cardinales du roman : les moratoriums, sortes de super-morgues où les gens qui viennent de mourir sont placés en état d'hibernation et traités de façon à conserver une activité encéphalique qui leur permet de penser et même, grâce à des procédés adéquats, de communiquer avec les vivants. Savourer l'humour noir de cette situation où des personnages viennent s'entretenir avec leur semi-vivant chéri, bien surgelé dans sa capsule cryonique, comme on va rendre visite à son cousin hospitalisé à Sainte-Marguerite ou à son beau-frère détenu à la Santé. Un petit chapitre de dix pages et vous aurez vu Runciter, le directeur de la firme anti-psi, en tendre conversation avec sa jeune femme morte : elle est toujours copropriétaire de la firme et s'avère régulièrement de bon conseil en période de crise. Suivre le dialogue toutes synapses en éveil, spécialement si l'on prétend s'offrir le plaisir de déchiffrer les énigmes à venir sans attendre l'intervention de l'auteur : le cadre du roman s'y trouve précisé et la clé de tout le récit y est cachée. Un chapitre supplémentaire pour rencontrer Joe Chip, figure centrale plutôt que héros — le pauvre ! — du livre, ainsi qu'un personnage féminin qui va être à l'origine de la première péripétie importante et de quelques-unes des nombreuses fausses pistes où l'on s'égarera. A boire comme du petit lait pour la façon dont Dick fait jouer les présents parallèles, mettant du même coup Robbe-Grillet à la sauce SF — si vous avez lu **La Maison de rendez-vous** ou **Projet pour une révolution à New York**, vous verrez de quoi je veux parler. A ranger aussi au rayon des grands moments d'esbaudissement dont on est redevable à la SF pour les démêlés de Joe Chip avec sa porte automatique et payante, sa cafetière automatique et payante, son frigidaire, etc. Réserver pour plus tard les méditations amères que peut engendrer la scène et prendre garde à quelques détails : les costumes délirants qu'arborent les personnages, les objets en ersatz de quelque chose, en pseudo-machin ou en simili-truc, tous ces artifices proliférants constituent autant de **signes** par lesquels Dick invite son lecteur à ne pas avoir trop confiance dans la réalité romanesque qui se construit autour de lui. Un petit chapitre pour que la firme anti-psi gobe l'appât qui va l'entraîner sur la Lune — une entreprise qui y travaille secrètement à un projet de propulsion interstellaire prétend être victime d'un important réseau d'espions télépathes, un autre pour nous présenter un super-commando anti-psi en plein conseil de guerre ; encore huit pages pour que tout ce beau monde soit pris au piège... **« et la bombe explosa »**. A ce moment-là, souffler un peu. L'exposition est terminée. Il est temps de faire le point.

Une première remarque s'impose qui concerne la longueur matérielle de cette introduction (à peu près le tiers de l'œuvre) — elle-même responsable de la longueur de mon relevé textuel malgré tous les sacrifices auxquels je me suis résigné. On considère généralement que c'est la qualité fondamentale d'un écrivain d'entrer tout de suite dans le vif du sujet — or, abstraction faite des placards publicitaires placés en tête de chaque chapitre, il n'a pas encore été question d'Ubik — et celle d'un critique de ne pas tourner trop longtemps autour du pot. Et pourtant... Pourtant le temps est peut-être déjà venu de lire Dick à l'aide de fiches, d'un tableau noir et de grilles structurales, bref, de tout un appareil qui, loin de rendre la lecture ennuyeuse, la dynamiserait et l'enrichirait — je rêve d'un Roland Barthes s'attaquant au décodage de toute cette œuvre... Quant à l'introduction en question, absolument nécessaire telle qu'elle est, elle constitue la partie la plus habile du livre et, si on l'envisage rétrospectivement, la plus savoureuse.

Une analyse attentive montre en effet que tout se passe comme si Dick s'était proposé de boucler en l'espace de 80 pages un roman complet auquel manqueraient seulement deux ou trois pages d'explications finales : au lecteur de les imaginer ; elles pourraient être si simples. Roman fort honorable au demeurant et dont pas mal d'auteurs et de lecteurs se contenteraient volontiers. On y est en terrain assez connu pour s'y sentir tout de suite à l'aise — ces luttes de télépathes, ces gadgets de bazar, ces maisons aussi robotisées que les appareils ménagers qu'elles abritent : tartes à la crème de la SF ! On y découvre un faisceau d'idées assez originales — les moratoriums, le pouvoir psi de Pat Conley — pour mordre à une nième variation sur un air connu. Enfin, suprême satisfaction pour le lecteur français, on y retrouve — aidé par cette manne que furent, au temps où l'on était complètement déboussolé par le Dick dernière manière, quelques articles des exégètes professionnels Klein, Thaon et Goimard — ce qu'il est convenu d'appeler des « thèmes chers à la pensée dickienne » : lutte impitoyable des grands monopoles, aptitude des hommes au pouvoir à mettre les plus belles et les plus nobles choses au service d'intérêts sordides, fragilité de la réalité présente en butte aux fantaisies maniaques de quelques super-cerveaux ou, plus simplement, aux fluctuations de la personnalité, aliénation matérielle, morale et psychique des individus, etc. Au fond, tout cela ne paraît pas très sérieux, malgré le talent déployé. Mais qu'on se rassure. Dick sait ce qu'il fait et son miniroman, parfaitement raccordé au reste, a un rôle bien précis. Dick joue. Il joue avec des thèmes puisés au fonds commun de la SF ou dans les épluchures de ses propres œuvres, et il le sait si bien qu'il s'offre le luxe de leur faire frôler la parodie sans qu'on y voie goutte, ou presque. Autrement dit, Dick joue à être Dick. Jeu bien simple dans un but bien simple. C'est celui de la séduction, le jeu de Don Juan ficelant sa proie dans les images d'un univers doré et savourant en catimini son habileté d'oiseleur. Aussi les anti-psis ne sont-ils pas les seuls à être pris au piège. En un éblouissant jeu de miroir qui garantit la cohérence et la subtilité de la structure du livre, Dick nous piège aussi. Mais c'est, d'une autre façon, dans un monde romanesque bien familier, bien solide, riche d'une rassurante intertextualité — dix noms d'auteurs viennent à l'esprit, conduits par Lewis Padgett — un peu charmeur, excitant quand il faut, amusant quand il faut, bref, suffisamment lubrifié pour nous transformer en lecteurs pantouflards, repus, bien au chaud dans leur petite histoire d'espionnage futuriste. Dès lors tout s'explique : et l'impression d'avoir subi cette introduction en quatrième vitesse — en tant que roman de mise en condition, elle est très courte — et le fantastique effet de déroute ressenti au-delà de la page 86. Car nous n'en sommes qu'à la page 86.

A partir de là, attacher sa ceinture. Voilà que s'écroulent une à une nos précieuses certitudes et notre confort intellectuel. Voilà que s'ouvrent toutes grandes les portes de l'épouvante... Je m'en voudrais de déflorer complètement les pages qui nous rejettent, pantelants, au bout d'une dernière ligne à faire dresser les cheveux sur la tête : elles contiennent des monceaux de trouvailles, de décrochages, de cahots qui en font une fête de l'intellect et de la sensibilité. Je signalerai seulement que le parcours s'opère avec d'autant plus de douleur que Dick — et c'est là que l'amateur de SF peut voir un des grands traits de génie du livre — nous a fait le coup de la sécurité.

Vous vous croyiez en 1992 ? Des objets, des hommes se mettent à vieillir et à se délabrer à toute allure ou à régresser dans le temps, comme ce récepteur TV qui se transforme en une radio graillonnante. Vous admiriez la

consistance du décor en vous fondant sur les signes du contraire ? Il s'efface par pans entiers pour laisser filtrer les bribes d'un passé remontant jusqu'en 1939... Des messages bizarres, quasi incompréhensibles, sont émis par quelqu'un que l'on croyait mort et atteignent les personnages dans les endroits, aux moments et sur les modes les plus inattendus. Mais au fait, qui sont les vivants et les morts ? Telle est la question qui polarise peu à peu toute l'attention et à laquelle Dick répondra tout à la fin de la plus terrible des façons par la plus implacable des déductions : tout le monde est mort. Et vous aussi qui êtes bien calés dans vos fauteuils. Car si les morts ont l'impression d'être vivants, pourquoi ne serions-nous pas des vivants ignorant qu'ils sont morts ? Et « qu'est-ce que c'est que cet Ubik ? » demande avec vous Joe Chip. Une drogue miracle bien sûr, l'élixir permettant de contrecarrer le processus de désagrégation qui s'est emparé de l'univers et d'y restaurer un semblant de stabilité, mais aussi tant d'autres choses. Comme son nom l'indique, Ubik est tout et partout. C'est Dieu, c'est le cosmos, c'est une entité qui a pu prendre possession du télépathe hyperdoué qui disparaît au début du roman, c'est l'écrivain, c'est le lecteur, on ne saura jamais exactement. Vous croyiez consommer de la SF ? Vous êtes en plein fantastique horrifique — ces gens qui se dessèchent et s'effritent en deux temps trois mouvements ne rappellent-ils pas curieusement la mythologie draculesque ? Enfin, vous vous raccrochiez aux éléments de réalité qui fondent toute fiction ? Vous nagez dans l'atroce confusion des rêves sécrétés par les semi-vivants. Comment ne pas se retrouver complètement ahuri ?

Au bout du compte, il faut pourtant se demander où Dick veut en venir. Qu'a-t-il à nous dire du fond de cet énorme gouffre où il nous engloutit ? A première vue, pas grand-chose de nouveau par rapport à ses livres précédents. Toute sa panoplie est à l'étalage — la drogue, les pouvoirs paranormaux, l'effroyable complication des relations humaines et du monde, cette machine molle, etc, etc. Et il illustre encore une fois ce qu'il affirmait dans la postface de l'édition française de **En attendant l'année dernière** et **A rebrousse-temps** : « J'ai le sentiment profond qu'à un certain degré il y a presque autant d'univers qu'il y a de gens, que chaque individu vit en quelque sorte dans un univers de sa propre création : c'est un produit de son être, une œuvre personnelle dont peut-être il pourrait être fier. » L'univers qu'il imagine ici — il faudrait dire le pseudo-univers — n'en apporte pas moins un maillon d'importance à la chaîne de sa réflexion. Dick avait beau démontrer naguère avec une sorte d'entêtement que le monde est absurde, cruel, dérisoire, aussi fondamentalement détraqué que la pendule de **La Cantatrice chauve**, il n'avait pas encore réussi à condamner cette porte de sortie : la mort, l'inconscience définitive, la paix enfin. Avec **Ubik**, il règle son compte à cet ultime espoir : si tant est que nous sommes vivants, même notre mort risque d'être volée et empoisonnée. Par les vertus des progrès techniques — et nous savons maintenant que l'activité encéphalique subsiste encore quelque temps après la mort physiologique — la mort ne nous empêchera peut-être pas de poursuivre notre petit chemin de consommateurs abrutis de publicité, assiégés par des problèmes d'argent, des mystères, des angoisses, des monstres... Que l'on compare dans le roman — et Dick l'a conçu en partie pour cet autre jeu de miroir — le passage qui est censé se passer dans le monde réel et celui qui est consacré à la vision du monde post-mortem. On y verra un Joe Chip aussi radicalement inadapté ici que là, toujours à la recherche d'une pièce de monnaie, tou-

jours hésitant, promenant toujours, en dépit de ses incroyables vêtements, la figure de l'échec et de l'insignifiance — il est vrai qu'avec un nom pareil... Il n'y a entre les aberrations des deux univers qu'une différence de degré, le pire étant naturellement celui qui devait nous consoler.

La conclusion de cette méditation sur la mort, objet essentiel du roman, pourrait être d'un insoutenable pessimisme. Or, par un renversement que seules les tendances schizophréniques de Dick empêchent de nommer dialectique, la manière de l'exprimer remet tout en question — c'est une des manies d'**Ubik** que ces mouvements de bascule, ou plutôt une de ses puissances. Faut-il identifier Dick à Joe Chip ? Peut-être, mais en ce cas le personnage ne peut avoir qu'un rôle d'exorciseur, il représente une projection thérapeutique. Entre le malheureux paumé qui finit par faire un véritable dieu de son exploiteur de patron, qui n'existe que par lui et pour lui, et l'écrivain qui maîtrise si allégrement une construction propre à donner le vertige, la différence est grande. Jamais l'écriture de Dick, du moins à ma connaissance, n'a été aussi bien placée, au sens musical de l'expression. L'évocation de cette banquise en débâcle où se résoud l'univers mental des semi-vivants s'accommode on ne peut mieux de la technique qu'il affectionne : morcellement des séquences, multiplication des points de vue, visions subjectives qui finissent par décomposer la réalité. Le thème de la dégradation des choses et des gens fait évidemment penser à **L'Ecume des jours**, mais il faut bien avouer que ce n'est pas à l'avantage de Vian. Autant celui-ci travaille dans le joli, le pathétique gentil qui fait monter un petit sanglot au fond de la gorge, autant Dick soumet le développement de l'idée à un rythme forcené qui, secoué de quelques éclairs d'ironie, ne laisse pas le temps de se confier au secours équivoque de l'attendrissement. En contrepoint — car un rythme rapide pourrait faire croire à une action, à une progression dramatique vers une solution — se combine une intrigue si compliquée que toutes les forces, se heurtant les unes contre les autres, n'ont plus qu'à reprendre perpétuellement leur élan. D'où l'impression d'un récit-cage à écureuil à laquelle contribue une polyphonie de signifiants renvoyant au même signifié, c'est-à-dire à la même impasse. Enfin flottent çà et là, comme autant de poèmes surréalistes qu'on croirait issus des murs de mai 68, des messages-médaillons où l'ensemble du roman vient se concentrer dans un superbe effet de fuite. Citons celui-ci :

« Sautez dans l'urinoir pour y [chercher de l'or.
Je suis vivant et vous êtes morts. »

Et celui-là :

« Plongez dans la baignoire pour [voir d'où vient le vent.
Vous êtes tous morts, je suis [vivant. »

Et reconnaissons que ce livre si pessimiste n'a pu être composé que dans la plus royale des euphories. Cette joie démiurgique s'est d'ailleurs communiquée au traducteur — notre respecté rédacteur en chef — qui a su, dans une sorte d'état de grâce, allier la plus rigoureuse précision et un constant bonheur d'expression.

Reste à se demander comment Dick va pouvoir encore nous surprendre la prochaine fois, puisque **Ubik** l'élève au sommet de son art, lui conservant ainsi une autre porte de sortie : le privilège de transformer ses hantises en livres et d'en vivre glorieux, ce qui est une façon bien pratique de s'en débarrasser. S'il veut nous mener jusqu'au bout de la noire idée qu'il se fait du monde, il lui faudra écrire un livre où sa délirante logique servira la démonstration de l'impossibilité du livre et de toute œuvre d'art. Beau paradoxe, mais Dick ne s'en est-il pas

fait une spécialité ? En attendant, **Ubik** nous donne l'occasion de pratiquer le livre-panique par excellence. Son sujet fait écho à la connotation que Hugo introduisait dans **Le Satyre** : « Place à Tout ! Je suis Pan ! Jupiter, à genoux ! » ; son climat est celui d'une terreur qui prolonge celle des nymphes éperdues ; et rappelons-nous que la fuite panique se déroule sous le signe de la joie orgiaque de la nature efflorescente. C'est là le plus beau cadeau d'**Ubik** : un univers que son auteur domine au point d'en faire un vaste Luna-Park, un prodigieux espace ludique, pardon, ludik.

Ubik par Philip K. Dick : Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».

Chronique des bandes dessinées

Stan Lee en France (1)

par Jean-Pierre Andrevon

Parmi les personnages multiformes du domaine sans limites discernables des bandes dessinées, il est une catégorie de personnages qui, plus que beaucoup d'autres, ont su, dès leur enfance et la nôtre, retenir notre attention émerveillée. Il s'agit des « super-héros », dont l'origine ethnique est presque invariablement américaine et dont l'exemple le plus connu est l'archétypal Superman. Il faudrait, si l'on voulait bien cerner les raisons de cette fascination où le transfert a la part belle, plonger dans les décryptages freudiens, indispensables à une approche sociologique du monde de la bande dessinée ; mais tel n'est pas mon but ici...

Simplement, à l'occasion de la publication régulière en France de certaines bandes d'origine américaine, il me semble intéressant d'étudier le monde riche en métamorphoses, mais finalement clos, d'un des scénaristes les plus célèbres parmi les fans : Stan Lee, qui se trouve à l'origine d'une bonne quinzaine de séries dont l'existence remonte tout au plus à dix ans (sa première création d'importance, les **Fantastic Four,** date de 1961), mais dont la notoriété est telle qu'on n'hésite pas à l'appeler « l'Homère du XXe siècle ».

C'est sur lui que portera cette modeste étude, non que les dessinateurs qui l'illustrent n'ont pas d'intérêt (certains au contraire, comme John Buscema — le **Silver Surfer** — sont à placer parmi les plus grands, aux côtés d'Alex Raymond et de Hogarth), mais parce que la cohérence interne des séries envisagées repose d'évidence sur le conteur, et pas sur les graphistes qui souvent se sont succédé à trois ou quatre sur un même héros ou groupe de héros. D'ailleurs, si certains dessinateurs ont un trait bien à eux (Buscema, ou encore George Tuska, qui fit les meilleures planches de **Iron Man**), d'autres se fondent un peu (tout au moins pour l'œil de l'amateur moyen) dans ce que j'appellerais « l'anonymat de la qualité ». Un exemple-type : pour les seules planches de **Daredevil** publiées en France, on ne compte pas moins de cinq dessinateurs successifs : Bill Everett, Wallace Wood, Joe Orlando, Jack Kirby et John Romita. Il serait donc bien difficile d'analyser ce personnage par le trait qui lui prête vie, surtout que les différences de styles viennent se fondre l'une dans l'autre, étant donné qu'un dessinateur qui hérite d'un héros commence souvent par « copier » le style de son prédécesseur, quitte à laisser ensuite sa propre personnalité reprendre le dessus...

Mais je tâcherai néanmoins de donner au fil des pages quelques indications visuelles qui auront pour but de caractériser la manière des graphistes concernés.

BREVE HISTOIRE

Les aventures de la plupart des super-héros aux Etats-Unis sont publiées dans des mensuels appartenant à deux groupes principaux : les Superman National Comics et le Marvel Comics Group. Au premier groupe appartiennent Superman, Green Lantern, Flash, le Spectre, Metamorpho, Atom, Hawkman, ainsi que les aventures des Challengers ou de la Justice League of America, qui réunit divers héros ayant par ailleurs une existence individuelle. Au second groupe appartiennent les créations de Stan Lee, qui est un de ses principaux pourvoyeurs.

En France, ce sont les Editions Lug, de Lyon (6 rue Emile-Zola, Lyon-2e), qui ont pris le relais du Marvel Comics Group. **Fantask,** qui regroupait les **Fantastic Four** (Les Fantastiques), le **Silver Surfer** (le Surfer d'Argent) et, à partir de son quatrième numéro, **Spider-Man** (l'Araignée) a vu le jour en février 1969. C'était un opuscule de 100 pages en couleurs, format 15 x 21, qui eut une vie éphémère de sept numéros. En effet, un communiqué des éditeurs, publié en page intérieure de cette septième livraison, nous apprenait :

« CE NUMERO EST LE DERNIER DE FANTASK »

« La commission de surveillance et de contrôle, dépendant du Ministère de la Justice et créée par la loi du 16 juillet 1949, a condamné Fantask **sans rémission ; voici le texte de sa décision :**

« Cet organisme a considéré que cette nouvelle publication était extrêmement nocive en raison de sa science-fiction terrifiante, de ses combats de monstres traumatisants, de ses récits au climat angoissant et assortis de dessins aux couleurs violentes. Elle a estimé que l'ensemble de ces visions cauchemardesques étaient néfastes à la sensibilité juvénile... »

Nos lecteurs doivent être au courant ; c'est cette même loi qui, lors de sa mise en application fin 49, étouffa dans ses plis obscurs tous les hebdomadaires qui faisaient les délices de ceux qui ont aujourd'hui entre trente et quarante ans : **Tarzan, Coq-Hardi, Zorro,** et j'en passe... On voit donc que cette censure, sur l'existence de laquelle je n'épiloguerai pas, a toujours bon pied. Mais pas bon œil, si l'on en juge sur ce qu'elle laisse complaisamment passer — je veux parler de tous ces magazines petit format, en noir et blanc, d'inspiration guerrière, colonialiste, raciste, qui chantent en général les exploits de hardis guerriers pourfendeurs de jaunes ou de vaillants explorateurs massacreurs de noirs et autres métèques.

Quelques mois plus tard, pourtant, les Editions Lug refaisaient surface en lançant **Strange,** une mouture fortement rétrécie du **Fantask** primitif. De format 13 x 18 et dépourvu des couleurs qui, aux dires des éditeurs, avaient pour une large part motivé l'interdiction, **Strange** abritait les **X-Men, Iron-Man, Daredevil** et le **Surfer.** Ce fut une déception pour beaucoup, car l'absence de couleurs, remplacées par un traité monochromatique de l'image (une double page bleue, la double page suivante orange, etc.) enlevait aux aventures contées leur mordant, leur dimension épique. Mais on pouvait se dire aussi, avec plus de sagesse, que c'était mieux que rien. **Strange,** qui avait démarré en janvier 1970, fut suivi en avril de la même année par **Marvel,** de présentation identique, où l'on retrouvait les **Fantastic Four,** ac-

compagnés de **Spider-Man** et de **Captain Marvel.**

Cette situation insatisfaisante se poursuivit jusqu'en novembre, où **Strange** (qui en était alors à son numéro 11) et **Marvel** (n° 8) réintégrèrent leurs couleurs, tout en adoptant un grand format qui est presque celui des originaux américains (24 x 17 chez nous, pour 26 x 17,5 aux U.S.A.). C'est cette formule qui prévaut encore aujourd'hui. Est-ce à dire que la censure a rengainé ses ciseaux ? Non pas. Mais **Strange** et **Marvel** sont désormais assimilés à des publications pour adultes, ce qui veut dire qu'en principe ils sont hors de portée des mineurs, et qu'en outre l'éditeur a des taxes à payer : tout s'achète en somme, même la liberté. Mais les Editions Lug ont fait le pari de « tenir » en supportant les inconvénients financiers que cela impliquait. Il faut donc en prendre acte et les féliciter, même si d'aventure certains fanatiques intransigeants vont leur reprocher quelques manquements à la fidélité.

Je tiens à en avertir les lecteurs (intransigeants ou non) tout de suite : cette étude ne se placera pas sur ce plan-là. Il vaut certes mieux avoir en main une édition originale plutôt qu'une copie doublée, mais d'une part je suppose que de nombreux lecteurs ne connaissent pas l'anglais, d'autre part et surtout il est relativement difficile d'obtenir des exemplaires du Marvel Comics Group à Paris, et c'est tout à fait impossible en province.

Il faut se dire aussi que ce ne sont pas les spécialistes ni les fanatiques qui font vivre les Editions Lug, mais tout simplement les lecteurs ordinaires, adultes avertis et enfants clandestins. Cette constatation ne viendrait aucunement cautionner une reproduction catastrophique, mais il faut bien dire que le travail des Editions Lug est, disons, très satisfaisant. Pour une aventure manifestement refaite (par exemple, celle des Fantastiques dans **Marvel** n° 11), on trouve partout ailleurs des planches originales. La couleur n'est pas toujours fidèle, mais le mode d'impression, ainsi que la qualité du papier, sont très supérieurs aux magazines américains. Et si le cadre est parfois un peu malmené (mais ce reproche s'adressait surtout à la période des petits formats), le mal n'est en aucune façon comparable avec, par exemple, ce que font subir les Editions des Remparts au malheureux **Flash Gordon.**

Ceci étant bien précisé, et pour qu'il n'y ait aucune confusion, j'ajouterai que le petit travail analytique qui va suivre est basé uniquement sur la production de Stan Lee publiée par les Editions Lug — ce qu'en somme chaque lecteur a pu, et peut, se procurer à son kiosque ou tabac habituel — et aucunement sur les dix années d'intensive création outre-Atlantique de cet auteur...

LES TETES D'AFFICHE

Chaque série possède naturellement son héros (ou groupe de héros) monopolisant — et catalysant — l'action. Les aventures proprement dites se déroulent selon un schéma immuable : A) découverte de l'adversaire ; B) combat ; C) victoire. La phase B peut elle-même se décomposer en deux mouvements, un retrait et une avance qui préludera à la victoire finale — celle-ci étant le plus souvent provisoire ou ambiguë, ce qui ménage à l'auteur la possibilité de se resservir, au cours d'un épisode ultérieur, d'un adversaire particulièrement coriace et donc particulièrement intéressant. Ce schéma est donc en tous points comparable à celui de la presque totalité des bandes dramatiques, et tout simplement des romans populaires, qui ont modelé une structure de récit efficace et indéfiniment ajustable... Ce ne sont donc pas les aventures elles-mêmes qui font l'originalité des histoires racontées par Stan

Lee, et c'est pour cela qu'il ne sera pas question, au cours de cette étude, de faire une place privilégiée à la lecture des épisodes successifs. Il n'existe qu'un moule, à l'intérieur duquel toutefois l'ordre des passages, l'inclinaison des trajectoires, sont variables à l'infini.

Ce qui intéresse Stan Lee, et nous intéresse, ce sont les personnages jetes dans le moule — les levains de la pâte. L'originalité profonde de Lee, c'est cela : la création d'entités humaines ou humanoïdes prodigieuses, qui sont lancées les unes contre les autres dans un ballet mécanique et perpétuel où chaque apparition suscite aussitôt une apparition contraire, antithétique mais solidaire. Le monde de Stan Lee est un puzzle, où perpétuellement surfaces concaves et surfaces convexes s'emboitent et se rejettent.

L'attention est naturellement portée en tout premier lieu sur les héros. Mais, par « héros », il faut entendre personnage principal, fil conducteur des différentes séries ; car, contrairement aux personnages « classiques » de la bande dessinée, les créations de Stan Lee échappent presque toujours au pur et simple manichéisme. A un bout du défilé, on trouve naturellement des « bons-bons » (Daredevil), à l'autre des « méchants-méchants » (Méphisto, dans le **Surfer**). Mais toutes les autres places sont remplies par des créatures qui vont de « l'à peu près bon » jusqu'au « presque tout à fait méchant ». C'est dire que, tout en étant typés définitivement (et ne présentant pas de symptômes d'évolution morale), les créatures de Lee nous paraissent incontestablement « vivantes ». Chacune d'elle est très motivée et, chose plus importante encore, chacune d'elle est minée par une faiblesse fondamentale qui fait partie intimement de ses pouvoirs...

On peut classer les sept séries présentes aux Editions Lug selon trois catégories distinctes : 1°) les groupes (les Fantastiques et les X-Men) ; 2°) les justiciers solitaires (Daredevil, Iron-Man et l'Araignée) ; 3°) les extra-terrestres (Captain Marvel et le Surfer d'Argent).

Les deux groupes sont les plus proches de l'image archétypale des justiciers traditionnels. X-Men comme Fantastiques sont incontestablement des « bons » qui jamais ne faillissent et qui luttent pour la justice et l'ordre. Chaque groupe est formé de plusieurs individus possédant chacun des pouvoirs spécifiques paranormaux. (Tous sont d'ailleurs présentés comme des mutants : mutants « artificiels » en ce qui concerne les Fantastiques, cosmonautes frappés par des rayons cosmiques ; mutants « naturels » en ce qui concerne les X-Men, dont l'origine n'est pas explicitée.) Chaque membre de chaque groupe est donc étroitement solidaire de ses compagnons, car les X-Men comme les Fantastiques sont d'évidence les particules autonomes d'une même entité symbiotique : très caractéristique de ce fait est le désarroi qui saisit un groupe quand d'aventure un de ses membres fait faux bond...

Les Fantastiques possèdent à eux quatre les principales dimensions extranormales qui font défaut à l'homme : Red Richard, l'homme élastique, possède un corps d'une extrême malléabilité qui lui permet de s'étirer ou de s'aplatir à l'infini ; Ben Grimm (la Chose) est un monstre pierreux qui possède une force colossale ; Johnny Storm (la Torche) vole et brûle (maîtrise de l'air et du feu) ; sa sœur Jane enfin peut se rendre invisible et manie un champ de force protecteur.

Les X-Men, dont la création est postérieure, sont de toute évidence une version abâtardie et caricaturale des Fantastiques. D'abord le groupe possède un chef, un « cerveau », en l'occurrence le professeur Xavier, infirme qui guide ses « bras » depuis sa chaise roulante. Ensuite, chacun des X-Men

est, soit la projection légèrement gauchie, soit l'envers des Fantastiques. Hank McCoy (le Fauve) est une sorte de Chose, moins la laideur ; Strange Girl est une Jane Storm moins l'invisibilité ; Warren Worton (Angel) vole (il a effectivement des ailes d'ange !) sans brûler ; Bobby Drake (Iceberg) est le contraire de la Torche, puisqu'il se transforme en glaçon ; Slim Summer (Cyclope) lance du feu par son regard. C'est d'autre part, une sorte de « sous-chef » à qui le professeur Xaxier confie souvent la direction des opérations.

Cependant, Fantastiques et X-Men n'ont pas véritablement de faiblesse fondamentale ; ils se chamaillent souvent entre eux, chacun se prétendant plus fort que ses compagnons (et c'est l'occasion pour Stan Lee de faire preuve d'un humour un peu gros), mais cela ne rompt pas l'harmonie du groupe symbiotique ; on peut même dire au contraire qu'une certaine émulation se dégage de ces joutes verbales. Le seul maillon faible est constitué par la Chose (chez les Fantastiques) qui broie perpétuellement du noir à cause de son aspect hideux. Ben Grimm est d'ailleurs le seul membre de l'équipe qui, périodiquement, fasse de faux départs : une fois c'est dans un cirque qu'il veut aller s'exhiber, une autre fois il suivra un « méchant » qui lui promettait de lui rendre son aspect normal. Red Richard essaye également plusieurs fois de fabriquer un sérum à son intention, mais y parvient-il (**Marvel** nº 11) que la Chose refusera : à aucun prix l'équipe ne doit être amputée d'un de ses membres, à aucun prix (même celui de la normalité) l'équilibre ne doit être rompu...

Les justiciers solitaires, à l'inverse des deux groupes qui semblent avoir été conçus uniquement dans le but éternel de combattre le mal, sont, si l'on peut dire, des victimes d'un sort peu commun qui les a forcés à s'engager. C'est là une caractéristique remarquable mais, trait plus commun (voir par exemple **Superman**), chacun d'eux possède une « identité secrète » qui lui permet, une fois ses exploits achevés, de mener une vie de tous les jours. Et, si Iron-Man est un savant qui met souvent la science de son côté, Daredevil comme l'Araignée ne possèdent que certains sens supra-développés pour combattre, à l'inverse des X-Men ou des Fantastiques qui (ces derniers surtout : voir le Baxter Building, véritable forteresse électronique) mettent tous les atouts scientifiques et technologiques de leur côté.

En vérité, ces justiciers solitaires sont des faibles qu'un hasard providentiel a poussés sur le chemin de l'héroïsme. Daredevil est à l'origine un jeune avocat, Matt Murdock, qui, renversé par un camion transportant des produits radioactifs, perd la vue mais voit ses autres sens (notamment l'ouïe) accrus d'une manière fantastique. Revêtu d'un collant rouge, il sera Daredevil (le casse-cou), le seul héros aveugle que nous connaissions en France. Aveugle mais « voyant » : et souvent il refusera l'opération qui peut lui rendre la vue, parce qu'il a peur de perdre ses nouveaux pouvoirs. Le sens du devoir, on le constate, a pris chez lui le pas sur le bien-être personnel ; Daredevil est un héros fortuit, certes, mais fort bien rentré dans sa peau, même si celle-ci est parfois inconfortable...

Si la naissance de l'Araignée est plus improbable, ses motivations sont bien plus prosaïques que celle de son confrère aveugle à qui, d'ailleurs, il ressemble par bien des points. Peter Parker, jeune étudiant de dix-sept ans, qui a à sa charge sa tante May et fait des heures supplémentaires comme photographe dans un grand journal, a été piqué par une araignée radioactive qui lui a transmis ses pouvoirs sensitifs. Et si désormais il pourchasse le crime revêtu d'un collant traditionnel, c'est pour fournir à son moi civil l'occasion

de reportages photographiques qui lui rapporteront de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de sa tante.

Mais ni l'Araignée ni Daredevil ne sont des « surhommes ». Ce qui les caractérise (mise à part la toile que projette l'Araignée), c'est une même agilité qui, alliée à des réflexes fabuleux, fait d'eux des héros « bondissants » par excellence. Et il n'était que trop naturel que ces deux figures parallèles se rencontrent parfois (voir **Marvel** nº 11).

Le troisième compère, Iron-Man, est beaucoup plus antipathique au premier abord. Il s'agit, sous son costume civil, de Tony Stark, savant playboy et multimillionnaire qui dirige une usine d'armements pour le gouvernement. La naissance de son double en armure (voir **Strange** nº 1) se situe pendant la guerre de Corée, où Stark, qui a sauté sur une mine et a un éclat coincé près du cœur, réussit, prisonnier des méchants communistes, à se fabriquer le corset de métal qui lui donne les pouvoirs de justice mais aussi aide son cœur à tenir le coup. Stark lui-même n'a donc aucun pouvoir spécial : son invulnérabilité ainsi que ses rayons répulseurs, à la fois armes et propulseurs, viennent de son savoir (et corollairement de sa richesse). Quant à son talon d'Achille — en l'occurrence cet éclat près du cœur — il en sera de moins en moins question au fil des épisodes... Tout cela explique sans doute que ce héros soit celui dont l'image reste la plus pâle. (Notons en passant que les scénarios de **Iron-Man** sont maintenant dus à Archie Goodwin, spécialiste des **short-short** de terreur, dans **Creepy** par exemple, mais que Stan Lee les couvre toujours de son aile.)

Quels que soient les mérites respectifs des personnages ci-dessus évoqués, c'est cependant avec Marvel et le Surfer que Stan Lee s'est surpassé. Si les X-Men et les Fantastiques sont avant tout des burlesques, si les héros solitaires sont des « existentiels », Marvel et le Surfer sont des tragiques purs. Tous deux en effet appartiennent à une puissante race extraterrestre, et leur présence sur la Terre ne se justifie, pour le premier, que par une mission qu'on lui a confiée, et pour le second, par une punition qui le tient prisonnier à l'intérieur de notre atmosphère. Les aventures de Marvel et du Surfer obéissent donc à une structure triangulaire : venus pour combattre les Terriens, les deux héros, touchés par la faiblesse et l'irresponsabilité de notre race, vont au contraire combattre les monstres du temps et de l'espace qui s'acharnent sur elle ; mais les Terriens, aveugles à la compréhension des luttes cosmiques et enfermés dans leur haine immémoriale pour tout ce qui est étranger, se retournent à leur tour contre nos deux héros.

Ce schéma est particulièrement applicable au Surfer, originaire de la planète Zen-La qui, attaquée par Galactus, entité cosmique avide d'énergie, ne fut épargnée que par le sacrifice d'un jeune savant, Norrin-Radd, qui s'offrit à devenir le héraut cosmique de Galactus. Transformé en une créature de vif-argent, invulnérable, défiant le temps et l'espace sur son radeau, Norrin-Radd devient le Surfer. Mais, alors que son maître Galactus veut détruire la Terre, le Surfer se dresse contre lui pour la première fois. Galactus alors abandonne le Surfer, entourant notre monde d'une barrière d'énergie qui retiendra le héraut prisonnier pour l'éternité. (**« C'est pourquoi maintenant je suis seul et exilé sur ce monde hostile... Moi qui ai caressé la crête des vagues de l'infini, banni pour toujours sur cette sphère hostile... » : Fantask** nº 1.)

Le Surfer est donc l'exemple même du héros tout-puissant et impuissant à la fois, condamné à se battre toujours pour des êtres qu'il tient en secrète pitié et qui cherchent sans relâche à l'anéantir, alors qu'il les sauve à chaque fois de périls cosmiques. C'est un héros déchiré et déchirant, flam-

boyant et misérable, sublime et pitoyable, qui est tout auréolé d'une grandeur shakespearienne. De cette grandeur participent les aventures fabuleuses auxquelles il se trouve mêlé, les lamentations, anathèmes et défis qu'il lance sans cesse vers les cieux obscurs, et naturellement le dessin magnifiquement expressif de John Buscema, à la fois très léché dans le trait et éclatant dans de vastes compositions où le mouvement des corps jongle avec les distorsions de la perspective.

Face à ce chef-d'œuvre de la bande dessinée (dont, malheureusement, les Editions Lug nous annoncent l'arrêt aux Etats-Unis, par suite d'un certain insuccès auprès du public), Marvel ne brille pas d'un éclat comparable. Comme les X-Men étaient les doubles un peu affadis des Fantastiques, Marvel est un avatar édulcoré du Surfer : lui appartient à la race extra-galactique des Kree, dont un des vaisseaux est en orbite autour de la Terre pour en surveiller minutieusement l'évolution. Et si le capitaine Mar-Vell (qui américanisera son nom en Marvel) ne parvient pas à quitter notre globe, ce n'est nullement à cause d'une maldédiction cosmique, mais parce que son supérieur, Yoñ-Rogg, jaloux, lui donne mission sur mission dans l'espoir de le voir disparaître.

Marvel n'est donc qu'un soldat en terre étrangère, qui n'a pas de superpouvoirs mais se bat grâce à un attirail semblable à celui d'Iron-Man. D'autre part, sa faiblesse (il doit prendre en principe une pastille oxygénante toutes les heures) a tendance à être oubliée au cours des épisodes. Quant à ses relations avec les humains, elles se sont notablement améliorées, au point que, lors des dernières aventures présentées, il en vient à être considéré comme un auxiliaire apprécié. Notons enfin (et c'est peut-être l'explication de cette décadence) que les scénarios de cette série, bien que « supervisés » par Stan Lee, sont signés Roy Thomas ou Arnold Drake...

(La fin au prochain numéro.)

Dernière heure en forme de nécrologie

Au moment où la première partie de cet article était déjà imprimée, les Editions Lug nous ont fait parvenir une lettre et un document. Le document consiste en un extrait du **Journal Officiel** du 19 mars 1971, concernant un arrêté d'interdiction de vente aux mineurs de dix-huit ans de la revue **Marvel**, selon la loi du 16 juillet 1949. L'arrêté est signé Raymond Marcellin, et les Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, qui distribuent **Marvel** et ont reproduit l'arrêté, ajoutent dans un alinéa : **« Nous vous prions de vous conformer strictement aux prescriptions ci-dessus. »**

De la lettre que nous envoient les Editions Lug, nous extrayons les lignes ci-dessous :

« Le numéro de Marvel que vous avez reçu ce mois-ci (avril) est le dernier. En effet, cette publication a été interdite à la vente aux mineurs, et comme depuis le mois de décembre une loi pénalise d'une TVA de 33 % toute revue interdite aux mineurs, son exploitation devient déficitaire et nous sommes obligés de l'arrêter.

» Nous n'avons reçu aucune explication et n'avons été prévenus que par les N.M.P.P. et par la direction des

impôts. (...) Si nous voulons garder Strange, il faudra sans doute que nous nous résignions à une autocensure afin de diminuer dans la mesure du possible la « violence du graphisme ». Nous espérons que les véritables amateurs ne nous en tiendront pas rigueur, car c'est une question de vie ou de mort pour une publication qui est peut-être d'ailleurs déjà condamnée... »

*

Sans que nous l'ayons voulu, l'étude qui précède prend donc figure d'éloge mortuaire, et son but — inciter à la lecture de **Strange** et de **Marvel** — est dès lors déjà à moitié périmé.

Tout autre commentaire semble être inutile. Et pourtant... On ne pourra s'empêcher de se poser d'insolubles questions sur la décision du ministre de l'Intérieur qui frappe sans motif une publication de valeur, alors que, comme nous l'avons signalé, des magazines pour enfants, artistiquement nuls et exaltant véritablement la violence et le racisme, fleurissent dans les kiosques sans être inquiétés. Non que nous soyons pour une censure sélective : ce ne serait qu'un alibi intellectuel, et Jean-Jacques Pauvert s'est très clairement et très justement expliqué sur ce point (1). Mais, alors que cette sélection existe bel et bien dans les faits, on peut s'interroger sur ses buts et ses motivations, beaux exemples d'arbitraire — ou de cécité.

Quoi qu'il en soit — et **Marvel** reposant pour l'instant en paix — on peut maintenant tout craindre de cette « autocensure » dont les Editions Lug nous promettent la venue. Nous ne pourrons cependant pas leur reprocher leur conduite ultérieure, et les infidélités et déceptions que cela nous procurera : il n'y a pas d'explosion sans retombées... Mais nous pouvons craindre de voir disparaître pour longtemps de notre sol les créations de Stan Lee et de son équipe.

Contre cela, que faire ? Bien peu de chose, hélas. On ne peut faire descendre les lecteurs dans la rue, que d'autres problèmes plus sérieux, parfois, agitent. Et on sait bien que les pétitions n'ont jamais servi à grand-chose. Reste l'information, ce qui est fait — et l'indignation. La suite concerne les lecteurs des productions Lug...

J.-P. A.

---

(1) Lire sa préface à *L'enfer du sexe.*

Revue des livres

LA MAIN GAUCHE DE LA NUIT par Ursula K. Le Guin

Pour résumer le plus succinctement possible *La main gauche de la nuit*, roman d'Ursula K. Le Guin qui a obtenu le Hugo à la convention de Heidelberg 70, je serais tenté de reproduire tout simplement le « dos » de cet ouvrage, que Gérard Klein vient de publier dans sa collection « Ailleurs et Demain » :

« *Sur Géthen, la planète glacée que les premiers Envoyés ont baptisée Hiver* (1), *il n'y a ni hommes ni femmes, seulement des êtres humains. Des êtres humains androgynes qui, dans certaines circonstances, adoptent les caractères de l'un ou de l'autre sexe. Les sociétés nombreuses qui se partagent Géthen portent toutes la marque de cette indifférenciation sexuelle. L'envoyé venu de la Terre, qui passe pour un monstre aux yeux des Géthéniens, parviendra-t-il à leur faire entendre le message de l'Ekumen ?* »

Voilà qui semble préciser parfaitement ce à quoi l'on peut s'attendre en ouvrant, en parcourant à pages comptées ce fort bon et beau livre. Mais est-ce suffisant pour le lecteur de *Fiction* qui ne l'aurait point lu, ou qui, l'ayant lu, voudrait en savoir davantage, voudrait aller plus profond ? Là encore je pourrais presque répondre par l'affirmative... D'ailleurs, ce serait l'occasion d'un beau flagrant délit de paresse dont maints lecteurs, j'espère, rêvent de voir inculpés leurs critiques habituels, ces gens qui, on le sait bien, se bornent à lire la prière d'insérer, les vingt premières pages et les deux dernières des livres dont ils ont à parler...

Mais non : ne serait-ce qu'à l'occasion de cette fois qui, dit-on, n'est pas coutume, je suis allé jusqu'au bout de *La main gauche de la nuit*, et mieux encore, je l'ai lu d'une traite ou presque. Si je n'ai rien à ajouter quant au contenu du roman (...mais oui, Genly Aï, l'Envoyé, parviendra à convaincre les deux principales puissances de Géthen de faire entrer la planète dans l'Ekumen), c'est que celui-ci ne repose pas essentiellement sur une action, mais sur un décor, un « climat », donc une description. On se doute bien que la valeur du livre d'Ursula Le Guin, qui est indéniable, ne vient pas de son thème : l'histoire de l'Envoyé qui, seul sur une planète n'ayant pas accédé à l'âge de l'espace, prend des contacts et est en butte à la méfiance ou à l'hostilité des autochtones, voilà qui n'est pas particulièrement neuf !

Naturellement, il y a cette particularité géthénienne qui, au premier abord, semble orienter le roman vers le genre annexe « mystère biologique » ou, plus exactement ici, mystère physiologique : les Géthéniens, en effet, sont hermaphrodites, ou mieux « neutres », la plus grande partie de leur existence, mais acquièrent quelques jours par mois des caractéristiques sexuelles mâles ou femelles indifféremment (on dit alors qu'ils « entrent en kemma »), et ils peuvent alors s'accoupler en toute liberté, n'étant brimés par aucun interdit moral. Chaque individu peut donc assumer d'un mois sur l'autre, dans l'acte sexuel, le rôle masculin ou le rôle féminin et peut, au cours de sa vie, être père et mère successivement.

Du point de vue biologique, une telle anomalie, si l'on se place sur des facteurs de réalisme, est hautement improbable. Ursula Le Guin en a eu bien sûr conscience, et elle nous donne à lire le rapport d'un Investigateur ayant séjourné

(1) Non : pourquoi « Hiver » ? Dans le roman on parle, plus joliment, de « Nivôse ».

sur Géthen avant Genly Aï. Celui-ci écrit que les Géthéniens sont vraisemblablement le résultat d'une expérience génétique avortée ou abandonnée, perpétrée dans la nuit des temps par les Hainiens, race d'où est issue toute l'humanité galactique — Terriens compris. Et l'Investigateur conclut : « *Je hasarderai une autre co, jecture sur l'objet d'une hypothétique expérience génétique : ce pourrait être l'élimination de la guerre. Les anciens Hainiens auraient-ils postulé un rapport de cause à effet entre la capacité sexuelle continue et l'agression collective organisée, qui ne se rencontrent l'une et l'autre chez aucun mammifère à l'exception de l'homme ? Ou bien, comme Toumass Song Angot, considéraient-ils la guerre comme une activité de remplacement purement masculine, un vaste Viol, et voulaient-ils en conséquence éliminer la virilité qui commet le viol, et la féminité qui le subit ?...* » (p. 111). C'est là une hypothèse séduisante, mais qui peut tout aussi bien être gratuite ; car Nivôse, comme son nom l'indique, est une planète glacée, au terrifiant visage hivernal, qui a enfanté une civilisation prodigieusement stable. Si la guerre n'y existe pas, ce peut être aussi parce que la population ne quitte guère les villes où l'on vit confiné...

Mais, quoi qu'il en soit, l'explication de l'anomalie des Géthéniens ne viendra pas, en fin de volume, apporter la lumière à nos interrogations. De la même manière, la vie sociale, sentimentale, psychique des Géthéniens, si elle donne lieu à quelques développements anecdotiques, n'est pas véritablement étudiée en profondeur. Tout se passe comme si l'auteur, manifestement entrée dans la peau de l'Envoyé qui parle par sa bouche (1), ne faisait que survoler ce monde étranger, ne pouvait que se poser sur lui et ses habitants des questions aux réponses imprécises, faute de pouvoir véritablement comprendre les us et coutumes d'une humanité à la fois très proche et fondamentalement « autre ». On est donc en présence d'une approche très secrète, très subtile du monde de Nivôse, et il faut se demander si cette trop grande discrétion ne viendrait pas d'une sorte de pudeur chez l'auteur, qui n'ose aborder de front les questions sexuelles placées pourtant au centre de son ouvrage.

Je verrais une preuve à cette supposition dans le fait que jamais il n'est fait même allusion à la continence que doit subir l'Envoyé, qui reste trois ans isolé sur Géthen. (Une seule phrase fait état de ce que, peut-être, les Terriens et les Géthéniens en « kemma » pourraient avoir des rapports...) Dans un livre dont un des thèmes principaux est l'étude d'une humanité présentant une anomalie sexuelle, il est assez paradoxal et même irritant de constater qu'Ursula Le Guin se mure dans un silence buté dès lors qu'il s'agit de son héros, prêtant ainsi le flanc aux sempiternels reproches des ennemis de la science-fiction. Comment sont-ils donc faits, ces conquérants du vide ? Sont-ce des castrats ? Ont-ils une volonté d'airain soutenue par une discipline psychique particulière ? Pratiquent-ils l'acte solitaire ?... Telles sont les questions qu'on peut de bon droit se poser à propos d'innombrables ouvrages (2) et, malheureusement, de *La main gauche de la nuit*. Certains prétendront que je fais une montagne d'un brin de paille et me rangeront, aux côtés de mon confrère Goimard, dans la galerie des obsédés sexuels. Sans me dérober le moins du monde, j'insiste au contraire pour réclamer que des questions qui ont, dans la vie, une importance de tous les instants ne soient pas éludées dans les livres, fussent-ils (et surtout !) de science-fiction...

Mais ceci n'est qu'une considération générale, une réflexion somme toute intellectuelle, qui ne peut intervenir qu'après coup : le cours du récit n'en est pas affecté...

Une autre question, plus sérieuse, peut ensuite être posée : sous quel angle

---

(1) On remarquera que l'auteur (une femme) écrit à la première personne pour un rôle masculin. Ce n'est pas nouveau, mais au sujet de ce livre basé sur l'ambiguïté sexuelle, le fait mérite d'être souligné.

(2) Dans l'âge « classique » de la S.F., le grand van Vogt est certainement l'un des très rares auteurs qui aient abordé le problème : dans **La faune de l'espace**, il note que l'équipage prend des pilules qui suppriment le besoin physique... sans pour autant satisfaire l'imagination. Mais on peut alors lui poser la question : pourquoi n'y a-t-il pas de femmes à bord du **Space Beagle ?**

peut-on envisager le livre d'Ursula Le Guin ? On a vu qu'il ne fallait pas y chercher une dialectique savante des contacts entre des êtres différents sexuellement ou physiquement (comme, par exemple, chez Farmer). Il ne faut pas non plus y chercher une allégorie, une parabole, un schéma d'investigation sociale critique : bien que, par certains traits (centralisation du pouvoir, omniprésence de la police politique), l'Etat d'Orgoreyn fasse indéniablement penser à une caricature de la Russie soviétique, telle que pouvait en tracer un Américain moyen du temps de la guerre froide (portrait au demeurant pas très loin, hélas, de la réalité stalinienne), l'auteur n'a pas cherché à agir par analogie, à tracer un parallèle entre la Terre d'aujourd'hui et le Géthen de demain. Il ne faut pas chercher de message dans le roman d'Ursula Le Guin, qui ne peut guère se placer dans le champ d'une idéologie reconnaissable, de même que son déroulement tranquille n'appelle pas le moindre décryptage thématique.

En réalité, et il en est ainsi pour toutes les œuvres qui plongent profondément dans un réalisme physique soigneusement mis en mots, *La main gauche de la nuit* est un roman poétique. Cette qualité est difficilement démontrable sur le plan de la « critique » : c'est affaire d'écriture, de rythme, de respiration, de climat. Naturellement c'est aussi une affaire de chaleur interne, et comme tel ce roman est une histoire d'amitié : celle qui lie l'Envoyé et Estraven « le Traître », ancien Premier Ministre déchu et pourchassé parce qu'il a cru le premier à la nécessité de l'alliance avec l'Ekumen. Mais c'est aussi et surtout l'histoire d'un étranger en terre étrangère, situation qui permet toutes les envolées, ici tenues. Etranger, Genly Aï l'est doublement : d'abord parce qu'il est différent sexuellement des Géthéniens (qui disent de lui « qu'il est toujours en rut » — position dont j'ai souligné l'aspect purement potentiel !), mais surtout parce que Géthen-Nivôse est un monde baigné dans un froid mortel : la lutte ici se place sur le plan planétaire, et ce ne sont pas tant les hommes que l'Envoyé doit craindre, mais tout simplement les éléments qui font de chaque seconde de sa vie (car, de race noire, Genly Aï est d'autant plus sensible au froid) une rude bataille contre la congélation.

C'est dans cette optique, la survie d'un homme qui, littéralement, frissonne de la tête aux pieds pendant trois ans, que se place l'incontestable réussite, voire la grandeur, du livre d'Ursula Le Guin. Et ce combat, qui peut sembler dérisoire, mesquin ou peu glorieux, est en réalité à l'image d'un destin à la Sisyphe : chaque matin, c'est avec le froid qu'il faut se lever, chaque soir, c'est avec le froid qu'il faut se coucher...

Et, par l'importance donnée à la description de la vie sur Nivôse, *La main gauche de la nuit* peut aussi être considéré comme un « roman écologique ». Mais pas seulement. Car que dire de cette vision d'une ville géthénienne, sinon qu'elle est coulée dans le plus pur cristal poétique ?

« *La ville de Rer est fermée à toute circulation automobile.* (...) *Il n'y a pas de rues en cette cité, mais des allées couvertes ou passages souterrains ; on peut, l'été, circuler dedans ou dessus, à volonté.* (...) *En hiver les vents de la plaine chassent parfois la neige de la cité, mais en cas de blizzard elle s'y amoncelle, les rues n'étant pas dégagées pour la bonne raison qu'il n'y a pas de rues à dégager. On a alors recours aux tunnels de pierre ou à ceux que l'on creuse provisoirement dans la neige. Des maisons, seuls les toits émergent au-dessus de la neige, les portes d'hiver pouvant être placées sous l'avancée du toit ou sur son versant à la manière des lucarnes. Le dégel est une mauvaise saison sur cette plaine abondamment irriguée. Les tunnels se transforment en égouts torrentiels, des canaux ou lacs se forment entre les maisons, et les gens de Rer vont au travail en bateau en écartant de leurs avirons de petits bancs de glace...* » (p. 65).

On voit donc que, quelle que soit la minutie des descriptions ou leur logique interne, c'est toujours notre sentiment poétique qui est sollicité. Ursula Le Guin possède un tel sens de l'image — et pas seulement de l'image mais aussi des gestes, des sensations — qu'elle réussit à nous transporter véritablement sur Nivôse, à nous y faire vivre par l'entreprise de son héros.

La dernière partie du roman — plus de cent pages — consacrée uniquement à

la fuite de l'Envoyé et d'Estraven dans les solitudes glacées du nord, est à ce titre exemplaire. Cette longue séquence nous renvoie, et ce n'est pas peu dire, aux meilleures pages de Jack London ou de Curwood — mis à part le fait que la planète est si inhospitalière qu'on n'y rencontre pratiquement aucun animal. La marche harassante dans les forêts des deux hommes attelés au traîneau, la traversée des ponts de glace chancelants entre deux volcans en furie, les noyades dans les tourmentes de neige, le doux engourdissement des soirées sous la tente étanche, près du poêle, et qui sont propices à délier les langues et les esprits, à faire fondre les dernières barrières raciales, tout cela est évoqué dans une prose admirabe.

En fait, cette dureté des éléments n'est là que pour mieux faire surgir l'entente entre les hommes. Et la leçon du livre d'Ursula Le Guin (si, finalement, leçon il y a), c'est celle de l'harmonie. Comme le conte un lai géthénien, « *Le jour est la main gauche de la nuit, et la nuit la main droite du jour* ». Partout la vie et la mort sont mêlées, comme deux mains liées, et il n'y a pas de différence entre l'amour de deux amants géthéniens en kemma et celui de deux êtres bisexués. C'est donc harmonieusement que Nivôse s'intégrera à l'Ekumen, elle-même harmonieuse île galactique humaine plantée dans l'indifférence de l'univers étoilé. Cet optimisme sans faille porté par l'effort et la rudesse qui forgent les hommes dignes de ce nom, c'est sans doute une leçon naïve et fortement éventée. Mais qu'importe... Elle est si bien récitée que nous pouvons l'accepter avec émotion et ferveur.

Jean-Pierre ANDREVON

La main gauche de la nuit (The left hand of darkness) par Ursula K. Le Guin : éditions Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».

VOYAGES DANS L'AILLEURS (anthologie)

Ce recueil est le troisième qu'Alain Dorémieux présente chez cet éditeur. Il offre l'intérêt de ne comporter que des récits inédits d'auteurs français. Ceux qui sont périodiquement en train de s'interroger sur l'état de santé de la science-fiction en France trouveront en ces pages des raisons de se rassurer. Bien que les dates exactes de composition ne soient pas indiquées, il est dit que ces récits sont dans leur grande majorité très récents.

Chaque récit est précédé d'une brève présentation de l'auteur par Dorémieux, présentation de ton fort mesuré, où l'énoncé des faits et antécédents littéraires prend le pas sur la distribution de coups d'encensoir. Dans sa préface, Dorémieux montre la même louable modération lorsque, cherchant à situer la science-fiction française, il écrit : « *Aujourd'hui, elle n'a pas encore trouvé sa voie mais elle en devine les détours. (...) Elle n'a pas encore digéré toutes les influences mais, avec ses inachèvements et parfois ses imperfections, elle est, c'est un fait indéniable — et dans les meilleurs cas elle a réussi à se trouver un ton, et à dire des choses différentes, ou de manière différente, de ce que ferait un auteur anglo-saxon.* »

Le point de vue développé par Dorémieux dans sa préface est le suivant. Dans l'entre-deux-guerres, la science-fiction a compté, en France, un certain nombre de représentants tels que Maurice Renard, José Moselli, Jean de la Hire et Jacques Spitz. S'il n'y avait eu l'occupation, ces auteurs eussent pu devenir les chefs de file d'une jeune génération d'écrivains qui se seraient tenus au courant de ce que faisaient leurs confrères américains. Mais la guerre a provoqué une rupture, à la suite de laquelle les chefs de file potentiels ne sont devenus que des précurseurs isolés. La révélation massive de l'apport anglo-saxon, survenue il y a un peu moins d'un quart de siècle, a entraîné un certain nombre de tentatives d'émulation, dont la plupart restèrent sans lendemain : sans la fécondation, en tout cas, d'une véritable « manière » française de faire de la science-fiction. Dorémieux parle donc d'une sorte de renaissance à propos de

la maturation de ce qu'on peut appeler la « deuxième génération » de la science-fiction française, et il avance en exemples de cet état de choses les meilleurs des récits qu'il a réunis dans son volume.

On appréciera, dans les pages de celui-ci, la diversité des tons et, plus encore, celle des genres. L'éventail n'est pas tout à fait aussi large que dans le domaine anglo-saxon. Il y manque ainsi le récit fondé essentiellement sur l'exploitation d'un thème scientifique, tel que le pratiquent par exemple Hal Clement et Larry Niven ; mais il faut reconnaître que c'est là un genre difficile, qui ne paraît guère avoir constitué l'inspiration première chez des auteurs français — et qui reste d'ailleurs relativement rare même en Angleterre et aux Etats-Unis. Il y manque également — mais c'est moins regrettable — le récit humoristique et le pamphlet politique sommairement déguisé : le premier est difficile à réussir, le second l'est sans doute trop, l'approbation étant en général engendrée par la coloration politique des idées beaucoup plus que par une évaluation objective du récit en tant que tel.

Pour en venir à ce que l'on trouve effectivement dans ces pages, force est de constater que la première nouvelle — *Demain, les chats*, par Yves Dermèze — ne fait que reprendre un thème familier. Celui-ci, déjà exploité notamment par André Maurois dans *La vie des hommes*, présente des extra-terrestres traitant inconsciemment les hommes comme ceux-ci traitent inconsciemment les animaux. Là où Maurois utilisait un ton détaché, finement ironique, Dermèze a délibérément choisi une ambiance très sombre, dans laquelle il montre d'ailleurs la facilité de l'écrivain qui en a raconté bien d'autres. Il y a également du déjà vu dans *Un petit saut dans le passé* de Jean-Pierre Andrevon. Ceux qui ont lu le récit de Robert Heinlein intitulé *All you zombies* (et dont la traduction française, *La mère célibataire*, parut dans le numéro 108 de *Fiction*) voient même à peu près tout de suite où Andrevon veut en venir. Cependant, l'écrivain français n'a point cherché à égaler Heinlein en matière de paradoxes temporels : il se contente d'utiliser un seul de ces derniers, et trouve pour son récit un ton sentimental qui correspond bien à la personnalité de son héros.

Dans *L'assassinat de l'oiseau bleu*, Daniel Walther recourt au bon vieux filon de l'honnête-idéaliste-opprimé-par-la-méchante-société-militariste-et-bureaucratique, en un style que Dorémieux apparente à la *new thing* anglo-saxonne. Est-ce parce que Daniel Walther, à la manière d'un Harlan Ellison, déguise des thèmes éprouvés derrière une narration tarabiscotée et coupée de retours arbitraires en arrière ? Dans ce récit, Walther se montre toutefois moins « faiseur » qu'Ellison, et certaines de ses images possèdent une réelle poésie. Autre parenté — explicitement marquée par l'auteur — celle de *Conflit de lois* : Claude F. Cheinisse se réfère à la robotique d'Isaac Asimov dans une petite pochade marquée par des dialogues alertes et une pointe d'humour. Il y a de l'humour aussi dans *La tourelle de Ngôl*, où Yves Olivier-Martin commence sur un ton parfaitement mesuré, qui fait attendre un *ailleurs* explosant peut-être comme celui de Borges. Au lieu de cela, Yves Olivier-Martin multiplie progressivement les néologismes hermétiques et les notations surréalistes pour amener le dépaysement de son lecteur. C'est là une manière adroite d'introduire ce lecteur dans un univers dont les lois ne sont pas celles que nous connaissons, et le recours occasionnel à la loufoquerie témoigne d'une indéniable adresse. Dans *La barbe du ministre*, Francis Bessière place lui aussi quelques pointes loufoques, mais celles-ci semblent surtout être là pour suggérer au lecteur que l'auteur lui-même ne prend pas trop au sérieux le paradoxe temporel qu'il situe au cœur de son récit.

Dans *L'homme*, Pierre Versins évoque le thème du créateur créé, alors que Philippe Curval, dont le récit est le plus bref du livre, a su faire de son *Œuf ovipare* une combinaison remarquablement poétique du surnaturel avec la science-fiction. *Transistoires*, par Christine Renard, constitue une variation nouvelle sur le motif des univers parallèles. L'idée de base est sans doute simple — encore fallait-il y penser : la narratrice fait partie d'une société dans laquelle il est à la mode d'aller visiter des univers parallèles où chacun découvre ce que ses « doubles » sont devenus après avoir

connu une histoire divergente à partir de tel ou tel événement-clé. Le sujet eût pu prêter à des développemens larmoyants, du genre « *Où es-tu donc, ô adolescente qui fus moi* ? », mais Christine Renard a su le traiter avec la légèreté et la sensibilité allusive qui convenaient.

Dans les montagnes du destin nous fait retrouver, sous la plume de Francis Carsac, Teraï Laprade, le surhomme (non mutant) qui était déjà de service dans *La vermine du lion*. Carsac représente l'exception qui confirme la règle proposée par Dorémieux : il a su s'inspirer valablement des thèmes anglo-saxons découverts en France au lendemain de la guerre, tout en réussissant à les transplanter de façon à éviter la simple démarcation. Sa planète d'Ophir II, ses indigènes héritiers dégénérés d'une civilisation avancée, ses intrigants colonialistes et son énigme culturelle à résoudre, tout cela forme une combinaison dont l'allure générale évoque indubitablement des modèles américains ; mais le traitement, les notations et le rythme du récit sont certainement français — et même clairement représentatifs de Carsac. Qu'il le fasse délibérément ou intuitivement, Francis Carsac s'en tient avant tout à l'histoire qu'il a entrepris de raconter : c'est là une recette qui est valable de ce côté-ci de l'Atlantique aussi bien qu'aux Etats-Unis.

Georges Gheorghiu a, lui aussi, su excellemment raconter son histoire. Sous le titre de *Au fil d'Ariane*, il a lancé le futur à la rencontre d'un lointain passé, des ordinateurs à la recherche d'un minotaure. Le recours à la légende de Thésée est naturellement évident dès le titre, mais l'orientation du mythe est nouvelle, et le lecteur est invité à sa révélation progressive, à travers un récit où les retours en arrière sont adroitement ménagés, sans rupture de la tension — ni du fil...

La forêt de Perdagne, par Guy Scovel, relève de *l'heroïc fantasy*, avec beaucoup de charme. On y trouvera des échos de Robert Howard, de Sprague de Camp, de Jack Vance, sur le décor d'un Moyen Age différent de celui que notre Terre a connu. On souhaite que Guy Scovel revienne au monde qu'il a créé en ces pages — et des ouvertures possibles, vers d'autres récits suggérés dans le fil de celui-ci, indiquent d'ailleurs que telle doit bien être son intention.

Reste enfin Nathalie Henneberg, dont *Le retour des dieux* est, après celui de Carsac, le plus long du livre et, au goût du soussigné, le plus beau. C'est en tout cas celui où le monde imaginé par l'auteur vit le plus intensément. Comme c'est habituellement le cas sous la plume de Nathalie Henneberg, les formes, les couleurs, les mouvements, les sons et les parfums sont décrits avec juste ce qu'il faut d'imprécision allusive pour mettre l'imagination du lecteur en éveil, et celle-ci part de son plein gré à la découverte du monde façonné par l'auteur. Ce monde, c'est une fois de plus celui où les mythes de l'humanité sont nés du souvenir de visites que des extra-terrestres firent jadis à notre planète, et aussi celui où une prédestination fatale a marqué deux êtres qui s'aiment. Si ce thème d'extra-terrestres venus naguère civiliser l'humanité devient horripilant ou simplement risible lorsqu'il est traité par les fanatiques du « savoir caché », des « révélations maudites » et de la magie matinale, il peut acquérir des résonances poétiques et épiques profondes lorsqu'un romancier de talent s'en empare. Nathalie Henneberg en apporte une nouvelle démonstration.

Le lecteur de cette anthologie regrettera probablement certaines absences (ainsi, le soussigné eût rencontré avec plaisir les noms de Gérard Klein et de Michel Demuth dans la table des matières). Les mêmes récits ne plairont pas à tous les amateurs de science-fiction, mais chacun de ces derniers trouvera ici des nouvelles à son goût. Ce qui tendrait à confirmer la thèse développée par Dorémieux dans sa préface — et aussi à montrer, accessoirement, que le même Dorémieux s'est bien acquitté de sa tâche de compilateur.

Demètre IOAKIMIDIS

Voyage dans l'ailleurs, treize récits français de science-fiction inédits, choisis et présentés par Alain Dorémieux : éditions Casterman, collection « Histoires Fantastiques et de Science-Fiction ».

GUERRE AUX INVISIBLES par Eric Frank Russell

La récente réédition, dans la collection « Présence du Futur », du roman d'Eric Frank Russell, *Sinister barrier*, constitue à mon humble avis le premier événement littéraire de l'année 1971. Evénement parce que nous voilà en présence d'un véritable « classique », dont la seule édition française remonte à 1952. Evénement aussi parce que c'est, justement, ce livre-là qui m'a autrefois définitivement converti à la science-fiction.

C'est donc justice d'en dire quelques mots, d'autant qu'à l'époque de sa parution au défunt « Rayon Fantastique », notre revue préférée n'avait pas encore vu le jour ; d'abord parce que le livre était devenu introuvable, et surtout parce que les fidèles de *Fiction* doivent avoir lu *Guerre aux invisibles*, roman sublime qui n'a malheureusement pas connu la consécration du C.L.A.

On parle beaucoup des *Non-A*, de *Fondation*, de *Demain, les chiens* ou du *Silence de la Terre*. Il paraît que ces romans-là abordent de nouveaux rivages, plongent dans la mystique du cosmos, s'ouvrent sur de nouvelles philosophies. Ils en ont en tout cas la prétention. *Guerre aux invisibles* ne veut être qu'un bon roman d'aventures, une histoire pas ennuyeuse du tout. Il a l'énorme avantage d'y réussir. Mais il est, sans en avoir l'air, infiniment plus que cela.

Mais prenons les choses dans l'ordre. A vrai dire, lorsque je l'ai rouvert, je ne pressentais rien. J'avais au contraire une grande appréhension : le roman n'avait-il point vieilli ? N'allait-il pas se trouver amoindri par l'évolution foudroyante du genre ? Et je redoutais un peu aussi cet embellissement dont l'avaient paré mes souvenirs.

J'ai refermé *Guerre aux invisibles* tard dans la nuit. Sans l'avoir lâché un instant. Je sais depuis que je le relirai d'ici quelques années.

C'est un livre envoûtant. Terrifiant. Haletant. Vertigineux. Pourquoi ?

Parce que Russell est peut-être le plus grand conteur de la fameuse génération de l'âge d'or américain. J'ai dit conteur et non pas écrivain. Je vais m'en expliquer. Le conteur tient tout à la fois du poète et du feuilletoniste. Il sait vous trouver la belle image, le mot qui frappe et qui relance l'intérêt ; il use de clichés pour camper un héros mais nous le précise dans le cours de l'action ; il argumente à peine mais étonne beaucoup. Tel est l'Eric Frank Russell de ce livre. Tel semble-t-il être, devrais-je dire, car sous l'impression de facilité se cache un travail considérable qui, justement, évite au roman le vieillissement auquel on était en droit de s'attendre.

Ce livre est donc un récital de procédés, d'effets, de coups de théâtre. Cela tient beaucoup à son découpage. Regardons-y d'un peu plus près.

Il y a là trois parties distinctes et intimement liées qui agissent à plusieurs niveaux dans l'esprit du lecteur. Sur le plan thématique tout d'abord, on peut distinguer une introduction typique de roman policier : le héros, Bill Graham, enquête sur quelques morts suspectes. La seconde partie ressortit au fantastique le plus traditionnel : irruption de l'impensable dans le quotidien, avec dosage d'inquiétude. Toute la fin retrouve la science-fiction classique avec ses extra-terrestres, sa guerre totale et son climat d'apocalypse. On peut dès lors se représenter le cheminement de l'histoire. Réalisme, étrange, science-fiction. C'est un procédé coutumier de Clifford Simak, entre autres. Russell ne semble guère innover. Il paraîtrait plutôt « anthologiser », tant il y a de ressemblances avec ses devanciers. Citons *La guerre des mondes* et *Le péril bleu* pour ne pas cacher notre érudition.

Seulement, il ne peut être question de résumer ainsi le livre. Du reste, le lecteur, s'il découvre les thèmes, reçoit d'abord des impressions. Et c'est sur le plan émotionnel que le découpage est significatif.

La première partie du récit est essentiellement une « mise en condition ». L'auteur a choisi la démarche habituelle du roman policier pour amener le lecteur à se poser le problème. Il faut communiquer le désir de « savoir ». Je dois bien reconnaître qu'à cette seconde lecture j'ai « marché » comme la première fois. J'ai voulu en connaître plus. Et, comme Graham, j'ai failli me brûler à le suivre. Pourquoi cette épidémie de suicides qui frappe le monde savant ?

Pourquoi du peyotl, du bleu de méthylène et de la teinture d'iode ? C'est tellement farfelu que la recherche en est plus excitante. Et tout à coup...

Il est trop tard pour reculer. Lancé à toute vitesse dans la voie de la découverte, Graham, et le lecteur avec lui, ne peut s'arrêter en si bon chemin. Survient le malaise auquel succède l'inquiétude tenace. Le climat du livre s'alourdit. L'attrait de l'inconnu qui s'auréole d'un soupçon de danger provoque lentement le vertige. Page après page, l'atmosphère s'épaissit pour devenir étouffante. A l'inquiétude succède l'anxiété, et vient alors la peur. Le chemin parcouru n'est pourtant rien devant celui qui s'ouvre.

Graham apprend toujours. Il va savoir. Il sait. Et cette connaissance le plonge dans le plus effroyable cauchemar qui se puisse concevoir. C'est de savoir qu'il doit mourir. C'est la connaissance qui a provoqué la mort des savants qui usent de bleu de méthylène. Et le lecteur, pour peu qu'il se donne la peine de forcer le jeu, lèvera bien vite la tête pour tenter d'apercevoir... Je préfère ne pas le dire. Sait-on jamais ?

Sait-on jamais en effet ! La phrase est lancée. Arrive le grand thème de la motivation de nos actes, de notre rôle en ce bas monde, de notre devenir. La question, tout simplement. Je crois que peu d'écrivains l'ont aussi implacablement traité. Jamais peut-être l'homme n'a été ramené aussi bas, pis qu'une marionnette : simple bétail, « *esclaves courbés sous le joug, et d'une stupidité telle que nous commençons simplement à prendre conscience de nos chaînes.* »

A partir de cette prise de conscience-là, le livre ne peut plus être jugé de la même manière. S'agit-il toujours d'un simple roman d'aventures ? Non ! C'est bien d'un ouvrage engagé qu'il s'agit. Russell est hanté par le problème de l'existence ou de la non-existence de Dieu, d'une vie extra-terrestre, de notre libre-arbitre. Il pose la question du pourquoi des guerres et des querelles, du pourquoi des croyances qui conduira, dans le roman, la race jaune à la Grande Lutte.

On pourrait croire qu'il a résolu ces questions puisque le récit se termine sur une note optimiste. Je n'en crois rien car il ne nous dit pas comment les choses iront *après*. Il évite simplement d'aller plus loin dans sa recherche intérieure, non sans doute par découragement, mais parce que la solution est parfaitement indicible.

En tout cas, la « révélation » a un autre pouvoir que celui d'ouvrir les portes de la philosophie ou de la théologie. Paradoxalement, elle désamorce la peur et fait surgir la terreur. L'épouvante, faudrait-il dire, qui ne disparaît pas complètement lorsque le mot FIN apparaît. Justement à cause du fait qu'il s'agit d'un roman de science-fiction, que ce roman se situe dans le futur alors que nous, lecteurs, moi surtout, je suis dans le présent et que peut-être au-dessus de moi, tandis que j'écris ces lignes, un... Je ne le dirai pas. Je n'y penserai pas.

J'ai parlé au début de cet article de défauts communs aux feuilletonistes. Il faut ajouter aussi une intrigue amoureuse banale, des policiers trop policés, des politiciens naïfs. Mais tout cela importe peu, pas davantage en tout cas qu'une démonstration métaphysique dans *Saga de Xam* ou dans *Barbarella*. Ce roman est comme un beau poème auquel on ne pourrait reprocher de n'être pas technique.

Je crois aussi qu'il faut voir en *Guerre aux invisibles* une sorte de roman charnière de cette science-fiction qui, en 1939, quittait comme à regret les combats galactiques pour affronter la conscience de l'univers. Farmer n'était pas venu. Il manquait encore au genre les Leiber, Sturgeon et autres van Vogt. Russell a sans doute, avec ce roman, préparé un peu mieux leur venue.

Mais *Guerre aux invisibles*, s'il est un « classique » de la science-fiction, me paraît être surtout un chef-d'œuvre de l'épouvante. J'ai essayé de le faire comprendre. A ceux qui ne l'ont point lu de l'expérimenter.

J'ai trop peur d'en dire davantage.

Pierre MERLIN

Guerre aux invisibles (Sinister barrier) par Eric Frank Russell : éditions Denoël, collection « Présence du Futur ».

Tribune libre

A propos de la politique dans la science-fiction, une longue chaîne a commencé à se dérouler dans les colonnes de **Fiction** (et comme marginalement, comme une maladie un peu honteuse qui se serait greffée sur un corps sain) : présentations de nouvelles, critiques de livres, courrier des lecteurs, **Tribune libre** de Jacques Goimard dans le numéro 209. Cette plongée, qui semblera à certains nuisible ou superflue, me semble au contraire un signe de santé, qui lève une équivoque pubertaire trop longtemps entretenue : avec la politique, la SF entre dans l'âge adulte, perd cette « innocence » fallacieuse qu'on a trop voulu voir en elle. Car en science-fiction, comme en toute littérature, comme en tout exercice d'un art quelconque et d'une activité quelconque, l'innocence n'existe pas. La science-fiction est création, et un innocent ne crée pas ; et l'exercice de la littérature ne place pas, comme par magie, son auteur au-delà ou en deçà du champ des activités humaines, donc de la pensée humaine. Fût-ce inconsciemment, un écrivain se place dans le champ d'une idéologie, quel que soit le genre de littérature qu'il aborde : et on sait bien désormais que « l'innocent » Perrault lui-même peut être décrypté, et par Freud, et par Marx.

D'ailleurs, le mot est lâché : idéologie. Je le préfère à celui de politique, qui traîne de fâcheux relents IVe République : on ne « fait » plus de la politique comme on ferait, le dimanche, un rôti pour ses invités. On « vit » politique, on « est » politique : ce n'est pas là un choix librement consenti, c'est une des conséquences de l'existence dans un monde si complexe qu'il ne nous laisse pas le choix de ne pas choisir. Ainsi tout acte, même le plus banal, sera politique. Quoi que l'on choisisse de lire, **France-Dimanche, L'Aurore, L'Humanité, La Cause du Peuple,** c'est un choix politique. Celui qui bat sa femme et celui qui la considère comme son égale font un choix politique. Je pourrais multiplier les exemples, mais on aura compris, j'espère, que l'action politique ne se limite pas à mettre dans l'urne son bulletin périodique et inutile. Que dire alors de l'acte d'écrire !

Je m'explique toutefois sur ce texte un peu tard venu. Je l'écris à la suite de la lecture de la **Tribune libre** de Jacques Goimard, prenant pour premier prétexte qu'il m'a, comme on dit, « mis en cause ». Non que j'exige un droit de réponse, pas plus que je n'ai l'intention de polémiquer avec lui : si cela était, une lettre personnelle suffirait ou un coup de téléphone. Et puis il me semble que Goimard et moi, nous sommes du même bord ; s'il y avait des chats à fouetter, nous le ferions ensemble. Simplement, sa Tribune comporte des points qu'il me semble nécessaire, soit de contredire, soit d'éclairer, soit de compléter. J'espère qu'il ne m'en tiendra pas rigueur, mais surtout que cette amicale controverse intéressera les lecteurs de **Fiction**. Autrement, elle n'aurait pas lieu d'être...

1) Jacques Goimard écrit que, Poul Anderson étant un réactionnaire, il **« ne l'en comprend que mieux »**, que ces **« considérations ne sont pas** (pour lui)

critères de qualité ». Je ne veux pas discuter des goûts littéraires de Goimard, ni me livrer au petit jeu qui consiste à dire : « Si Anderson était de gauche... » Je constate seulement ceci : les ouvrages où Poul Anderson affirme le plus clairement son appartenance à la droite se trouvent être ses plus mauvais (exemples : **Agent de l'empire terrien** et **Le monde de Satan**). Dans ces deux ouvrages, en effet, Anderson se montre impérialiste, colonialiste, raciste, belliqueux, paternaliste tout à la fois. On pourrait dire que c'est beaucoup pour un seul homme : pas du tout ! Ces traits idéologiques composent au contraire un harmonieux portrait de l'homme de droite classique. Et si les deux romans impliqués me paraissent parmi les plus mauvais d'un auteur pourtant doué du seul point de vue de la narration, c'est tout simplement parce que l'idéologie qui les sous-tend est mauvaise, je veux dire par là qu'elle véhicule des valeurs qu'on ne peut, qu'on ne doit accepter (racisme, etc.). Et je refuse personnellement de considérer qu'on puisse écrire un « bon » livre avec des « mauvais » sentiments.

2) Jacques Goimard me trouve « inconséquent » parce que j'ai trouvé que le texte de Marion Zimmer Bradley relevait d'une éthique « marcusienne », alors que cette personne a signé le manifeste des Faucons, au sujet de la guerre du Vietnam. Hélas ! Si nos actes correspondaient toujours à ce qu'on en veut bien laisser paraître, il y aurait là en effet une inconséquence funeste — mais de la part de l'écrivain. Mais en est-il toujours ainsi ? Bien malheureusement non. Et l'auteur d'un texte, quel qu'il soit, voudra toujours paraître plus libéral qu'il n'est (le déjà nommé Anderson étant une des glorieuses exceptions à la règle), quitte à corriger dans ses actes ce que sa prose avait de trop osé. Avez-vous déjà entendu, Goimard, un homme politique se déclarer de droite ? Il faudra attendre ses actes pour le savoir. Et ne connaissez-vous pas de ces gens qui se déclarent bien haut antiracistes, mais ne recevraient pour rien au monde un nègre chez eux ?... Cependant restons dans le domaine de la littérature. Au temps de la Commune de Paris, combien d'écrivains ont pris position pour elle ? Un seul : Jules Vallès. Les autres, même le libéral Flaubert (qui pourtant avait eu affaire avec la censure bourgeoise), même le social Zola (qui avait bâti sa carrière sur la sueur prolétaire), hurlèrent avec les loups, pour la répression. C'est qu'ils savaient bien, les bougres, que ceux qui achetaient leurs livres étaient du côté des canons, et de la classe de Monsieur Thiers...

Mais restons dans la science-fiction. Robert Heinlein n'a-t-il pas écrit **Révolte en 2100** et **Révolte sur la Lune**, qui prennent sans équivoque le parti des opprimés ? N'a-t-il pas, dans **En terre étrangère**, jeté les bases d'une morale libertaire ? Mais oui ! Et pourtant on le trouve aux côtés de madame Bradley, approuvant la présence américaine au Vietnam. Que faut-il conclure de cela ? Que tout homme n'est pas un, mais au moins double, et qu'il est bien hasardeux d'essayer de tracer le portrait d'un individu si l'on ne connaît pas toutes ses faces. Aussi ne renierai-je rien de ma critique : **Marée montante** est une nouvelle qui reflète certains des thèmes de Marcuse. C'est bien une nouvelle « de gauche ». Qu madame Bradley l'ait écrite d'une main et ait signé le manifeste de l'autre, cela ne prouve rien, ni dans un sens ni dans l'autre. Et puis n'oublions pas que sa nouvelle date d'une quinzaine d'années, sa signature de trois ans. Tout le monde évolue. Et pas toujours dans le bon sens !...

3) Les réflexions ci-dessus viendront en alimenter d'autres : Jacques Goimard écrit que le critique **« finit toujours un peu par parler de lui... mais pas autant qu'un auteur »**. Eh bien, je crois que si, justement. Ou du moins, beaucoup plus directement. Car un critique, et c'est son travail, doit pénétrer aussi profondément que possible les textes qu'il aborde ; il engage un dialogue avec un auteur,

(Suite page 159)

En bref

Une nouvelle revue de cinéma insolite, **L'Ecran Fantastique,** a récemment vu le jour. Saluons comme il convient l'apparition d'un nouveau confrère : plus il y en aura sur le marché, plus cela prouvera que le marché est prospère. Mais **L'Ecran Fantastique** n'est pas un confrère comme les autres ; il a une histoire qui vaut d'être contée.

Son animateur, Alain Schlockoff, appartient à la toute dernière génération des amateurs d'épouvante (il est né en 1948), ce qui ne l'empêche pas d'être une personnalité bien connue dans le fandom : dès l'âge de quatorze ans, il correspondait avec des fanzines anglo-saxons, animait un ciné-club et bientôt publiait un bulletin ronéotypé intitulé, à l'instar d'une célèbre revue américaine, **Les Fameux Monstres du Cinéma.**

Un peu plus tard, il commence à s'infiltrer dans le plus connu (et le meilleur) des fanzines français de l'époque, **Mercury** ; il donne des photos, des affiches, des informations, quelques critiques. La partie cinéma du fanzine se développe si bien que Gérard Temey et Jean-Pierre Fontana, ses éditeurs, lui consacrent bientôt un fanzine particulier, **Mercury-Bis,** qu'ils confient à Jean-Pierre Bouyxou, Jean-Claude Michel et Raphaël G. Marongiu. Las ! Des « questions de personne » font chavirer la revue aussitôt après le numéro 1 ! Temey et Fontana offrent alors la rédaction à Schlockoff, qui fait le numéro 2 (1966) et prépare les numéros suivants.

Sur ces entrefaites, il rencontre Dominique Besse, avec qui il fonde une nouvelle revue, **Horizons du Fantastique** ; du fait de son épaisseur (120 pages au lieu de 30 pour **Mercury-Bis**), le numéro 1 demande une longue préparation et ne sort finalement qu'en juin 1967. Il se présente comme un super-fanzine du cinéma fantastique, chargé d'informations à couler bas. Besse a de grands projets pour sa revue : il veut en faire une revue imprimée (« professionnelle », disent les éditeurs de fanzines, comme si une revue imprimée devait nécessairement leur rapporter de quoi vivre), ouvrir des rubriques littéraires et artistiques. Dès le numéro 2, l'actualité prend la place prépondérante, l'érudition étant réduite à la portion congrue. Le numéro 5 devait être un « spécial » Inoshiro Honda ; au dernier moment le dossier longuement préparé par Schlockoff est éliminé, et peu après celui-ci quitte la revue. Dès lors, **Horizons du Fantastique** a pris la forme que nous connaissons : orienté vers la critique littéraire et artistique, le magazine n'aborde pratiquement le cinéma qu'avec le compte rendu des films nouveaux. Schlockoff repart donc à zéro, bien décidé cette fois à agir seul. En février 1969 paraît le premier numéro d'un nouveau fanzine, **L'Ecran Fantastique.** Il en aura sept en tout, y compris un supplément intitulé **L'Ecran Fantastique-Bis** ; à quoi il faut ajouter un fanzine consacré au cinéma de science-fiction, **Métaluna** (deux numéros, le second étant incorporé au numéro 4 de **L'Ecran Fantastique**) et d'autres fanzines encore qui ne nous intéressent pas directement. Comme on le voit, Schlockoff est toujours débordant d'activité.

Enfin le voici prêt à passer au stade « professionnel » : en décembre 1970 paraît le numéro 1 (nouvelle série) de **L'Ecran Fantastique**, luxueuse revue de 52 pages 20 x 26 tirée en offset, avec une excellente typographie et une mise en pages bien supérieure, par exemple, à celle de **Midi-Minuit Fantastique** à ses débuts. La plus grande partie du numéro est consacrée à des « dossiers » : dossier Corman, dossier Poe (au cinéma, bien entendu !), dossier Rathbone (déjà publié dans **Horizons du Fantastique**), dossier Honda. La rubrique « Actualités » comprend non seulement des critiques de films, mais aussi l'annonce des films fantastiques qui vont bientôt sortir à Paris, une chronique de la Cinémathèque et des nouvelles du ciné-club de Schlockoff, spécialisé, comme il se doit, dans le cinéma fantastique. Signalons enfin que **L'Ecran Fantastique** publie, à l'intention de ses abonnés, un bulletin d'information ronéotypé intitulé **The Fantasy Film Collector.**

Excellente initiative donc ; et le résultat frappe par sa qualité. Il est vrai que Schlockoff, nous l'avons vu, n'est pas un débutant. **Midi-Minuit Fantastique** a désormais un concurrent à la hauteur : voilà qui stimulera, nous l'espérons, les énergies des uns et des autres, et nous vaudra de bonnes lectures dans l'avenir proche.

Signalons pour terminer que **L'Ecran Fantastique** (dont le numéro 2 vient de paraître) est édité par **La Lyre-Diffusion** (8 rue Adolphe La Lyre, 92 Courbevoie).

Jacques GOIMARD

Tribune libre

(suite de la page 157)

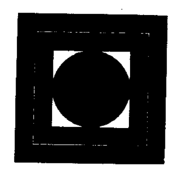
puis ensuite un dialogue avec les lecteurs. Cela fait beaucoup de matière grise remuée, conscient et inconscient. Quoi de plus naturel qu'il se livre peu ou prou ? Et, se livrant, quoi de plus naturel que l'idéologie qui est sienne monte à la surface, surtout si le livre qui est au départ se trouve refléter une idéologie contraire ?

Il ne peut pas tricher. Tandis qu'un auteur le peut : les exemples de Bradley et de Heinlein sont là pour le prouver. Et quel plaisir aussi, lorsqu'on est dans le domaine de la création, de parler par la bouche d'un autre... La fiction est un masque, plus ou moins bien ajusté. C'est au critique de le faire glisser : modeste tâche, qui mérite bien, comme l'écrit Goimard, **« cette petite part de liberté : dire ce qu'on a envie de dire... »**. Et d'ailleurs est-ce bien un mérite que de dire ce que l'on a envie de dire ? Ne serait-ce pas un devoir, aussi ? Et ne serait-ce pas un droit inaliénable ? Il me semble que la Constitution n'est pas muette sur ce point.

Certes le critique a un avantage sur le lecteur : il possède une tribune où il ne peut guère être attaqué. Tout cela n'est pas très démocratique, je l'avoue. Mais que faire alors ? Contester le critique par le courrier des lecteurs, jusqu'à ce que la poussée populaire le déloge de sa place privilégiée... ou tout simplement ne pas le lire ? Mais lui refuser d'exprimer des opinions parce qu'on a soi-même des opinions contraires, cela, alors oui, c'est de la basse politique, c'est de la petite police : en langage clair, on appelle cela la censure. Mais, cette éventualité mise à part, tous les débats sont permis...

Jusqu'à ce que le meilleur gagne.

Jean-Pierre ANDREVON



aux prochains sommaires

Israël face à l'Afrique noire et à l'Afrique blanche.
Des nazis chez les P.D.G.
Le noyautage dans les universités.
Le Canada troisième Grand ?
Qu'est-ce que le S.D.E.C.E. ?
Comment devient-on un agent de renseignement ?
Les chefs secrets du P.C.
La traite des savants.
L'informatique au service de l'espionnage.
Les espions ont-ils une morale ?
Le fameux petit dossier hebdomadaire de l'Elysée.
Les réseaux basques.
Les dessous du conflit pétrolier franco-algérien.
Les écoutes téléphoniques.
Que deviennent les déserteurs américains ?
Que sont devenus les journalistes disparus au Cambodge ?
Les femmes dans l'espionnage.
La panoplie de l'agent de renseignement.
Confession d'un honorable correspondant.
Toutes ces Chine que l'on ne connaît pas.
Les agents secrets de l'O.N.U.
Staline agent double ?
Afrique noire et Afrique blanche : vers un rapprochement ?
Quand Pékin sera à l'O.N.U.
Les attachés d'ambassade : diplomates... ou agents secrets ?

espionnage actualité

Revue mensuelle publiée par les Editions OPTA
En vente dans tous les kiosques

Dépôt légal : 2e trimestre 1971 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan